

**Ilpayiani, le
crépuscule
massaï**

Nicolas Feuz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nicolas FEUZ

ILPAYIANI
Le crépuscule massaï



thriller

Tome III
de la
«trilogie massaï»

ilpayiani

Le crépuscule massai

NICOLAS FEUZ

ilpayiani

Le crépuscule massai

roman

Ilmoran, l'avènement du guerrier, 2010

Ilayok, le berceau de la folie, 2011

Ilpayiani, le crépuscule massai, 2012

La septième vigne, 2013

Emorata, pour quelques grammes de chair (à paraître)

© Nicolas Feuz, Cortaillod, Suisse, 2012

TheBookEdition.com, Lille, France, 2013

à Loris

1.

Quelque part entre le Val-de-Travers et la Vallée de la Brévine, le 22 août.

Le jour pointait péniblement son bout du nez au-dessus des brumes matinales recouvrant le Plateau et les Préalpes. L'oranger timide des premiers rayons du soleil semblait intimer à la lune croissante de s'éloigner pour laisser sa place à une nouvelle journée radieuse, placée une fois de plus sous le signe de la canicule qui régnait sur la région depuis deux semaines. Mais pour l'heure, la fraîcheur baignait encore les forêts de l'Arc jurassien et plus particulièrement la clairière de Monlési, située à mille deux cents mètres d'altitude.

C'est en cet endroit reculé du Jura neuchâtelois que le trio d'amis avait décidé de planter sa petite tente de fortune, entre deux roches calcaires émergeant de l'herbe humide, au milieu de cet espace ilien entouré de hauts sapins. Le choix du lieu n'était toutefois pas totalement aléatoire. Il avait été dicté par le but de leur expédition : partir à la découverte de la glacière voisine, en spéléologues amateurs.

Le samedi matin à l'aube était le moment du week-end où il y avait le moins de chance de croiser d'autres randonneurs. C'est pour cette raison que les trois jeunes adultes avaient opté de passer la nuit sur place, dès la sortie de leur travail.

À côté du petit triangle de toile rouge – un modèle dépassé de deux bonnes décennies – les cendres froides d'un foyer entouré de pierres blanches d'origine, noircies par le feu de camp, rappelaient la torréfaction de la veille au soir. Les branches improvisées et taillées en pointe pour récupérer le saucisson sous la braise avaient été abandonnées entre les gentianes, de même que les feuilles d'aluminium dans lesquelles la viande avait été cuite et les nombreuses bouteilles de bière qui avaient parachevé cette soirée idyllique.

Karl fut le premier à émerger des bras de Morphée. Doucement, il ouvrit la fermeture-éclair de la tente et s'exhiba hors de son sac de couchage, en t-shirt et boxer. Ses pieds nus foulèrent l'herbe froide et humide de la clairière. Un frisson le parcourut, se traduisant presque instantanément par une intense chair de poule sur toute la surface

aérée de ses bras. Il s'étira, bailla, rota de façon peu discrète et jeta un coup d'œil circulaire autour de lui. Ils étaient seuls. Personne ne les avait rejoints au milieu de la nuit et aucun touriste ne s'était encore aventuré à une heure aussi matinale dans cette région perdue et sauvage.

À l'intérieur, le couple dormait encore. Sa sœur Lisa, de deux ans sa cadette, sortait depuis peu avec leur ami d'enfance Samuel, qui était aussi leur voisin de toujours. Le trio était inséparable, même si Karl n'avait pas encore trouvé chaussure à son pied. Fils de paysan, il était doté de très grandes qualités humaines, que ses particularités physiques compensaient hélas à son détriment aux yeux de la gent féminine. "Cela viendrait en temps voulu", lui répétait-on comme une rengaine dans son entourage. Mais il s'en fichait royalement. Son amour du travail et de la nature prenait le pas sur tout le reste. Et voir sa sœur papillonner avec Samuel ne réveillait en lui aucun sentiment, ni heureux, ni malheureux.

L'envie et la jalousie étaient réservées aux autres. Il avait confiance en son ami d'enfance. Et Lisa connaissait les risques de ce genre de relation. Elle était majeure et vaccinée.

À une vingtaine de mètres sur sa gauche, il aperçut les barrières en bois qui entouraient le premier des trois puits donnant accès à la glacière. Après le petit-déjeuner, ils y descendraient, dûment équipés.

Ils avaient laissé leur véhicule – une vieille VW Golf des années quatre-vingt – garé sur le parking du col des Sagnettes, sur la route menant de Fleurier à la Brévine, à une trentaine de minutes à pied de là. Ils avaient ensuite suivi le sentier pédestre à travers prés et forêts, chargés comme des mulets.

La glacière de Monlési était un gouffre qui contenait en permanence plus de dix mille mètres cubes de glace, même en plein été caniculaire. L'Arc jurassien comptait plusieurs sites de ce genre, des puits naturels creusés dans la roche, dans lesquels l'air froid se retrouvait piégé à longueur d'année. En cet endroit du Jura neuchâtelois, la circulation de l'air glacial se faisait entre trois puits, reliés les uns aux autres par une grotte, et garantissait la solidification des eaux d'infiltration en toute saison. La petite République de Neuchâtel connaissait elle aussi les neiges éternelles.

Karl balança un coup de pied dans la toile.

— Debout, là-dedans !

Sa phrase retentit dans toute la clairière et fit même taire les premières notes matinales de quelques oiseaux. Il n'obtint en réponse qu'un ronchonnement de Samuel, suivi d'un long silence. Le premier coup de clairon était donné. Il décida de leur laisser un généreux répit de cinq minutes, avant d'envoyer la cavalerie. Saisissant une des

piques improvisées, il remua les cendres à l'apparence froide et découvrit les braises qui couvaient sous la couche grisâtre. Un bout de papier journal et quelques brindilles suffirent à réanimer le feu. Il ne rajouta que très peu de bois, dans le but d'obtenir rapidement un foyer rougeoyant sur lequel pourrait reposer la cafetière italienne, accessoire indispensable dans son esprit à une telle expédition.

Le bref délai écoulé, il glissa sa tête dans la tente.

— Fini de dormir, les loirs !

Ce fut au tour de Lisa de ronchonner. Cachant son visage dans le sac de couchage, elle se retourna dans l'espoir d'ignorer son grand frère. Quant à Samuel, il ouvrit les yeux et jeta un regard plein de reproches à son voisin.

— Putain... on n'est pas à l'armée, Carlito ! Même en caserne, on pourrait pioncer plus longtemps.

— Allez, Sam, debout !, ordonna le perturbateur. Toi aussi, sœurlette ! Dans deux ou trois heures, les premiers randonneurs arriveront. Nous ne serons plus seuls et le lieu perdra tout de son charme sauvage. Et puis, vous ne voudriez tout de même pas faire la file derrière chaque piton dans la grotte.

— Mais arrête tes conneries ! Tu le sais bien. Même si les gens viennent jusqu'ici pour pique-niquer et admirer le gouffre d'en haut, combien d'entre eux s'aventurent en réalité à descendre l'échelle ? Un ou deux, tout au plus. Mais ils s'arrêtent au névé. Ils font quelques boules de neige pour s'amuser, puis ils remontent. Ils ne prennent même pas le risque de marcher sur la glace et encore moins d'entrer dans la grotte.

Karl décida de changer de ton et de stratégie.

— Allez, c'est ce qu'on avait décidé, supplia-t-il les deux autres membres du trio. C'est le plus beau moment de la journée. Vous le savez bien. Vous n'allez pas vous laisser abattre par quelques bières.

Lisa émergea de son refuge de plumes douillet. Ses yeux encore à moitié collés firent comprendre à son frère qu'il la gonflait au plus haut point. Après tout, c'est lui qui avait insisté pour jouer les Indiana Jones à l'aube et qui lui avait presque imposé cette couche de fortune en lieu et place du lit moelleux de la petite chambre que Sam occupait encore chez ses parents. Depuis l'enfance, elle avait toujours suivi son grand frère et le voisin dans leurs folles aventures. Un jour, il faudrait qu'elle apprenne à se défaire de l'emprise de Karl.

Péniblement, les deux amoureux sortirent tour à tour de la tente. L'aurore baignait la clairière de Monlési d'un pâle rosé, tandis qu'aux alentours, la forêt semblait encore dormir.

L'aîné du groupe avait fait le ménage et regroupé les cadavres de bouteilles et autres déchets dans un sac poubelle. Une forte odeur de

café perturbait les sens au milieu des autres senteurs sauvages. Un petit déjeuner de fortune – pains au lait sans autre accompagnement – attendait le couple. Décidément, Karl était parfois assez énervant, mais il fallait lui reconnaître un sens aigu de l'organisation et surtout, une énergie qui se transmettait comme un virus dès les premières mauvaises humeurs matinales passées.

La collation fut engloutie sans cérémonie, ni chichi, debout autour du foyer rougeoyant et fumant. Le but n'était pas de savourer le pain rassis de la veille, ni le café noir sans sucre, mais de prendre des forces pour l'épreuve qui attendait le trio.

Au moment où Lisa remarqua que personne n'avait parlé depuis la sortie de la tente et qu'elle s'apprêtait à partager son constat avec ses deux compagnons, un craquement se fit entendre dans les bois. Le bruit sourd se répercuta en écho dans la clairière. La jeune femme regarda autour d'elle, à la recherche d'une réponse, mais ne vit rien de particulier.

— Qu'est-ce que c'était ?, demanda-t-elle, inquiète.

— Je ne sais pas, répondit Samuel, scrutant à son tour la lisière de tous les côtés.

— Sûrement un sanglier, sourit Karl.

Lisa ricana jaune.

— Un sanglier, c'est ça... tu me prends pour une tarte ou quoi ?

Les oiseaux s'étaient tus.

Plus aucun bruit ne provenait de la forêt.

— Alors, un ours, plaisanta son grand frère.

Elle soupira de dépit, épongea sa tasse au moyen d'un mouchoir et la rangea dans un des sacs à dos. Ses deux comparses l'imitèrent dans la foulée et tous trois entreprirent de s'équiper en vue de la descente dans les entrailles gelées de la terre. Ils sortirent d'un autre sac et revêtirent des combinaisons, des bottes, des crampons, des casques et des harnais garnis de cordes, de pitons, de mousquetons et de petites masses. Une paire de gants et une lampe frontale parachevèrent la transformation des spéléologues amateurs.

Tandis que Karl vérifiait l'harnachement de son ami, Lisa releva la tête et scruta la lisière encore plongée dans l'obscurité.

— Je te jure, frangin, commenta-t-elle après un temps de silence, il y a quelque chose dans ces bois.

Son frère lui sourit.

— Il y a des tas de choses dans ces bois, p'tite sœur...

— Cesse de me prendre pour une idiote ! Je veux dire qu'il y a quelqu'un qui nous observe. Je le sens.

Pour la première fois, Karl daigna cesser son activité et, à son tour,

fouilla sérieusement du regard les rebords de la clairière à la recherche d'un fait inhabituel. Il était vrai que les oiseaux s'étaient tus et que l'endroit était étrangement silencieux. Mais pour lui, cela ne révélait pas encore une présence hostile dans les parages.

— Qu'en dis-tu, Carlito ?, s'inquiéta Samuel.

Son interlocuteur marqua un temps d'attente avant de répondre.

— J'en dis... qu'il n'y a personne. Tout au plus des bêtes sauvages que nous avons certainement dérangées. C'est tout. Allons-y ! Descendons !

Il ne parut guère convaincu par sa propre réponse. Mais il était l'organisateur de l'expédition et il se devait de rassurer ses compagnons.

— Est-ce qu'on ne devrait pas ramener des affaires à la voiture avant de descendre ?, demanda Lisa.

— Non, la coupa son frère. Nous n'allons pas perdre quarante-cinq minutes dans un aller et retour inutile. Et puis, nous ne laisserons aucune valeur dans la tente.

Non sans jeter un dernier coup d'œil inquiet vers la lisière, la jeune femme acquiesça. Puis le trio se mit en route. L'un derrière l'autre – Karl ouvrant la route juste devant sa sœur et leur voisin fermant la marche – ils franchirent les barrières en bois, descendirent un sentier très raide de pierres glissantes bordé de verdure et d'un câble de sécurité, puis une échelle métallique ancrée dans la paroi rocheuse, qui les déposa sur le névé au fond du puits. Au fur et à mesure de la descente, la température chuta drastiquement.

Lorsque les bottes foulèrent la neige compacte, ils se retrouvèrent au cœur de l'hiver. Seuls le ciel bleuté et la végétation luxuriante qui bordait les bords du gouffre à la verticale, une vingtaine de mètres au-dessus de leurs têtes, rappelaient ce paradoxe géographique. Hormis le petit sentier d'accès, d'impressionnantes falaises à pic encerclaient l'aven et son sol gelé. Le névé n'affichait pas la blancheur de ceux des sommets alpins. La neige qui recouvrait le fond du puits principal était maculée de terre, de pierres détachées de la paroi rocheuse et de branches mortes.

Le trio s'assit côte à côte sur un gros rondin de bois à moitié pourri et pris dans la glace, qui s'engouffrait sous la roche comme le lit d'une rivière gelée se jetant dans l'orifice d'entrée de la grotte. Ils devraient y accéder accroupis ou même peut-être en rampant, tant l'espace semblait exigu entre la partie supérieure de la glacière et le plafond de la salle principale. Cette dernière, presque entièrement remplie de glace, mesurait quarante mètres sur trente, pour quinze mètres de profondeur. En été, le volume de glace diminuait sensiblement et permettait de passer ainsi d'un puits aux deux autres par les entrailles

de la terre.

Karl, Lisa et Sam accrochèrent les crampons à leurs bottes, réglèrent leurs lampes frontales, se regardèrent comme pour se donner mutuellement du courage, puis se dirigèrent vers la bouche gelée. D'instinct, la jeune femme regarda une dernière fois vers le ciel, en repensant à cet être qui les observait depuis la lisière de la forêt.

L'avait-elle rêvé ?

Serait-elle devenue irrationnelle au point de ne pas reconnaître le bruit d'un animal sauvage relativement commun comme le sanglier ?

Après tout, peut-être était-ce dû au stress provoqué par les préparatifs de la descente sous terre.

— Ça va, Lisa ?, s'inquiéta son ami.

Elle soupira profondément.

— Ouais, finit-elle par lâcher, peu convaincue.

— Allons-y !, leur intima l'organisateur. Mais restez bien derrière moi. Une fois dans la glacière, le risque de chute existe. Par endroit, la glace forme des cascades et une glissade pourrait vous entraîner violemment vers les rochers en contrebas. Soyez donc prudents !

Prenant appui avec les deux mains contre la paroi supérieure de la bouche d'entrée de la grotte, Karl se laissa glisser les pieds devant dans la pénombre de glace et de roche. Il se retrouva sur le dos, franchit ainsi couché une sorte de gros stalagmite de glace et rejoignit quelques mètres plus loin un espace où il put se mettre accroupi.

Braquant le faisceau de sa lampe frontale vers les derniers vestiges de lumière du jour, il appela :

— C'est bon. Vous pouvez venir. À toi, Lisa !

Sa sœur le rejoignit en l'imitant. Ses gestes furent plus approximatifs. Elle avait moins que lui l'habitude de ce genre d'exercices. Son cœur battait à grande vitesse sous le coup de l'adrénaline. Sa respiration aussi tenait un rythme plus élevé que celle de son grand frère, à comparer la vapeur qui s'échappait de manière haletante de sa bouche.

— Ça va ?, demanda Karl.

— Ouais, répondit-elle, presque en murmurant.

— OK – il se tourna une nouvelle fois vers l'entrée de la grotte – à ton tour, Sam !

Le voisin les rejoignit assez aisément.

— Nous allons nous diriger vers le puits intermédiaire, annonça l'organisateur. Puis nous descendrons vers le fond de la grande salle, par l'un des côtés. J'espère que vous n'êtes pas trop claustros, car il faudra la jouer serré, spécialement au début de la descente entre la glacière et la paroi rocheuse. Nous nous servirons des cordes et des

mousquetons. Normalement, en bas, si ça n'a pas trop changé – car la dernière fois que je suis venu, c'était il y a plus de cinq ans – nous devrions trouver un magnifique espace de glace. Un peu comme un palais de cristal.

Il pointa le faisceau de sa lampe dans la direction opposée à l'entrée de la grotte.

— Mon palais !, compléta-t-il. En tout cas, à l'époque, personne n'y mettait les pieds. Trop dangereux.

— Trop dangereux ?, s'étonna Samuel. Dans ce cas, pourquoi y va-t-on ?

— Parce que vous êtes avec moi, répondit Karl, sûr de lui. Je connais l'endroit.

— Et s'il nous arrive quelque chose ?, s'enquit Lisa.

— L'homme ou l'ours qui nous surveillait là-haut donnera l'alerte..., se moqua son frère.

Elle lui donna un coup de poing dans l'épaule.

— T'es vraiment trop con, parfois !

Le trio reprit sa lente progression dans la pénombre en direction du second puits de la glacière de Monlési. Plus ils progressèrent sous terre, plus ils remarquèrent que les traces de passage d'êtres humains se raréfiaient. Le corollaire était une glace de plus en plus pure, lisse, bleutée et claire comme de l'eau de roche. Elle formait de petites vaguelettes aléatoires en surface, rappelant que l'eau s'infiltrait, s'écoulait et se solidifiait en permanence en ce lieu que toute vie avait délaissé. Quant à la roche, elle portait les stigmates des infimes mouvements de la glacière durant ces derniers millénaires.

Outre ceux que provoquaient les crampons dans la glace et le froufrou des combinaisons de caoutchouc, les seuls bruits de la grotte provenaient des gouttes d'eau qui se déversaient par endroit sur le miroir gelé.

— C'est par là, annonça Karl.

Il pointa son index vers un point sombre du gouffre, dans la direction du faisceau de sa lampe frontale. Sa voix résonnait à l'infini dans le noir et semblait revenir en écho des profondeurs de la terre.

Le petit groupe avança, toujours accroupi, jusqu'au bord d'une large cascade de glace. L'eau gelée semblait former un immense dos bombé, qui partait vers une des parois de la grotte, pour terminer en chute et disparaître presque à la verticale, parallèlement au mur rocheux, ne laissant qu'un espace de moins d'un mètre entre la pierre et la glace.

— C'est ici, dit Karl.

Samuel pointa sa lampe dans la direction de l'abîme.

— Maintenant, je vois bien ce que tu voulais dire par "dangereux", Carlito. Je n'ose pas imaginer le gars qui se pointerait ici sans lumière.

La terre l'avalerait tout cru, pour l'éternité.

Lisa émit un frisson, rien que de penser à la glissade mortelle que cela représenterait.

— Bon. Et maintenant, comment fait-on ?, demanda-t-elle.

— On plante les pitons dans la glace, on y arrime les cordes et on descend à l'aide des mousquetons, répondit son frère.

Cela paraissait si simple, à l'entendre.

Le jeune couple s'exécuta, sous l'œil bienveillant de leur aîné. Les coups de maillet se répercutèrent dans le néant, émiettant la couche gelée et projetant des éclats froids et piquants au visage des spéléologues amateurs. Une fois les pitons solidement ancrés, les cordes furent déployées et glissées dans les anneaux. Leurs extrémités tombèrent en direction de la faille et y disparurent.

— Vérifiez une nouvelle fois les attaches de votre harnais, recommanda Karl.

— On n'est jamais trop prudent, rigola Sam.

Lisa commença. Elle resserra les lanières au niveau des cuisses et de la taille, puis inspecta ses mousquetons. L'un d'eux semblait poser problème.

— Qu'est-ce qui se passe ?, demanda son frère.

Elle semblait s'acharner sur l'ouverture à glissière.

— Je ne sais pas, s'énerva-t-elle. Il... C'est comme s'il était grippé.

— Laisse-moi voir, lui intima Karl.

— C'est bon !, répliqua-t-elle sèchement. Tu n'es pas ma nounou.

En même temps qu'elle prononça ces mots, elle mit toute sa force à provoquer l'ouverture forcée de l'engin, qui se rebella. La mâchoire d'acier se referma sur la chair de sa main. Elle cria de douleur, lâcha le mousqueton, perdit l'équilibre, tomba assise et tenta de se rattraper en s'appuyant sur la glace de sa main valide. Au contact de la matière, le gant glissa et elle chuta lourdement sur le flanc. La légère déclivité l'entraîna alors lentement, mais sûrement, vers l'abîme.

— Lisa !, hurla Samuel.

— Merde...

L'injure de Karl mourut dans l'action qui suivit. Il plongea en direction de sa sœur et essaya de la rattraper par sa combinaison, sans succès. Ses doigts frôlèrent les vêtements de la malheureuse, mais ils lui échappèrent. Il manqua lui-même de glisser en direction de la faille et se retint in extremis à l'une des trois cordes déployées. Il regarda alors la jeune femme prendre lentement de la vitesse en direction du gouffre. Ses yeux croisèrent les siens. Elle était horrifiée, mais ne parvenait même pas à crier, certainement tétanisée par la situation.

— Lisa ! Attrape la corde !, hurla-t-il.

Elle comprit, fit un geste désespéré en ce sens, mais n'y parvint pas. L'axe dans lequel elle glissait était trop éloigné de quelques centimètres de la première corde.

— Tes crampons ! Plante tes crampons !, reprit Karl.

La pente glacée s'accroissait déjà et il était trop tard. La chute semblait inéluctable. La pauvre prit soudain de la vitesse. Elle atteignit rapidement la faille, à l'endroit où le néant séparait la roche de la glace de moins d'un mètre. Au moment où elle allait basculer et disparaître dans le noir, elle fit une tentative désespérée. Elle jeta ses crampons contre la paroi rocheuse en face de la chute de glace. Le choc fut terrible. La jeune femme fut stoppée nette et hurla de douleur. Sa combinaison se déchira contre les pierres au niveau des jambes. L'un de ses tibias se brisa et les ligaments croisés de ses deux genoux lâchèrent. Elle demeura ainsi immobile, formant un pont de son corps au-dessus du vide, les pieds appuyés contre la roche et le haut du corps contre la glace.

— Lisa !, cria une nouvelle fois Samuel, de dépit.

— Nom de Dieu !, s'exclama Karl, comprenant soudainement la nouvelle situation.

Elle ne tiendrait pas longtemps dans cette position. Il le savait. Sans tarder, il passa un mousqueton dans la première corde à disposition et se laissa glisser jusqu'à sa sœur.

— Ne bouge pas !, lui dit-il de manière péremptoire.

— Karl, j'ai mal..., gémit-elle.

— On verra ça après, tenta-t-il de la rassurer. Pour l'instant, tu ne bouges pas.

Il prit la corde et la passa dans un des mousquetons de sa sœur.

— Accroche-toi à celle-ci, Lisa ! Je vais en chercher une seconde pour t'assurer.

Avec un mouvement de balancier, il s'éloigna de quelques mètres sur la gauche pour ramener une autre corde vers la malheureuse. Au moyen de celle-ci, il fit un nœud autour du buste de la jeune femme, sous les bras. Puis il entreprit d'évaluer la situation.

“Merde, une fracture ouverte”, pensa-t-il.

L'os ressortait de la combinaison maculée de sang au niveau de la partie inférieure de la jambe droite. Karl comprit que jamais elle ne pourrait remonter seule le dos de glace. Il douta même qu'ils y arriveraient en s'y mettant à deux avec Sam. Il fallait faire venir les secours sur place. La colonne du Club alpin. C'était inévitable.

D'un autre côté, il imaginait assez mal sa petite sœur devoir rester dans cette posture peu enviable en dessus de l'abîme durant des heures, même si elle était maintenant assurée convenablement. Il fallait trouver une solution provisoire et il n'en imagina qu'une seule

possible : la faire descendre vers le “palais de glace” une quinzaine de mètres en contrebas. Il expliqua son plan à Lisa, puis remonta à la force des bras et des crampons vers Samuel.

— Comment va-t-elle ?, s’inquiéta ce dernier.

— Ça pourrait être pire. Mais elle a la jambe cassée.

— Merde...

— Ce n’est pas le moment de s’apitoyer sur son sort. Il va falloir que tu m’aides. Elle descendra d’elle-même en rappel jusqu’au fond du gouffre, mais comme elle est assez faible, on va l’assurer à deux depuis ici.

— OK. Et ensuite ?

— Moi, je la rejoindrai en bas et toi, tu iras chercher les secours. Il faudra que tu leur décrives la situation en détails, de sorte qu’ils ne soient pas surpris en arrivant. Il faudra probablement faire venir la colonne de secours du Club alpin suisse. Je ne vois que cette solution.

Sam acquiesça.

Par sécurité, les deux hommes s’arrimèrent eux-mêmes aux pitons, puis saisirent la corde d’assurage et la passèrent dans leurs mousquetons.

— C’est bon, Lisa, tu peux y aller, cria Karl.

— D’accord, répondit la jeune femme.

Sa voix semblait lointaine, même si elle résonnait dans toute la grotte. On entendait au timbre de sa voix qu’elle souffrait.

La descente commença. La blessée disparut dans le néant. De temps à autre, un gémissement de douleur remontait de l’abîme. À chaque fois, les deux hommes s’inquiétaient de l’état de santé de Lisa et à chaque fois, la réponse se voulait rassurante. Comme prévu, la corde de sécurité coulisssa sur une quinzaine de mètres.

De son côté, la blessée descendit en rappel dans la faille. Après le passage étroit du début, l’espace entre les murs de pierre et de glace s’élargit, laissant bientôt place à une véritable petite salle. Lisa se laissa pendre dans le vide et prit garde de ne pas heurter les parois avec ses jambes invalides.

Karl n’avait pas menti. Le spectacle était grandiose. Dommage qu’il fut terni par ce stupide accident. D’un côté, la roche s’inclinait et partout ailleurs, les différentes strates blanches de la glacière l’entouraient d’anneaux de différentes couleurs – gris, jaunes, bruns – en s’éloignant de la paroi calcaire. Des milliers de cristaux se reflétaient dans le faisceau de la lampe frontale.

Quand la jeune femme toucha enfin le sol gelé, elle ressentit une vive douleur au niveau des jambes, plus particulièrement à celle qui saignait. Elle gémit une nouvelle fois. Mais déjà le froid s’infiltrait dans sa combinaison déchirée et engourdissait ses membres. Elle se

laissa glisser à terre, jusqu'à ce qu'elle se retrouva en position assise, puis le fit savoir à ses deux sauveteurs.

— Je descends, lui cria son frère. Sam va chercher les secours.

— OK, quittançat-elle.

Elle était dans le palais de glace que Karl lui avait décrit depuis plusieurs années. Enfin. Dans "son" palais. Elle s'imagina un instant en princesse lapone. Une bien piètre altesse. Maladroite. Une maladresse qui lui avait coûté cher, mais qui aurait pu avoir des conséquences bien plus dramatiques si elle n'avait pas eu ce réflexe de survie en jetant ses crampons contre la paroi rocheuse. La chute de quinze mètres dans le gouffre aurait très certainement été mortelle.

Le faisceau de sa lampe frontale balaya rapidement l'obscurité autour d'elle. Les violents reflets dans la glace l'éblouirent à moitié.

Soudain, un détail attira son attention. Elle ressentit comme une étrange présence dans le noir, tout près d'elle. Pour s'en assurer, sa tête casquée fit demi-tour et le cercle de lumière revint sur ses pas, jusqu'à l'anomalie. Alors, elle sursauta. Son regard paniqua. Son sang se figea. Elle hurla.

Dans la pénombre, à moins de deux mètres d'elle, deux grands yeux ouverts l'observaient.

* * * * *

Boudry, le 22 août.

Je m'appelle Michaël Donner. Du moins, c'est ce que mon père adoptif m'avait appris de son vivant.

Je m'appelle Michaël Ouko. Ça, c'est ce que la vraie vie m'a enseigné dans la douleur, de nombreuses années plus tard.

J'ai encore d'autres noms, tous fictifs.

En réalité, je ne sais plus très bien qui je suis.

Tantôt, je suis un Européen au sang massai. Tantôt, je suis un guerrier kenyan au sang allemand. Je suis un assassin parricide et matricide. Je suis une victime. J'étais un flic. Je suis un assisté. J'étais le bras armé et vengeur d'un fou. Je suis devenu fou. Je tente de me soigner de cette démence, mais le chemin de la rédemption est long. Trop long pour y parvenir.

J'ai le sentiment que les humains ne peuvent plus rien pour moi. L'armada de psychiatres qui m'a ausculté ces cinq dernières années a échoué. Ils me disent que non, que je dois garder espoir de retrouver un équilibre psychique, qu'ils croient en moi. Le docteur Anthony Costanza en tête. Mais je n'y crois guère.

Seuls les animaux me comprennent.

Comme ce petit chat d'à peine trois mois, insouciant du danger, qui m'accompagnait sur le viaduc de Boudry à l'occasion de ma roulette russe matinale. Il marchait à mes côtés le long de la voie de chemin de fer, miaulant, ronronnant et se caressant dans mes jambes. J'étais un animal sauvage tout comme lui. Lui et moi gouvernions le monde de notre promontoire suicidaire.

Le bel ouvrage avait été construit au dix-neuvième siècle. Sa construction s'était achevée le 30 juillet 1859. Il comptait onze magnifiques arches, dont celle centrale – la plus large – dominait l'Areuse, qui s'écoulait quelques quarante mètres plus bas à la sortie des gorges. D'une longueur de plus de deux cents mètres, il constituait l'un des plus beaux du genre en Suisse.

Seul bémol, il était situé sur un axe reliant à pied le Centre neuchâtelois de psychiatrie de Perreux à la petite ville voisine de Boudry. Du coup, il formait un but facile pour les plus dépressifs, d'où son macabre surnom de "pont des suicidés".

Régulièrement, la gendarmerie du lieu était appelée à intervenir sur la ligne CFF qui le traversait ou dans le lit de la rivière en contrebas pour récupérer des restes humains, souvent éparpillés. Un train lancé à pleine vitesse ne pardonnait pas, même s'il devait ralentir aux abords du viaduc. Et lorsque la locomotive ne percutait pas de plein fouet la personne, le souffle du convoi et le peu d'espace sur le pont se chargeaient de projeter cette dernière dans le vide.

L'idée de mourir m'avait bien traversé l'esprit à plus d'une reprise ces cinq dernières années, mais la décision n'avait jamais été réellement mûrie. J'avais le sentiment qu'il me restait quelque chose à accomplir sur cette terre, sans savoir exactement ce que c'était.

Peut-être revoir ma douce Vicky.

Peut-être revoir ma fille Ange.

Peut-être autre chose.

J'avais passé le cap de la trentaine. L'enfant de mon amour involontairement incestueux allait, quant à elle, atteindre ses cinq ans dans un petit mois.

Trente ans. Un bel âge pour mourir. L'âge où le Christ avait affronté le chemin de la croix. Non pas que j'étais attaché à la religion chrétienne au point de confondre nos destins. Loin de mon esprit cette hérésie ! Mais je ressentais l'année en cours comme le sommet – et l'aboutissement – de mon calvaire. Or, le mot Calvaire désignait autant une longue suite de souffrances et de malheurs que le Golgotha, la colline de la crucifixion. La mort pouvait y mettre un terme. Comme probablement d'autres solutions, dont je ne voyais pour l'heure même pas l'esquisse.

La vie devait me guider. Et j'avais décidé de laisser ce viaduc jouer

librement avec mon sort.

Volontairement, je n'avais pas pris connaissance des horaires de passage des trains. Je m'y promenais régulièrement. Et jusqu'à ce jour, jamais le barillet ne s'était positionné de façon défavorable pour moi. À quelques reprises, j'avais certes frôlé la mort pour une poignée de secondes. Mais sans me stresser, j'avais à chaque fois atteint l'autre rive.

Ce samedi matin, il était toutefois trop tôt pour le passage du premier convoi de la journée. Je décidai donc de m'accorder une pause à la hauteur de l'arche centrale, pour admirer le lever du soleil. L'aurore baignait le ciel dégagé de ses flèches rosées, tirées au-dessus des Alpes. Une légère bise soufflait d'est en ouest. Je m'assis au bord du pont avec les pieds dans le vide et admirai le panorama féérique qui s'offrait à moi.

"Gump" – je l'avais surnommé ainsi en référence au célèbre film de Tom Hanks – se frotta à mon bras en ronronnant. Je lui rendis la caresse en déposant un baiser entre ses deux oreilles. Les poils de ma barbe mal entretenue coiffèrent ses poils roux. Je ressemblais à un prisonnier enfin extrait de son cachot après deux mois sans douche, ni rasoir. Mes cheveux longs témoignaient de cette même négligence.

Cinq ans et quelques neuf mois avaient passé depuis les tragiques événements du Kenya et la mort de mon père adoptif. Un lustre que j'avais l'impression de ne pas avoir progressé dans la vie.

J'étais toujours hospitalisé – certes en régime un peu plus souple – à l'hôpital psychiatrique de Perreux. Après deux ans à l'assurance, l'État et la police neuchâteloise avaient résilié nos rapports de service. Comment leur en vouloir ? Je touchais maintenant une rente invalidité à cent pourcents. Mes rêves de grandeur et de traqueur de criminels de guerre à travers la planète avaient disparu. Et la BCCG – la Banque commerciale de crédits et de gestion créée par feu Louis De Bosset – avait poursuivi sa route. Sans moi.

* * * * *

Tapi sous un gros marronnier, dans la pénombre des premières lueurs du jour, l'Assassin savoura une dernière bouffée de tabac. À quelques mètres de lui, la rivière s'écoulait paisiblement. Son lit était assez bas en pareille saison. Le clapotis continu des flots constituait la seule source de bruit à cette heure matinale. La fumée s'échappa de ses lèvres pincées en cul de poule, pour s'élever dans la fraîcheur des restes de la nuit. Puis le mégot encore incandescent tomba au sol et la bouche esquissa un dernier rictus maléfique.

Les mains furent d'abord gantées de cuir noir, puis elles rabaissèrent

la visière fumée. Des bottes au casque, en passant par la combinaison, tous revêtaient la même couleur funeste. L'habillement de l'Assassin était noir. Intégralement. Sans nuance. Comme son âme.

Il avait déjà tué. Assassiné serait plus juste. À répétées reprises. Mais pour l'instant, hormis ses victimes et lui-même, personne ne le savait. Il avait conscience que cela ne durerait pas. Son œuvre serait bientôt découverte et il serait alors traqué comme un loup. C'était le sort de tout génie du crime qui s'était vu confier une mission d'une telle envergure et qui méritait sincèrement de voir ses talents d'artiste – et de bienfaiteur de l'humanité – portés à la connaissance du monde.

Mais ses noirs desseins suivaient un plan.

Un plan rôdé, même.

Une dernière fois, l'Assassin leva la tête en direction du sommet du pont ferroviaire. Sous la visière opaque de son casque, il sourit. Ses yeux s'illuminèrent de haine. Au milieu du viaduc, à la hauteur de l'arche centrale, quelques quarante mètres en dessus de lui, l'homme était là, assis, à observer la vue pensivement. Ses pieds pendaient dans le vide. Il semblait à la fois perdu et serein. Son heure allait venir.

Mais chaque chose en son temps. Dans l'immédiat, le jeu pouvait commencer.

L'Assassin enfourcha sa moto – une Harley noire et chromée – et quitta les berges de l'Areuse sans aucune précipitation en direction du sud. Il lui fallait regagner sa demeure.

Il avait une lettre à écrire.

* * * * *

Neuchâtel, le samedi matin 22 août.

Tout était calme dans l'appartement encore endormi des Garcia. Les deux enfants de la famille, Mirko et Joël, aujourd'hui âgés de onze et treize ans, récupéraient d'un tournoi de football qui s'était éternisé la veille au soir au terrain des rives du lac, à Cortaillod. Leurs parents Luisa et Daniel les avaient accompagnés. Ils étaient leurs plus grands fans. L'équipe des juniors de Xamax avait gagné la compétition, qui avait connu son apogée après minuit, au moment de la remise des prix.

Le seul bémol de la soirée avait été la permanence que devait assumer le chef du RTS – le commissariat chargé de la répression du trafic de stupéfiants – en tant qu'officier de service durant le week-end. Il s'était ainsi vu contraint de répondre à plus d'une dizaine d'appels téléphoniques, la plupart pour des accidents de la route

nécessitant des prises de sang ou pour des bagarres au centre-ville.

La nuit avait ensuite été étrangement calme.

Jusqu'à cet appel de sept heures trente.

La sonnerie le fit sursauter, alors qu'il était en plein rêve. Luisa émit un petit ronchonnement, quitta les bras de son époux et se retourna, tirant en même temps à elle le drap du couple pour s'y enrouler. En slip, Garcia saisit le combiné sans fil et sortit de la chambre à coucher. Il regarda l'affichage digital.

C'était la CET, la centrale d'engagement et de transmission de la police neuchâteloise.

— Dan Garcia, s'annonça-t-il, encore vaseux.

— Salut, c'est Vanessa.

La standardiste lui résuma brièvement la situation et lui passa la gendarmerie du Val-de-Travers. L'officier discuta trois minutes avec le sergent-major Grezet, qui lui donna certains détails et répondit le plus précisément possible à ses questions.

Puis il prit sa décision.

— Je viens sur les lieux, Georges. Je serai là d'ici une petite heure, le temps de me rafraîchir un peu et d'enfiler quelques habits. De ton côté, avise déjà le procureur de permanence. Tu sais qui c'est ?

— C'est Sylvain Kornisch.

— OK. Fais au mieux pour le convaincre de venir sur place. Nous aurons besoin de lui.

Les deux hommes bouclèrent et Garcia regagna la salle de bains, puis la chambre pour s'habiller.

— Tu dois partir ?, lui demanda son épouse, à moitié éveillée.

— Oui, répondit-il en l'embrassant. Il y a un mort à la glacière de Monlési.

2.

La Subaru des stupés fonça en direction du Val-de-Travers. Gyrophare allumé, elle grilla les feux rouges de Peseux et de Corcelles, puis ceux de Rochefort. Elle traversa ensuite le hameau de Fretereules, situé face au “Miroir” – un pan de rochers abrupts de l’autre côté des gorges de l’Areuse – et se dirigea vers Brot-Dessous. En face, le Creux-du-Van – le cirque rocheux qui constituait l’une des attractions touristiques principales du canton de Neuchâtel – dormait encore dans l’ombre. Le soleil peinait à surmonter la montagne de Boudry et lorsqu’il y parvenait en de rares endroits, ses rayons traversaient les arbres à l’horizontale, formant des rais éblouissants pour les conducteurs.

Tout en conduisant d’une main, le commissaire Dan Garcia rongea un bout de pain rassis qu’il avait trouvé dans la cuisine, au moment de quitter son domicile dans la précipitation. Il savait bien que les morts pouvaient attendre – surtout ceux qui se trouvaient sous terre et à l’abri des regards du public – mais il n’aimait pas avoir du retard dans l’information face aux autres enquêteurs qui se trouvaient déjà sur les lieux, spécialement durant les premières heures d’une enquête.

Il dévala le tunnel de la Clusette à vive allure et ne modéra guère sa vitesse jusqu’à Travers. Puis, dès la sortie du village, il récidiva jusqu’à Couvet, où il bifurqua à droite en direction de Plancemont, afin de gagner la route menant de Fleurier à la Brévine.

Parvenu enfin au col des Sagnettes, il gara son véhicule de service banalisé entre une fourgonnette de la gendarmerie et une vieille VW Golf des années quatre-vingt de couleur grise. Sûrement celle des trois jeunes dont Georges Grezet lui avait parlé.

Quelle idée ce trio avait-il pu avoir de s’aventurer dans un endroit si dangereux et si isolé à une telle heure matinale ?

Dan Garcia ne le comprenait guère. Pour lui qui était si attaché aux notions de sécurité, le goût du hasard et de l’adrénaline bon marché le laissait pantois. Autant se lancer dans le benji jumping avec un élastique tricoté par sa grand-mère attaché aux pieds.

— Bonjour commissaire !, le salua un planton de la gendarmerie de

Fleurier d'un geste militaire.

— Bonjour aspirant Bonhôte, répondit l'officier. C'est par là ?

Il désigna un petit sentier terreux qui s'éloignait du parking à travers champs, à l'orée d'une forêt.

— C'est par là, confirma le planton. Vous n'avez qu'à suivre le chemin pédestre durant une bonne vingtaine de minutes et vous tomberez tout droit sur la glacière. Il y a pas mal d'activité, là-bas. Vous ne pourrez pas vous tromper.

Dan Garcia remercia l'aspirant et fila d'un bon train à travers bois et pâturages, suivant les flèches et autres marques jaunes sur les arbres et les pierres. Il passa à proximité d'un panneau explicatif relatif à la glacière de Monlési, sur lequel des croquis des trois puits avaient été dessinés en coupes. Il se rappelait du lieu pour y être venu, il y a bien longtemps, avec sa femme et ses enfants en bas-âge. Cela remontait à plus de six ans, en tout cas avant qu'il ne fasse la connaissance de Michaël Donner. Il en était sûr.

Laissant le panneau en bois derrière lui, il franchit un dernier muret de pierres séparant deux pâturages et descendit en direction du but. À l'ombre d'un groupe de sapins, entourés de barrières en bois, le puits principal lui apparut. À sa gauche, entre deux rochers émergeant des herbes, une petite tente de camping rouge. C'était là.

Outre le matériel de fortune des jeunes, l'officier de service devina, gisant dans l'herbe, un autre type de matériel plus sophistiqué : celui de la colonne de secours du Club alpin suisse. Il en reconnut l'insigne sur la veste d'un sauveteur, posée sur la barrière en bois près de l'accès à la glacière.

Un peu plus loin, adossé à une souche d'arbre et la tête cachée dans les mains, entouré de deux gendarmes compatissants, un jeune homme blond semblait pleurer. Garcia s'approcha d'eux.

— Qui est-ce ?, demanda-t-il.

Le jeune adulte ne broncha pas et maintint sa position, comme s'il n'avait rien entendu.

— Il s'appelle Samuel Acker. Il était avec les deux autres dans la grotte. C'est lui qui a appelé les secours. Il est en état de choc.

— Qu'a-t-il vu exactement ?

— Nous ne le savons pas. Au téléphone avec la CET, il a été plus que nébuleux. Presque incohérent. Et quand nous sommes arrivés ici, nous l'avons trouvé dans cette position. Il ne nous a rien dit depuis.

Garcia jeta un coup d'œil vers le puits principal.

— Qui est en bas ?, demanda-t-il.

— Oh, ils sont plusieurs. Hormis les sauveteurs de la colonne alpine, il y a le sergent-major Georges Grezet et deux autres de nos collègues, ainsi que le chef du service forensique Lukas Meyer.

— Le médecin légiste ?

— Pas encore. La doctoresse Marty devrait arriver d'ici peu. C'est du moins ce qu'on nous a dit.

— Et le procureur Kornisch ?

— Aucune idée. En tout cas, on ne l'a pas vu.

— Bon... je vais descendre. C'est possible ?

— Sûrement. Une fois en bas de l'échelle, un membre du Club alpin vous équipera et vous guidera dans la grotte. Ils sont prévenus de votre arrivée.

— OK. Merci les gars.

Le commissaire laissa les deux gendarmes s'occuper de Samuel Acker et se dirigea vers l'ouverture dans la barrière en bois entourant le puits principal.

Il la franchit et descendit le sentier glissant menant au fond de l'aven, tout en se cramponnant au câble d'acier fixé dans la roche, prévu à cet effet. Des pierres roulèrent sous ses souliers de ville, assez peu adaptés au terrain. Parvenu enfin à l'échelle métallique, il en dévala la vingtaine d'échelons et se retrouva sur le névé maculé de terre. Devant lui, l'ouverture écrasée de la grotte ne parut guère l'enthousiasmer.

Avec précaution, il marcha sur la neige durcie et s'approcha de la roche, posa un pied sur la glace vive et se pencha pour regarder dans le noir. La glace s'engouffrait dans les entrailles de la terre et disparaissait dans l'obscurité.

— Ohé !, appela-t-il. Il y a quelqu'un ?

Il n'obtint que l'écho de sa voix en guise de première réponse.

— Ohé !, répéta-t-il un peu plus fort.

C'est alors qu'il devina, puis vit plus clairement un faisceau lumineux émerger de la pénombre. Son "guide" venait le chercher. Il ne sut pourquoi. Il se sentit soudain partagé entre crainte et soulagement.

* * * * *

Le soleil levant baignait maintenant de tous ses feux orangers les arches du viaduc ferroviaire de Boudry. En même temps, la chaleur naissante chassait les derniers soubresauts de brise matinale. Je profitai de cette douce sensation et inspirai profondément cette bouffée de vie à pleins poumons.

Collé contre ma hanche, Gump s'était endormi. Ses éclats dorés se confondaient avec ceux de l'astre solaire. Sa respiration apaisée semblait, elle aussi, soulager mes maux les plus malins.

“Ah, les animaux...”

Je repensai à l’enseignement de mon père adoptif au sujet des bêtes. Le seul que je n’eus jamais à renier. La seule vérité qu’il m’inculqua dès mon plus jeune âge.

Les animaux sont meilleurs que les êtres humains. Ce sont eux les rois du monde. Ils le gouvernent et leur force réside dans leur pouvoir de nous faire croire que nous les dominons.

“Père...”

“Pourquoi m’as-tu trahi ainsi ?”

“Que t’ai-je fait qui ait pu attiser de la sorte ta haine envers moi ?”

Ma sœur et moi n’avions eu le malheur de n’être que les dommages collatéraux d’une tragédie amoureuse qui s’était déroulée plus de trente ans auparavant au Kenya. Depuis, feu mon père adoptif n’avait eu de cesse de me transformer en guerrier – selon sa propre et redoutable conception de la cérémonie massaï de l’ilmoran – pour assouvir sa terrible vengeance à l’encontre de mes vrais parents.

— Tu veux connaître mon histoire ?, demandai-je à Gump, qui daigna entrouvrir les yeux, mais les referma aussitôt en ronronnant.

J’interprétais sa réponse comme un oui.

Tout avait commencé en Ouganda en 1977, lorsque le jeune consul suisse Louis De Bosset, corrompu par le régime dictatorial d’Idi Amin Dada, avait connu celle qui allait devenir ma mère, Marie-Ange Eigenherr. Une ressortissante allemande qui travaillait pour le compte d’une ONG humanitaire à Kampala. Le couple s’était marié en 1978, selon les rites locaux. C’était le temps du bonheur, même si le pays était alors sous le feu des projecteurs de la communauté internationale. Évidemment, Marie-Ange ignorait tout des crimes que son mari avait commis pour le compte de “Big Daddy”.

Une année plus tard, le pouvoir d’Amin Dada avait été renversé. L’Ouganda était alors promis au chaos de la guerre civile. L’ONG de ma future mère avait annoncé qu’elle allait se retirer du pays au vu des risques encourus. Ce qui avait fourni un excellent prétexte au jeune consul pour cacher les véritables raisons de son exil, dont la nécessité était devenue inéluctable.

Officiellement, la Suisse l’avait envoyé au Kenya, à Mombasa, pour le protéger des nombreuses fois où la diplomatie l’avait contraint à assister à des galas donnés en l’honneur d’Amin Dada et lors desquels il avait été photographié, souriant, aux côtés du dictateur déchu. Les rebelles, s’ils avaient trouvé ces clichés, n’auraient certainement pas apprécié. Le danger de mort était donc bel et bien réel.

Officieusement, ces mêmes rebelles n’ignoraient pas tous le rôle meurtrier qu’avait joué Louis De Bosset dans certaines exécutions “spectacles”. Aux yeux de certains – et à raison ! – le Suisse n’était

rien d'autre qu'un criminel de guerre psychopathe.

Dans leur fuite vers le Kenya, pays voisin à l'est, son épouse et lui avaient alors recueilli Mwanga, un pygmée qui vivait sur les abords du lac Victoria et qui avait été torturé par les rebelles. Le jeune consul l'avait soigné et le petit Africain muet, doté d'une stature et d'une force redoutables, était devenu son obligé, son "homme à tout faire". Une perle. Et une arme !

Le couple s'était établi à Diani Beach, sur la côte sud de Mombasa, dans une magnifique demeure qui dépareillait avec les bidons-villes des alentours. Il avait passé des moments magiques, toujours à l'abri des diaboliques secrets de mon père adoptif. À s'aimer, à flâner sur les plages de sable blanc ou plonger sur les récifs coralliens de Wasini et de Kisite Mpunguti.

Puis était venu le temps de l'ennui. Pour elle. Et des ennuis. Pour lui.

Pour s'occuper durant les absences répétées de son mari, régulièrement en vogue entre Mombasa et Nairobi – et parce que sa mission humanitaire lui manquait – elle s'était mise en tête de construire un orphelinat afin de venir en aide aux réfugiés affluant de l'Ouganda. Et ce qui devait arriver s'était produit : des victimes du régime d'Amin Dada avaient cru reconnaître leur tortionnaire de la prison de Kampala. Bien sûr, Marie-Ange ne les avait pas crus, au début. Puis elle avait commencé à se poser des questions face à la répétition des témoignages. Parallèlement à ses doutes, elle avait rencontré Mwai Ouko, ce grand et beau guerrier Massaï habitant sur l'île de Wasini, où elle avait prospecté pour son orphelinat.

Elle en était tombée amoureuse. Un coup de foudre comme peu de gens en connaissent.

Un amour pur et nouveau, auquel elle ne s'attendait pas et qui lui avait soudain ouvert les yeux. Elle n'aimait plus Louis. Ce dernier était devenu froid et distant au fil des disputes, qui tournaient pour la plupart autour de ces témoignages qu'il qualifiait de calomnieux. Elle avait acquis l'impression de ne plus rien valoir à ses yeux et d'être devenue une potiche dans la somptueuse demeure de Diani Beach, même aux yeux de leur serviteur muet Mwanga et de leur chauffeur Arthur.

Face à cette sensation de transparence, Marie-Ange De Bosset avait alors pris la douloureuse décision de quitter son époux pour aller vivre sa vie à Wasini, aux côtés de Mwai Ouko et à proximité immédiate de son orphelinat.

Son erreur avait été de croire que Louis accepterait sa décision.

Le jour où elle lui avait avoué ses sentiments pour un autre homme et ses intentions, le jeune consul avait littéralement pété les plombs.

Comme un pauvre jouet sur lequel il aurait passé sa colère, il l'avait séquestrée dans la cave de la demeure de Diani et l'avait violée à de nombreuses reprises. Durant ses absences professionnelles, Mwanga avait joué le rôle de geôlier. Enchaînée dans son sous-sol aménagé, elle y avait vécu un calvaire de plus d'une année.

C'est dans ces douloureuses conditions qu'elle avait constaté sa grossesse. Mais ni elle, ni Louis n'avait su si l'enfant était de lui ou de Mwaï Ouko. Il avait fallu attendre l'accouchement – et encore, car les métis ont parfois la peau très claire à la naissance – pour en avoir la certitude. Huit mois et demi après le début de sa séquestration, elle avait mis au monde des jumeaux. Une fille et un garçon. Victoria et Michaël.

— Eh oui, moi ! Tu te rends compte, mon p'tit Gump. Je suis né en captivité, comme un animal de cirque, dans une cave transformée en prison sur la côte kenyane.

Je n'eus droit qu'à un regard félin fatigué en guise de réponse compatissante. Je le caressai et il ronronna de plus belle.

— Toi, tu as quel âge ?, repris-je. Trois mois au plus ? Au moins, à ton âge, tu es déjà libre comme l'air. Tu découvres la vie et tu en profites. Oh, moi aussi, j'étais "libre" à ton âge. Maman m'allaitait. Et mon "père" me présentait à tous ses collègues de travail comme son fils et son digne héritier. Mais jamais il n'a exhibé sa fille aux yeux du monde. Vicky n'existait pas pour lui. Elle était la fille de Mwaï Ouko. Une bâtarde !

Pourquoi m'avait-il choisi, moi ?

Probablement parce que j'étais un mâle.

Un futur guerrier.

Et surtout, les hommes étaient tellement plus naïfs, plus malléables que les femmes.

Je n'ai jamais eu le moindre souvenir de ma mère et de ma sœur. Et pour cause ! Alors que je n'étais encore qu'un bébé et que mon "père" m'avait emmené avec lui à Mombasa, ma mère avait réussi à assommer Mwanga et à prendre la fuite, non sans m'avoir cherché comme une folle dans toute la maison. Déchirée de ne pas m'avoir retrouvé, elle s'est réfugiée sur l'île de Wasini, auprès de Mwaï Ouko, notre vrai père. En effet, même si Victoria et moi étions relativement clairs à cet âge, la couleur de notre peau et de nos cheveux ne laissaient planer aucun doute sur la paternité du guerrier massai.

De l'île, tout en gérant son orphelinat avec l'amour de sa vie, elle avait intenté des procès à Louis De Bosset. Sur le plan pénal, sa plainte pour séquestration et viols avait toutefois été classée sans suite, d'une part parce que le jeune consul suisse était protégé par l'immunité diplomatique, et d'autre part parce que la femme était encore

considérée comme quantité négligeable dans le pays. Sur le plan civil, la procédure avait duré cinq ans. Cinq longues années durant lesquelles Vicky avait été élevée par notre mère sur l'île de Wasini ; et moi, par mon "père" dans la demeure de Diani Beach.

L'éducation que m'avait alors inculquée ce dernier durant ce lustre n'avait été basée que sur une seule idée : la vengeance. Il savait que, tôt ou tard, il allait perdre ma garde au profit de ma mère. Les techniques de reconnaissance de paternité évoluaient. L'incorruptibilité des juges aussi. Le résultat était inéluctable. La seule question était de savoir quand il se produirait.

Pendant cinq ans, Louis De Bosset m'avait formaté l'esprit, monté contre Marie-Ange et Mwaï Ouko, me les décrivant comme des diables que je devrais affronter un jour. Il m'avait appris à tuer. M'imposant des exercices sur des mannequins. Après tout, les Massaïs étaient tous destinés à devenir guerriers un jour ou l'autre, généralement assez jeunes. Le maniement des armes blanches faisait partie intégrante de leur culture. Mon "père" avait alors joué à Dieu. Il n'avait fait que manipuler mes gènes à sa guise.

L'idée que je pusse un jour tuer ma mère à sa place le faisait jouir.

Et ce jour était enfin arrivé !

Ma mère avait enfin gagné son procès civil. Elle était venue me chercher avec mon vrai père, ma sœur et une assistante sociale à la demeure de Diani Beach. Vicky et moi étions alors âgés de cinq ans. Mais nous n'avions pas grandi ensemble. En réalité, je ne la connaissais pas. J'ignorais même jusqu'à son existence. Quant à ma mère, affirmer que je ne la connaissais pas à ce moment-là serait faux. Je ne l'avais jamais vue. Ou du moins, je n'en gardais aucun souvenir au vu de mon jeune âge. Mais mon "père" m'avait mis en garde contre la "sorcière" qui viendrait un jour m'enlever. Il m'avait dit et répété que ce jour-là, ce serait à moi de me protéger tout seul, qu'il ne pourrait pas intervenir. Il m'avait drillé l'esprit dans ce sens, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année.

J'avais poignardé des mannequins inertes. De paille au début. Puis garnis de poches de sang. Et enfin des animaux. Morts. Puis vivants. Pour m'habituer. Au sang. Aux cris.

J'avais cinq ans.

Et j'étais déjà une machine à tuer.

Ce jour-là, la sorcière m'avait ouvert les bras pour m'accueillir dans ses filets maléfiques. Je m'étais dirigé vers elle, le poignard caché dans le dos. Bien décidé à frapper. Pour me protéger. Pour rester avec mon "père". Parce que je l'aimais.

Mais contrairement à ce qu'il avait prévu, j'avais vu un petit démon

blanc courir dans ma direction. Un petit démon auquel il ne m'avait pas préparé. Un petit démon qui avait devancé la sorcière. Tout s'était passé si vite. Le couteau s'était planté dans le ventre de Vicky, stoppant net son élan fraternel, son instinct gémellaire. Ses yeux rieurs et son sourire béat s'étaient ternis d'un coup, sans un cri. Sa robe blanche s'était tachée de sang et elle avait glissé entre mes bras d'enfant.

Les hurlements étaient venus de la bouche de la sorcière, qui n'avait plus osé bouger. Le grand Africain qui l'accompagnait – mon vrai père – s'était précipité vers moi. Comme il était du côté du Mal, j'avais retourné la lame contre lui. Encore une fois pour me défendre. Et j'avais réussi. Il y avait laissé un œil.

— Eh oui, Gump ! Tu as bien entendu. J'ai vu en ma mère une sorcière. J'ai failli tuer ma propre sœur. Et j'ai éborgné mon vrai père. Je suis un monstre. Toi, tu es un animal. Ce sont des choses que tu ne connaîtras jamais. Et crois-moi ! C'est bien mieux ainsi...

Dans la précipitation qui avait suivi ce chaos, alors que l'assistante était partie en courant pour appeler la police et que j'étais resté tétanisé devant le massacre que j'avais perpétré, Louis De Bosset m'avait arraché à la scène, en m'emportant de force sous son bras. Mwanga nous avait alors escortés jusqu'à l'aérodrome d'Ukunda et Arthur – fidèle chauffeur et pilote – avait décollé pour le Soudan. De là, nous avions rejoint la Mer rouge par la route, puis l'Europe par bateau.

À notre arrivée en Suisse, mon "père" avait décidé que je devais disparaître, car les autorités kenyanes allaient peut-être me rechercher. J'étais en état de choc suite aux événements de Diani Beach. Je ne savais plus qui j'étais. Je ne parlais plus.

Il m'avait alors déposé vers les portes de l'orphelinat Sainte-Anne de Genève avec, comme seule identité au poignet, une gourmette au nom de Michaël Donner. C'était le nom d'un enfant de cinq ans lui aussi, mort le jour même dans un terrible accident de la circulation sur les bords du Lac Léman. Pour un enfant de mon âge, il lui avait paru important de conserver mon vrai prénom, afin que je ne me fourvoie pas en cas d'amélioration de mon état psychique. Quant à mon vrai nom de famille, je ne le connaissais pas. Pas de crainte donc, à priori, que je me trahisse.

Des recherches avaient bien été entreprises par les autorités suisses pour tenter de m'identifier, mais elles n'avaient rien donné. J'étais donc resté un homonyme anonyme de l'enfant accidenté qui avait défrayé la chronique genevoise le soir de Noël.

Louis De Bosset m'avait ensuite laissé moisir dans des institutions. D'abord à l'orphelinat Sainte-Anne, puis dans l'internat de Saint-

Maurice. Pour deux motifs selon lui. D'abord laisser passer l'orage qui n'avait pas manqué d'arriver, par le biais d'une commission rogatoire internationale pénale du Parquet de Mombasa, puis par une recherche civile pour enlèvement international d'enfant. Ensuite et surtout, en vue de mon reformatage après l'échec partiel de Diani Beach. Sa vengeance n'était pas terminée. Loin de là.

Il avait eu l'intention de réaffûter son arme – moi – pour frapper Marie-Ange et Mwaï Ouko une bonne fois pour toutes. Ce à quoi il était parvenu il y avait cinq ans et neuf mois, juste avant sa propre mort. Par la même occasion, il avait achevé de me détruire dans son entreprise diabolique. J'en payais, encore aujourd'hui, le prix fort.

Je caressai Gump une nouvelle fois. Il bailla, s'étira dans le soleil levant et se retourna pour me présenter les poils blancs de son ventre. Il était aux anges.

* * * * *

Équipé d'une combinaison en caoutchouc, de bottes à crampons, de gants, d'un casque avec lampe frontale et d'un harnais d'escalade, le commissaire Daniel Garcia se pencha et emboîta le pas au membre de la colonne de secours du Club alpin suisse qui était venu le chercher sur le névé, au fond du puits principal.

Il avait abandonné ses chaussures de ville sur la neige durcie, à côté d'autres équipements acheminés sur les lieux par les sauveteurs, en vue de l'arrivée d'autres intervenants. À ce qu'il crut comprendre – ce qui ne fit que confirmer les informations qu'il venait de recevoir des gendarmes – on attendait encore le médecin légiste Laura Marty et le procureur Sylvain Kornisch. Un bref instant, il sourit en imaginant le magistrat grisonnant descendre en rappel, ainsi harnaché, dans le gouffre. Ça ne collait pas du tout avec l'image qu'il se représentait de cet homme de loi.

Au fur et à mesure de sa lente progression dans la glacière de Monlési, l'officier de service constata que la glace devenait de plus en plus pure. Mêlée de terre et de cailloux vers la bouche d'entrée, au pied du névé, elle présentait un beau manteau lisse et blanc – ou bleuté – presque transparent, après une dizaine de mètres sous la roche. Par endroit, Garcia devinait les accrocs formés par les crampons de celles et ceux qui l'avaient précédé ce matin sur les lieux du drame.

— Voilà, annonça le secouriste en se retournant vers le policier. C'est ici. Je vais vous assurer et vous pourrez ensuite descendre en rappel dans la faille là en bas.

Il désigna l'étroit passage entre le gigantesque dos de glace vive qui

formait une sorte de large cascade et la paroi rocheuse de la grotte.

— C'est profond ?, demanda le chef du RTS.

— Une quinzaine de mètres. Vos collègues Meyer et Grezet vous attendent en bas.

— C'est pas joli-joli, d'après ce que j'ai cru entendre.

— Pas trop, non. J'ignore comment cela a pu arriver. En tout cas, c'est un truc assez dément.

— Vous avez des collègues en bas ?

— Deux. Ils vous accueilleront à votre arrivée. Vous verrez, après le passage de la faille, ça s'élargit entre le glacier et la paroi rocheuse de la grotte. Vous n'aurez alors qu'à vous laisser pendre dans le vide et descendre au moyen du mousqueton.

— Dit comme ça, ça a l'air impressionnant.

— C'est une question d'habitude. Mais c'est facile. Ne vous en faites pas.

Le secouriste rappela rapidement les bases de la descente en rappel à Dan Garcia, s'assura que le nœud était correctement passé dans la boucle, puis il le laissa glisser le long d'une des cordes. Son corps s'appuya sur la cascade de glace jusqu'à la passe, puis disparut dans l'abîme. De temps à autre, la corde reproduisait les mouvements du commissaire, indiquant au membre de la colonne alpine resté en haut que tout se passait bien.

De son côté, le chef des stupés parut confiant, bien qu'il ne fût pas rassuré lorsque ses pieds, puis ses jambes et tout son corps quittèrent soudain la masse de glace. Il se retrouva alors pendu dans le vide, en position assise. Sa lampe frontale éclairait l'espace autour de lui. Des teintes blanches, jaunes, brunes et grises se détachaient de toute part, tant de la roche derrière lui que de la glacière en face de lui. Le spectacle était de toute beauté. Impressionnant. Éblouissant.

Il se pencha alors un peu sur le côté pour tenter d'apercevoir les personnes qui se trouvaient en dessous de lui et devina la présence d'au moins cinq ou six autres sources de lumière. Certaines bougeaient, tandis que d'autres semblaient immobiles.

Il répéta alors les mouvements que venait de lui rappeler le secouriste – il avait déjà eu l'occasion de faire du rappel dans le cadre de l'école de police et de la formation continue – et descendit les quinze mètres qui le séparaient du sol gelé de la grotte.

— Bonjour Dan, le salua le sergent-major Grezet.

— Salut Georges, lui répondit-il. C'est où que ça se passe ?

— C'est par là.

Le gradé de gendarmerie lui désigna un groupe de trois personnes dans un coin de la grotte, apparemment affairées à s'occuper d'une quatrième qui était couchée sur le dos. Les deux policiers s'en

approchèrent. Garcia put constater que deux secouristes faisaient partie du petit groupe.

— Je te présente Karl et Lisa Bornand, annonça le sergent-major. Ils étaient avec Samuel Acker, que tu as dû rencontrer là-haut en arrivant.

Le commissaire confirma d'un hochement de tête.

Grezet poursuivit :

— Cette jeune femme a eu un accident et s'est cassé la jambe. Son frère l'a rejointe ici, tandis que monsieur Acker est parti appeler les secours.

— Jusqu'ici, je te suis. Mais où est le corps ?

— Là-bas !

Le gradé de gendarmerie désigna un léger palier de glace dans un coin de la grotte, près duquel un homme semblait accroupi.

“Lukas Meyer”, songea immédiatement Garcia.

— C'est cette jeune femme qui a découvert le corps en atterrissant ici, compléta Grezet. Je ne t'explique pas la surprise. En plus d'être sérieusement blessée, elle est maintenant complètement choquée.

Le chef des stupés abandonna le sergent-major vers le groupe formé des deux secouristes et des deux témoins potentiels, pour se diriger, toujours crampons aux pieds sur la glace recouvrant le fond de la grotte, vers le chef du service forensique. Ce dernier semblait se regarder dans le reflet de la paroi gelée.

— Salut Lukas !

Meyer se retourna.

— Ah, salut Dan ! Content que tu sois arrivé jusqu'ici entier. Ce n'est pas une sinécure. Je ne sais pas encore comment on va faire pour les sortir d'ici.

— Les ?

Le chef du SF constata la surprise de son collègue.

— Je vois qu'on ne t'a pas renseigné correctement. Il y a au moins trois corps. Voire quatre. C'est difficile à dire. Le premier cache un peu les autres.

Garcia s'approcha du mur de glace et exprima un rejet de dégoût. Ce qu'il vit ne fut pas son reflet dans le miroir d'eau gelée, mais la silhouette d'un homme nu, en position debout, pris dans la glace sous une assez faible épaisseur de matière. Tout dans le tableau macabre semblait indiquer une mise en scène morbide. Seul un esprit particulièrement tordu avait pu imaginer un décor aussi sordide.

Les deux yeux du mort étaient grands ouverts. Les globes fixaient les enquêteurs et exprimaient la peur. La bouche entrouverte semblait vouloir dévoiler le nom de l'assassin. Mais elle s'était tue à jamais. Le

reste du corps semblait paisible, sans position particulière. Il avait les jambes tendues et les bras en bas, un peu comme si l'homme de Vitruve de Léonard de Vinci avait relâché ses membres.

De part et d'autre de l'étrange cadavre, enfouies plus profondément dans la glace, on pouvait deviner la présence d'autres ombres semblables.

* * * * *

L'Assassin avait rangé sa moto dans le garage de la somptueuse demeure, à l'abri des regards indiscrets. Il n'était pas chez lui. Et personne ne savait qu'il squattait l'endroit, à l'abandon depuis plusieurs années. Il en avait fait sa base arrière. Son refuge.

Méthodiquement, il se dévêtit de ses sombres effets. De son casque, de ses gants de cuir, de ses bottes et de sa combinaison ignifuge. Il les plaça sur un mannequin de cire qui faisait office de porte-habits dans un recoin de la grande pièce plongée dans la pénombre.

Il peigna ses cheveux de sa main gauche, les plaqua en arrière sur son crâne et se servit un café froid, qui devait traîner dans un thermos depuis quelques jours. Puis il se dirigea vers un vieux gramophone sur lequel reposait un vinyle poussiéreux du Requiem de Mozart. Il passa directement au *Dies irae*.

La colère seyait à merveille à ce jour où il allait enfin révéler son œuvre à la face du monde. Peu de personnes le comprendraient au début, mais il savait que, comme tout grand artiste, il serait reconnu à sa juste valeur *post mortem*. Après sa mort.

Pour l'heure, un seul être était peut-être capable de mesurer toute la portée de son génie. C'était donc avec cette personne qu'il avait décidé de partager ses vues d'une société fondée sur l'ordre et la morale.

Il s'assit dans le fauteuil de style ancien, derrière le grand bureau massif, prit une feuille de papier blanc et une plume, et se mit à écrire, guidé dans sa folie par les chœurs et les cordes.

“Neuchâtel, le 22 août,

Mon cher Michaël,

Ce n'est pas sans une certaine appréhension, ni une certaine fierté que je m'adresse à toi en ce jour de gloire, qui va célébrer la naissance des valeurs nouvelles qui forgeront notre République de demain.

Comme chaque révolution, celle-ci se déroulera dans la douleur et dans le sang. Pour le bien des générations à venir. On

me traitera d'assassin et de monstre. Peut-être même de nazi. Les termes les plus durs seront choisis pour nier le bien fondé de mon action. Je le sais et je m'en accommode déjà.

Car moi seul connais aujourd'hui la voie salvatrice de notre société décadente. Tu seras le second élu de cette juste cause. Si je t'ai choisi, ce n'est pas par hasard. Je suis en effet convaincu que tu sauras me comprendre et juger mes actes avec le recul nécessaire..."

3.

— Vois-tu, mon p'tit Gump ? Pendant que Louis De Bosset réaffûtait son arme fétiche – Moi ! – en vue de sa terrible revanche, ma mère Marie-Ange et mon vrai père Mwai Ouko s'étaient mariés sur l'île de Wasini et ils y avaient inauguré leur orphelinat.

De son côté, le diplomate suisse était devenu PDG d'une banque privée, la BCCG, qu'il avait fait prospérer en engageant au sein de son état-major des mercenaires et des assassins. La machine était rôdée et, parallèlement à la louable entreprise vouée à la recherche de criminels de guerre à travers la planète, elle allait bientôt servir ses sinistres desseins. Ses sbires – César Prince et Grégory Tardi en tête, qui s'étaient autoproclamés la "Confrérie des dix" sans l'accord du PDG – allaient même l'y aider, un peu malgré eux.

J'avais végété des années durant dans des institutions pour enfants et adolescents à problème. J'étais donc remonté à souhait contre le système. Il ne suffisait que d'un généreux sauveur pour me tirer de cet enfer. C'était ce que Louis De Bosset m'avait fait croire en m'adoptant, puis en m'offrant une vie de rêve. Un univers dans lequel je ne manquais de rien, un job dans la police neuchâteloise et un rêve : la promesse de travailler un jour pour son "œuvre de bienfaisance", comme il aimait la décrire. Traquer les pires criminels de guerre, dont il m'avait raconté les méfaits au travers des différents conflits mondiaux. Évidemment, il m'avait tu son propre rôle dans le cadre du régime dictatorial d'Amin Dada.

Et le jour où il m'avait jugé mûr pour l'ilmoran – le rite de l'avènement au rang de guerrier dans la culture massai – il m'avait alors envoyé sur les traces d'un monstre imaginaire du nom de Milton Mutesa, qui se cachait soi-disant au Kenya, sur l'île de Wasini, sous le pseudonyme de Mwai Ouko. C'est dans cette mission en forme de piège que j'avais tué, un peu malgré moi, mes vrais parents cinq ans et neuf mois auparavant.

— Et lorsque la vérité m'a sauté au visage comme dix tonnes de TNT, ce fut trop tard. Le mal était fait. Dans cette entreprise criminelle, j'avais non seulement été un pantin matricide et parricide,

mais j'avais également rencontré sans le savoir ma sœur jumelle. Victoria Ouko. Ma belle et douce Vicky...

Ce coup de foudre, qui s'était concrétisé de manière involontairement incestueuse sur la plage de Diani, avait conduit à la naissance de notre fille Ange. Je ne l'avais jamais vue. Elle était née le 20 septembre, il y a presque cinq ans, soit neuf mois après ma fuite du Kenya. C'est mon collègue et ami Dan Garcia qui m'avait appris cette nouvelle après mon internement à l'hôpital psychiatrique de Perreux.

— Tu vois, Gump... cette annonce m'a bouleversé à un tel point que j'en ai pété les plombs. Grave même ! Mais c'est une autre histoire... Je te la raconterai un jour, si tu es sage.

En attendant, ma sœur Victoria ignorait toujours la vérité dans cette affaire. Elle avait repris la gestion de l'orphelinat de Wasini après le décès de nos parents – ça aussi, je le tenais de Dan Garcia – et elle devait assez logiquement me considérer dans son esprit comme un vulgaire assassin. Rien d'autre.

C'était peut-être cette pensée qui me faisait le plus souffrir aujourd'hui.

Dans le lointain, probablement au niveau de la gare de Boudry à l'est, j'entendis le sifflet d'une locomotive. Le premier convoi du matin arrivait. Peut-être un train de passagers. Peut-être un train de marchandises. Le premier était plus rapide que le second. La partie de roulette russe pouvait commencer.

Je me levai du bord du viaduc ferroviaire et, sans me précipiter, je me dirigeai vers l'ouest, en direction de Perreux. Gump se leva à son tour, s'étira en baillant à nouveau et me suivit. Son pelage roux luisait dans le soleil levant, qui avait déjà atteint une bonne hauteur au-dessus des Alpes bernoises. La boule orangée réchauffait l'atmosphère. Une belle journée de plus.

À un rythme lent et insouciant, je parcourus les cent mètres qui me séparaient du bout du pont. Lorsque le convoi franchit l'entrée du viaduc, il me restait encore une bonne quinzaine de mètres à parcourir. Je regardai le chaton et conclus qu'il aurait été égoïste de l'entraîner dans mon jeu. À mi-trajet, le mécanicien me remarqua. Il actionna nerveusement la sirène et les freins, sachant déjà qu'il ne parviendrait pas à stopper le convoi sur une aussi courte distance. Un train lancé à cette allure était une vraie savonnette.

Dix mètres.

Cinq mètres.

Je pus sentir le souffle de la machine dans mon dos.

Trois mètres.

Sans me retourner, je me baissai d'un coup, attrapai Gump dans mes mains, me relevai d'un trait et sautai du pont, pour plonger et rouler

dans un talus en contrebas, en direction des vignes. Paniqué, le chaton me planta ses griffes dans les bras et m'échappa une fois sur la terre ferme. Plus haut, j'entendis le train desserrer ses freins et reprendre de la vitesse. J'imaginai alors la colère légitime du mécanicien.

J'éclatai d'un rire nerveux et malsain.

* * * * *

Monlési, le dimanche 23 août.

Durant tout le week-end, la glacière avait vu défiler un incessant cortège de policiers, de sauveteurs de la colonne alpine et d'autres intervenants, médecin légiste, procureur, pompes funèbres, etc.

Des véhicules tout terrain avaient été dépêchés sur les abords du puits principal, via des chemins pédestres entre les pâturages et les forêts de sapins alentours, afin de faciliter le travail des enquêteurs. En particulier, un tracteur et une remorque à pont plat, réquisitionnés à un vieux paysan de la vallée la plus proche, attendaient d'y accueillir les corps congelés pour les conduire jusqu'à un camion frigorifique garé au col des Sagnettes. La configuration des lieux ne permettait en effet pas d'y faire atterrir un hélicoptère. Le diamètre de la clairière était trop étroit et il avait paru plus simple aux enquêteurs – et plus discret aussi, par rapport aux médias en mal de scoops durant la période estivale – d'agir ainsi, de cette façon plus "artisanale".

Grâce à des tubulures d'aciers et des câbles jetés en travers du puits principal de la glacière, les secouristes avaient déjà installé un treuil de fortune, qui permettrait de remonter plus facilement les cadavres depuis le névé. Le premier corps allait bientôt arriver. Du moins, c'était les dernières nouvelles qui remontaient des hommes qui travaillaient sans relâche dans les entrailles de la terre. Il avait toutefois été provisoirement stocké au fond de la grotte, dans un recoin du "palais de glace", en attendant que les autres cadavres soient extraits à leur tour de leur prison de cristal. Le froid qui régnait en bas était en effet plus favorable à la conservation des chairs et des indices éventuels, et cela évitait de devoir organiser plusieurs transports entre Monlési et la morgue du Nouvel hôpital Pourtalès à Neuchâtel.

Au fond du gouffre, les enquêteurs et les sauveteurs s'étaient relayés durant plus de trente-deux heures pour retirer les corps de la glace. Un petit marteau piqueur et une génératrice portable, un chalumeau, des ciseaux à pierre et des maillets, des haches de pompier. Plusieurs méthodes avaient été essayées pour garantir la meilleure rentabilité, le meilleur équilibre entre gain de temps et sauvegarde des traces.

En tant qu'expert de la police scientifique, le chef du service forensique Lukas Meyer dirigeait les opérations dans le "palais de glace".

En raison des risques d'hypothermie et d'engelures, il avait été contraint, tout comme le commissaire Daniel Garcia, le sergent-major Georges Grezet et la doctoresse Laura Marty, tous sur les lieux depuis le quasi début des opérations, de remonter de temps à autre en surface pour effectuer des pauses à l'air chaud. Cette contrainte avait d'ailleurs poussé l'officier de service à faire venir sur place des renforts de la police judiciaire et de la gendarmerie, pour permettre de travailler en relais et sans interruption dans la glacière. C'est ainsi que Laurent et Dédé, tous deux de la brigade des stuprs comme leur chef, avaient rejoint le terrain des opérations la veille en fin d'après-midi.

Quant au procureur de piquet Sylvain Kornisch, il s'était contenté de faire un passage éclair aux abords du puits principal. Afin d'éviter de devoir descendre dans l'abîme de glace, il avait demandé à voir des photos des lieux, puis avait donné quelques directives, après s'être entretenu avec le médecin légiste. Apprenant que le travail d'extraction des corps durerait bien plus de vingt-quatre heures et que les autopsies n'auraient pas lieu avant le lundi matin, il avait fait savoir qu'il entendait profiter de son week-end et qu'il attendrait de regagner son bureau de la rue du Pommier à l'heure d'ouverture des guichets de l'administration cantonale pour analyser la situation sur le plan juridique.

À la lumière des projecteurs installés au fond de la grotte, dans le "palais de glace", le bruit des ciseaux et des maillets se répercutait comme une pluie de coups dans les tympanes et les cerveaux fatigués par une longue nuit blanche.

— C'est bientôt fini ?, demanda Grezet.

— Encore une dizaine de minutes, répondit Meyer, et le dernier corps sera libéré de la glace.

— Le huitième..., souffla Garcia.

— Ouais, quittance le sergent-major. Le huitième...

Dans un coin de la cavité glaciaire, les sept premiers cadavres avaient été entreposés côte à côte, nus et encore gelés, à même le sol de neige durcie.

Leurs traits étaient figés et leur peau était jaune, comme celle des poulets congelés. Une fine pellicule de glace recouvrait encore leur visage, leur tronc et leurs membres. Par endroit, la chair apparaissait à l'air libre et vivrait automatiquement. Le lieu constituait un excellent congélateur. Il n'y avait que peu de chance que la chaîne du froid se trouve brisée. Si ces produits surgelés étaient garantis au niveau de la conservation des traces, il serait en revanche difficile de dater

précisément leur mort. La doctoresse Marty en avait déjà prévenu Garcia.

— La mesure de l'épaisseur des différentes couches de glace entre chaque corps constituera certainement un bien meilleur calcul que celui de la température rectale, avait-elle ironisé derrière ses éternelles petites lunettes aux montures rouges et octogonales.

En dépit du fait que les huit autopsies n'auraient lieu qu'à compter du lendemain matin – les unes au CURML à Lausanne et les autres au NHP à Neuchâtel – le médecin légiste examinait néanmoins déjà ses futurs patients, sans pour autant les toucher. Elle les calcula à travers la glace, tentant de déceler sur eux, à l'œil nu, des blessures pouvant éventuellement expliquer le décès.

— À première vue, lâcha-t-elle dans un petit dictaphone qu'elle peinait à manipuler avec ses gants, l'un d'entre eux – ce ne sont que des hommes – aurait été congelé vivant. L'autopsie devrait le confirmer. Quant aux autres, ils semblent tous porter des marques différentes en divers endroits du corps, pour les uns pouvant expliquer une mort rapide, pour les autres une mort lente suite à des actes de torture...

La buée qu'elle provoquait en expirant, parfois de manière presque suffocante, envahissait les verres de ses lunettes.

— Selon toi, demanda Garcia à Meyer, combien de temps s'est écoulé entre chaque homicide ?

— Impossible à dire pour l'instant, répondit le chef du SF. Sans des renseignements plus précis sur les temps et les modes de glaciation en fonction des saisons, je ne peux pas répondre à ta question. Je devrai probablement faire appel à des spécialistes, des glaciologues.

— Et j'imagine qu'on n'en a pas beaucoup dans la région.

— Je ne sais pas, Dan. Je me renseignerai dès demain matin à la première heure. Évidemment, quand on parle de glaciologie, on pense plutôt au Valais.

— Ouais, je vois. On ne va pas demander à un marin de s'établir à Saint-Moritz.

— C'est un peu ça. Sauf que là, on est en présence d'une glacière de l'Arc jurassien et non d'un glacier des Alpes. Le phénomène est sensiblement différent. Je ne serais pas surpris qu'il y ait un spécialiste en la matière du côté de l'Université de Lausanne. Je te redirai cela demain dans la journée.

— OK. Merci d'avance, Lukas.

Daniel Garcia s'éloigna des opérations d'extraction du huitième et dernier corps pour se rapprocher de la doctoresse Laura Marty, toujours agenouillée à côté des sept premiers cadavres, dictaphone dans la main.

— Qu'en dites-vous, docteur ?, l'interrompit-il dans ses constats préliminaires.

— Pour l'instant, pas grand chose, commissaire. J'en suis réduit à des hypothèses. Seules des autopsies en bonne et due forme pourront vous amener des réponses exploitables.

— Vous n'auriez pas un début de piste ?

Elle soupira.

— Je vous connaissais plus patient, répliqua-t-elle.

— Je le suis, d'ordinaire. Mais là...

— Vous me rappelez un peu Michaël Donner lors de l'affaire des Kenyans assassinés à Neuchâtel, il y a cinq ou six ans. Vous vous en rappelez ?

— Qui pourrait l'oublier..., souffla le chef des stups.

— Vous avez de ses nouvelles ?, demanda la doctoresse Laura Marty. Cela fait un moment que je ne lui ai plus rendu visite.

— Il va. Sans plus. Cela dépend des périodes. Je vais lui rendre visite une fois par mois. Je devrais d'ailleurs y aller la semaine prochaine.

— Il est toujours à Perreux ?

— Toujours. Mais en hôpital de jours. Enfin...

— Ça dépend des périodes, compléta-t-elle.

— C'est ça. Il connaît des rechutes, mais tout de même moins fréquentes et beaucoup moins sévères qu'à l'époque. Quand il va bien, il est autorisé à séjourner dans un studio mis à disposition par l'hôpital. Ces jours, je crois que ça va...

Elle acquiesça, puis décida de changer de sujet et de revenir aux sept corps gisant sur le sol.

— Vous en reconnaissez ?, demanda-t-elle.

La question étonna Garcia.

— Pourquoi ? Je devrais ? Il faut dire qu'ils sont tout de même assez difformes, avec leur teint pâle et leurs yeux presque exorbités. Ils ressemblent à des statues de cire.

— Si je vous pose la question, c'est parce que deux d'entre eux portent de nombreuses traces de piqûres sur les bras et les jambes.

— Des tox ?

— Probable. Certaines plaies semblent purulentes et je doute donc qu'il s'agisse de marques de torture. Mais encore une fois, il conviendra d'attendre les autopsies.

La remarque intéressa le commissaire des stups, qui s'approcha et se pencha vers l'un de ceux que le médecin légiste avait désigné. La figure figée et horrifiée semblait le regarder, le supplier même de la délivrer de cette insupportable enveloppe de glace.

“Rabou ?”

Daniel Garcia crut un instant reconnaître les traits de Rachid Bouzelma, un camé qui avait disparu de la zone neuchâteloise depuis quelques années. Personne ne s'en était soucié à l'époque et surtout pas les enquêteurs du commissariat RTS, qui en avaient marre de le voir réapparaître dans chaque enquête, sans que la justice ne daigne le retirer une bonne fois pour toutes du marché local de la drogue. Personne n'avait signalé sa disparition à l'époque et les autorités en avaient simplement déduit qu'il avait dû migrer dans une autre ville comme Berne, Bâle ou Zurich, voire qu'il était retourné dans son Maghreb natal. En tout cas, cela faisait trois ou quatre bonnes années que Garcia ne l'avait pas revu.

Il garda son impression pour lui. Après tout, peut-être faisait-il fausse route ? Peut-être était-ce une illusion des profondeurs ? Un malaise dû au froid ambiant, dans lequel il traînait depuis de trop nombreuses heures ? Il ne savait pas.

Mais un souvenir – une rumeur – lui revint soudain en mémoire. Depuis quelques années, plusieurs dealers et toxicomanes de la région avaient disparu sans laisser de trace. La police ne s'en était jamais vraiment mêlée, car il n'y avait jamais eu d'avis formel de disparition. C'était chaque fois la même chose. Des gens sans trop d'attaches dans la région. Pas de famille, pas de parents. Des marginaux. Ou des étrangers. Toutes des personnes majeures et vaccinées, libres de leurs mouvements, libres de disparaître.

Une psychose avait même atteint certains milieux, pour la plupart affabulateurs et peu crédibles en raison de l'abus de psychotropes.

* * * * *

Quelque part à Neuchâtel, le dimanche soir 23 août.

Jacques Bauer sortit de son appartement du sixième étage – un petit studio mal aménagé sous les combles, d'où s'échappaient de fortes odeurs de marijuana – et il déposa à ses pieds la seille de linge sale. Son lecteur MP3 noyait ses oreilles d'électro commerciale. Il verrouilla la porte de son logement et appela l'ascenseur.

Comme à son habitude, sa voisine de palier, petite Portugaise d'une cinquantaine d'années, l'observa par l'œil de bœuf avant d'entrouvrir sa porte. Elle affichait un vieux training Adidas et d'affreux bigoudis dans ses cheveux en pagaille.

Il la vit, mais ne la salua pas. Il fit mine de l'ignorer, se contentant de taper du pied pour marquer le rythme de sa musique endiablée.

— Vous savez que c'est interdit de faire la lessive le dimanche soir !, lui reprocha-t-elle.

Il daigna tourner la tête dans sa direction, mais se contenta de lui montrer les écouteurs qu'il avait sur les oreilles, pour lui faire comprendre qu'il ne l'entendait pas. Il savait que lui répondre n'engendrerait qu'une longue dispute sans queue, ni tête. À cause d'elle, il avait déjà reçu deux lettres de la gérance, contenant des avertissements avec menace de rupture de bail.

“La vieille vache !”

Rien que pour la faire tiquer un peu plus, il plongea la main dans sa poche et en retira un gros joint déjà préparé, qu'il alluma devant elle dans les couloirs de l'immeuble.

Elle haussa la voix – qu'est-ce qu'elle était prévisible et qu'est-ce que c'était marrant ! – mais il ne l'écouta pas. L'ascenseur arriva. Il en ouvrit la porte, poussa sa seille de linge à l'intérieur de la cabine et actionna le bouton du sous-sol, direction la buanderie.

Jacques Bauer avait tout de même la quarantaine. On ne la lui aurait pas donnée, car il se voulait jeune dans sa tête, ce qui se traduisait dans ses sorties en boîtes de nuit branchées, ses vêtements de marque et la musique qu'il écoutait. Il était connu dans le quartier. Et même dans toute la ville. Son appartement était un but en soi. Marijuana – seule drogue qu'il consommait – haschisch, ecstasys, speed, amphétamines thaïes, cocaïne et héroïne. On pouvait trouver de tout chez lui. Ou plutôt en passant par chez lui. Car il ne stockait jamais de drogue à domicile.

Il avait un “don” supplémentaire, qui plaisait à certains milieux très fermés : celui d'échapper aux forces de l'ordre et aux condamnations pénales depuis plusieurs années. À deux reprises, il avait été acquitté faute de preuves – ses clients n'osaient jamais parler de lui par peur de représailles – et une troisième fois, il avait écopé d'une simple contravention pour avoir fumé des joints. Un pied de nez à la police, qui cherchait à le coincer depuis longtemps.

Mais il connaissait les méthodes d'investigation – notamment les contrôles téléphoniques et les filatures – et il exploitait les failles du système à sa manière.

Bientôt, il serait riche (il vivait pour l'heure modestement pour ne pas attirer l'attention). En fait, riche, il l'était déjà. Sa fortune planquée, issue des bénéfices de son trafic, pouvait théoriquement lui permettre de racheter cet immeuble pourri dans lequel il vivait. Ce qui, comble de l'ironie, lui permettrait aussi de résilier le bail de sa râleuse voisine de palier. Mais l'amusement s'arrêtait à cette simple image. Il avait d'autres projets, bien plus ambitieux.

L'ascenseur descendit les six étages et gagna le sous-sol de l'immeuble. Le rai de lumière qu'il provoqua à travers le rectangle vitré suffit à illuminer brièvement le long couloir gris et sombre, qui

menait d'un côté à la buanderie et de l'autre aux caves. À ces heures, l'endroit était désert et le calme de la nuit ne fut perturbé que par les pauvres morceaux d'électro qui filtraient à travers le casque du MP3.

Jacques Bauer franchit la vingtaine de mètres qui le séparaient du local des machines à laver et du séchoir, en portant sa seille de linge sale. Cette corvée, elle aussi, serait bientôt oubliée lorsqu'il profiterait de son magot. Il renonça à trier ses habits par couleurs et mit le tout dans le premier tumbler disponible. Il déversa une dosette de produit dans le compartiment prévu à cet effet, remplit le compteur de pièces de vingt centimes et programma la machine sur quarante degrés. Il s'assura ensuite du démarrage de l'engin, puis se releva pour se diriger vers l'ascenseur.

C'est à cet instant que les lumières du sous-sol, en mode automatique, s'éteignirent.

— Merde..., maugréa-t-il par-dessus sa musique.

Dans le noir le plus complet, il se dirigea quasiment à l'aveugle vers une faible lueur orange contre le mur à l'autre extrémité de la pièce, celle de l'interrupteur. Il l'atteignit et appuya sur le bouton.

L'obscurité fut alors brièvement interrompue par la lueur glauque du néon, qui s'alluma par intermittence. Il songea un instant que le concierge ferait bien de changer le tube. Mais ce qui le frappa soudain, ce fut de constater que seule la lampe de la buanderie s'était rallumée.

Celles du couloir menant à l'ascenseur, puis plus loin aux caves, étaient restées sans réponse. Il appuya une seconde fois sur le bouton orange, sans effet. La pénombre avait envahi le sous-sol.

Curieusement, pour la première fois de sa vie, Jacques Bauer éprouva de la peur. Il ne sut pas vraiment pourquoi au début, jusqu'à ce qu'une ombre furtive ne semble traverser le couloir obscur, à une dizaine de mètres de lui, entre la porte de la buanderie où il se trouvait et la porte de l'ascenseur, qu'il devinait à peine dans le noir.

Son cœur se mit à battre plus vite. Il stoppa alors son lecteur MP3 pour écouter. Le silence. Seul le silence envahissait le sous-sol. Il était seul dans la nuit. Et pas seul à la fois. Une présence l'inquiétait.

Il appela :

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

— Madame Pereira ? C'est vous ?

Pas de réponse.

Alors, comme pour rajouter du poids à la situation déjà bien pesante, le néon central de la buanderie lâcha à nouveau. Le dealer se retrouva une nouvelle fois dans l'obscurité la plus complète. Et il se mit à paniquer, entre peur réelle et honte de son propre

comportement.

— Madame Pereira, si c'est vous, ce n'est pas drôle. Je vous demande pardon pour tout à l'heure. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

Le menteur.

Bien sûr que tel avait été son but.

Il appuya une nouvelle fois sur le bouton orange, mais cette fois-ci, rien ne se produisit. Le néon malade ne répondit plus.

— Vous avez retiré les fusibles ? C'est ça ? Remettez-les, je vous en prie. Je... je vous présente mes excuses.

Mais comme auparavant, il n'y eut aucune réponse.

Jacques Bauer décida alors de s'aventurer pas à pas dans le noir du couloir menant à l'ascenseur. Il tenta de se persuader que son esprit lui jouait des tours. Qu'il était bel et bien seul dans le sous-sol de l'immeuble.

Mais il n'y parvint pas.

Et encore moins lorsque soudain, devant lui, un éclair bleuté apparut dans l'obscurité, accompagné d'un grésillement caractéristique, celui de l'électricité.

— Nom de Dieu ! Qui êtes-vous ?

Il eut l'impression de ne plus contrôler sa vessie.

L'arc électrique se répéta, plus près de lui, et cette fois, il vit dans le halo bleuté qu'il formait autour de lui, le contour d'une forme humaine. L'éclair vibra dans l'air et se répercuta dans la visière du casque. L'homme – ou la femme – qui se trouvait devant lui était entièrement vêtu de noir. Un fantôme de cuir dans l'obscurité.

La silhouette fondit alors sur lui. Le troisième arc fut le bon. Le teaser le toucha au niveau de la gorge. La décharge fut violente. Insupportable. Après le sous-sol de l'immeuble, l'obscurité envahit tout son être. Jacques Bauer perdit connaissance.

* * * * *

Perreux, le lundi matin 24 août.

L'infirmier venait de m'apporter le courrier. En soi, c'était déjà une anomalie, car d'ordinaire, personne ne m'écrivait. Mais là, je demeurai carrément figé devant les mots qui se déroulaient sous mes yeux ébahis.

“... tu sauras me comprendre et juger mes actes avec le recul nécessaire. À n'en pas douter, ton douloureux vécu ne pourra que t'y aider.

Notre société est gangrénée de toute part, par le crime et la corruption. Tu as pu en avoir un (maigre) aperçu lors de ton passage de courte durée dans la police. Les autorités ne remplissent plus leurs tâches de protection de l'intérêt public et baissent systématiquement les bras devant l'ampleur de la situation.

Le désastre est programmé. Nos enfants se droguent et se prostituent. Nos petits enfants en feront de même et tueront davantage encore. Car les produits illégaux, de plus en plus nombreux sur le marché, sont partout. Ils envahissent les préaux des écoles, les espaces de détente et même les terrains de sport.

Comme tu le sais, la police redouble d'efforts, plus particulièrement dans notre petite République, pour tenter d'endiguer ce phénomène préoccupant. Mais nos autorités judiciaires laissent courir les dealers. Les placements en détention provisoire sont en net recul et les condamnations toujours plus angéliques. Le message est clair. On ne veut plus agir contre la drogue. Ce n'est peut-être pas une décision de politique criminelle mûrement réfléchie. C'est plutôt un découragement face à des lois dont l'application est devenue de plus en plus difficile. Des lois qui protègent les prévenus à outrance, mais qui négligent les victimes.

Les autorités politiques, elles aussi, baissent les bras. On leur sert sur un plateau les résultats négatifs de la répression pour appuyer des projets de dépénalisation des stupéfiants, en omettant sciemment de leur rappeler qu'elles sont les premières responsables de cet échec et qu'un peu de bonne volonté – mais aussi de compétences – constituerait la première pierre d'un redurcissement de la lutte antidrogue.

Hélas, il est plus facile et moins coûteux de légaliser un produit, plutôt que de le combattre avec des moyens supplémentaires en hommes et en technologies.

Évidemment, ce n'est pas vraiment à l'échelon d'une petite République comme la nôtre que nous pourrions prétendre changer les choses sur le plan mondial. Mais il faut bien commencer par quelque part, pour espérer un effet boule de neige et un changement des mentalités à l'échelle internationale.

En cela, mon action paraîtra certainement disproportionnée dans un premier temps. Mais bien vite, je formerai des émules à travers la planète. Parmi les familles détruites par la drogue. Parmi les citoyens épris de Justice. Je veux parler du sentiment de Justice, avec un grand J. Et non des codes de procédure imaginés par des bureaucrates enfermés dans leurs offices, à cent mille lieues des réalités de la rue.

Mon nom sera alors sali, traîné dans la boue, souillé de termes réservés aux pires espèces de criminels. Mais je sais qu'il sera aussi, un jour, réhabilité dans les livres d'histoire et cité comme celui de l'Homme ayant sauvé la race humaine d'une décadence programmée par certains défenseurs inconditionnels, aveugles et bornés des droits de la personnalité.

Attention : je ne nie en aucun cas la nécessité de tels droits. Nos démocraties civilisées en témoignent. Mais elles se sont hélas bien trop souvent embourbées dans des impasses, des absurdités et des exagérations législatives qui font qu'aujourd'hui, les coupables sont acquittés et les victimes punies.

Il faut que cela change.

Maintenant.

La désinfection a enfin commencé. Personne ne le sait encore, mais cela ne devrait pas trop tarder. Les premiers cafards vont bientôt remonter à la surface, foudroyés par la colère divine.

Et tu seras alors au premier rang pour témoigner de mon génie.

Ton dévoué"

4.

— C'est incroyable ! Je les connais tous...

La phrase du commissaire Garcia claqua comme un coup de fouet dans la petite chambre frigorifique de la morgue du NHP. Au milieu de la pièce, couchés sur le dos côte à côte sur des tables métalliques à roulettes, les huit corps jaunâtres achevaient leur lente décongélation. Leur nudité conférait une certaine obscénité morbide à la scène, amplifiée pour la plupart par leurs paupières demeurées ouvertes, leurs grands yeux globuleux mais ternes, et par la déformation de leur bouche exprimant la peur et la douleur.

— Moi aussi, confirma Lukas Meyer. Ils ont tous été dactyloscopiés un jour ou l'autre.

— Bien, compléta Laura Marty. Au moins, comme ça, leur identification ne posera pas de problème.

— Effectivement, reconnut le chef du SF. Que ce soit par les empreintes digitales ou par l'ADN, ce sera un jeu d'enfant.

— Comment va-t-on procéder ?, demanda le chef de la brigade des stup.

— Dans un premier temps, je procéderai moi-même aux huit examens externes, répondit le médecin légiste. Ensuite, je vous propose d'envoyer la moitié des corps à Lausanne, au CURML, pour les autopsies. De la sorte, nous gagnerons tous du temps. Et vous disposerez assez rapidement de premiers éléments pour votre enquête.

Garcia et Meyer approuvèrent d'un hochement de tête.

— Par lequel allez-vous commencer ?, questionna le commissaire du RTS.

— Par celui que vous avez extrait de la glace en premier. Logiquement, il devrait être la dernière victime en date. Puis, nous remonterons le temps. Ainsi, nous conserverons une certaine logique dans les constats et peut-être pourrons-nous analyser à l'envers l'évolution de notre meurtrier d'après ses changements de *modus operandi*. Car visiblement, il n'a pas toujours utilisé la même méthode.

— Peut-être sont-ils plusieurs ?, supposa l'enquêteur scientifique.

— C'est possible, répondit la doctoresse Marty. Mais dans ce cas,

j'imagine qu'une telle entreprise criminelle requiert une confiance sans faille entre ses participants. À mon avis, soit c'est l'œuvre d'un fou isolé, soit c'est l'œuvre d'une organisation mafieuse.

— Ce raisonnement peut effectivement tenir la route, conclut Dan Garcia. Mais gardons à l'esprit que tout est envisageable. Les huit victimes ont certes toutes un lien avec le trafic de stupéfiants, mais elles appartiennent à des milieux très différents et, à première vue, je ne leur connais pas vraiment de lien les unes avec les autres.

— Eh bien, nous sommes précisément là pour tenter d'en trouver, acheva le médecin légiste. Alors, si vous le voulez bien, commençons !

Perdue dans sa blouse blanche trop ample pour sa stature anorexique, ses cheveux blonds en pagaille et ses lunettes rouges octogonales sur le bout du nez, elle se dirigea vers le premier chariot depuis la gauche. Elle le fit rouler jusqu'à la table d'autopsie.

— Vous pourriez m'aider ?, appela-t-elle.

Lukas Meyer fut le premier à réagir. Il avait déjà enfilé une paire de gants en latex. Il déposa son appareil photographique sur un meuble voisin et saisit le corps par les épaules. À l'opposé, Laura Marty prit les pieds du cadavre et ils comptèrent jusqu'à trois. Visiblement, le chef du service forensique était bien plus habitué que son homologue des stups à ce genre d'exercice. Le corps passa du chariot métallique à la table fixe.

— Qui est-ce ?, demanda-t-elle.

Garcia s'approcha.

— C'est Rachid Bouzelma. On le surnommait Rabou dans la zone. Un petit dealer minable. Il était lui-même adepte de cocaïne et d'héroïne. Un polytoxicomane. Il a eu de nombreuses fois maille à partir avec nos services et avec la justice. Au début, il n'était pas bien méchant. Il consommait dans son coin. Il n'emmerdait personne. Puis, ce qui devait arriver arriva. Il est devenu addicté et il n'est plus arrivé à financer seul son vice. Alors, il s'est mis à vendre de la came dans la zone pour financer sa propre consommation. Et un jour, il a braqué une station service avec un pistolet factice. Mal lui en a pris, puisque la tenancière, cardiaque, est décédée devant lui.

— Et ça a fini comment ?

— Oh, il a fait pas mal de prison. Mais ce n'était pas ça, le problème, avec lui.

— C'était quoi ?

— Il existait à son encontre de nombreuses décisions administratives de renvoi. Mais comme il était algérien, il se réfugiait derrière la situation de son pays pour les éviter. Comme la Suisse ne refoule pas les ressortissants algériens, il a continué de semer le trouble à Neuchâtel durant de nombreuses années, sans que l'on ne

puisse faire grand chose d'efficace contre lui.

— Eh bien si vous me pardonnez l'expression, ironisa le médecin légiste, quelqu'un semble avoir trouvé la solution...

Elle examina rapidement le corps dénudé, souleva la tête du cadavre, passa ses doigts gantés dans les cheveux noirs humides et poisseux, puis la reposa. Son constat fut immédiat et partagé par les deux officiers de police. L'orifice au niveau du front était bien visible. Ses bords étaient encore gelés. Elle prit alors une règle et en mesura le diamètre.

— À première vue, du 9mm, conclut-elle.

— Et la balle n'est pas ressortie, ajouta Meyer.

— Alors, elle est toujours dans le crâne ?, demanda Garcia.

— Certainement, répondit la doctoresse.

Elle reposa la règle à côté du cadavre et prit une tige rigide de couleur verte, qu'elle introduisit dans la plaie. L'engin buta sur une partie dure après quelques centimètres seulement. Elle fit alors la moue.

— La balle est là ?, insista le chef du commissariat RTS.

— Mmh... possible, oui. Mais le cerveau est encore congelé. Il faudra attendre l'autopsie pour en avoir la confirmation et, le cas échéant, pour extraire le projectile. En revanche...

Elle parut hésiter un instant et évalua une nouvelle fois la profondeur de la plaie au moyen de la tige rigide.

— Qu'y a-t-il ?, demanda le chef du SF.

— La pénétration est anormalement faible pour un tel calibre, répondit Laura Marty.

— La balle a peut-être traversé un obstacle avant de finir dans le crâne de Rabou, supposa Garcia.

— Possible, approuva le médecin légiste. Ou alors...

— ... l'arme était munie d'un silencieux, compléta Meyer. Les silencieux réduisent la vitesse des projectiles. Nous devrions parvenir à le déterminer en examinant la balle.

— En tout cas, celui-là a tout l'air d'avoir été exécuté froidement, avant d'être adossé debout au mur de la glacière. À première vue, il ne comporte aucune autre lésion qui pourrait expliquer la mort ou démontrer qu'il aurait été victime de tortures préalables.

— L'assassin s'est montré magnanime, sourit Garcia.

Sans relever la remarque ironique, ils passèrent au second cadavre : celui de Leon Rodriguez. L'Espagnol avait longtemps travaillé dans la livraison de pizzas à domicile, qui n'était en soi qu'une façade à ses activités de revendeur de cocaïne à grande échelle. Longtemps, il avait été suspecté d'importer des kilos de cette drogue depuis Barcelone, via

une filière dominicaine. Mais il n'était tombé qu'une seule fois pour la vente de quelques malheureux grammes au détail, ce qui lui avait valu une peine de prison avec sursis. Depuis, il avait appris à se jouer de la police et avait repris de plus belle son trafic à haute échelle.

Puis un jour, comme Rabou, il avait disparu de la circulation sans laisser d'adresse. Et personne ne s'en était véritablement soucié, hormis son amie intime, une junkie de l'Entre-deux-lacs sans aucune crédibilité, que la police avait renvoyée à ses études.

— Lui, commença Laura Marty, il présente toutes les caractéristiques d'une congélation à vif. Je suis prête à mettre ma main au feu qu'il est mort d'hypothermie.

Elle demanda à Lukas Meyer de l'aider et retourna le corps sur le ventre.

— Vous voyez ces marques ?, reprit-elle. Ce sont des marques de brûlures dues au froid. Votre gaillard a dû être maintenu, nu et vivant, contre la glacière. La peau de son dos et l'arrière de ses membres se sont collés au mur de glace. Et il est décédé dans cette position. Puis la nature a fait le reste, en emprisonnant son corps jours après jours, grâce à l'eau qui s'écoule en permanence du sommet de la grotte.

“Surgelé comme ses pizzas...”

Cette fois-ci, Dan Garcia garda sa plaisanterie pour lui. Mais il dut admettre que l'Espagnol n'avait pas volé son sort, aussi terrible fût-il. En tout cas, personne ne le regretterait parmi les autorités policières, judiciaires et... sanitaires. Sa disparition n'avait pas soulevé de vagues. Sa mort resterait tout aussi anonyme.

Ils passèrent alors au troisième cadavre.

— Elvis Beqiri, annonça le chef des stupés. D'origine albanaise et en séjour illégal sur territoire suisse, nous l'avions pincé en possession de trois kilos d'héroïne et dix kilos de produit de coupage, il y a de cela quatre ans. En cours d'enquête, il s'est évadé de la prison préventive de La Chaux-de-Fonds et nous avons toujours pensé qu'il avait réussi à rejoindre les Balkans. Apparemment, nous nous sommes trompés... Comment est-il mort ?

Le médecin légiste sourit.

— Toujours aussi impatient, à ce que je vois...

— Toujours, rigola Garcia.

Elle tourna les avant-bras du défunt, paumes des mains vers le plafond, et écarta ses jambes. Des blessures apparurent aux poignets et des deux côtés de l'aîne.

— Vous voyez ces petites incisions ?, demanda-t-elle.

Ils acquiescèrent et Meyer prit des photos.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne suis pas encore tout à fait sûre, mais je pense que le

meurtrier les a pratiquées à vif – l'autopsie nous le confirmera – et a laissé le corps du malheureux se vider de son sang. Et comme seules les veines ont été atteintes, la mort a dû prendre un certain temps.

— Travail de pro ?

— Pas forcément. Les incisions ne sont pas d'une très grande précision chirurgicale. Quelques recherches sur Internet, par exemple, pourraient probablement suffire à cibler les veines de manière assez basique, sans risque de toucher les artères.

— Pas le style de la mafia albanaise, reconnu Garcia.

Il se souvint que ses inspecteurs avaient, à l'époque, suspecté Elvis Beqiri d'appartenir à l'organisation d'un autre Albanais bien connu de la région, Ibrahim Kurtaj, le patron du Lacus Café. Évidemment, le lien entre les deux hommes n'avait jamais pu être prouvé.

De nombreuses enquêtes avaient été initiées contre Kurtaj, mais aucune d'entre elles n'avait jamais abouti à un résultat concret.

Le quatrième cadavre rappela une lucrative course-poursuite au chef du commissariat RTS. Par un hasard bienvenu, à l'occasion d'un contrôle de routine en ville de Neuchâtel, ses hommes et lui avaient été amenés à s'intéresser à une Porsche Cayman S, dont le conducteur avait adopté une attitude suspecte à la vue de la police. Ce dernier avait pris la fuite et, dans la poursuite qui s'en était suivie à travers la ville, s'était encastré avec son précieux véhicule dans l'abri de bus de l'Université, qui avait volé en éclats. Dans le coffre du bolide, dix kilos de marijuana indoor et plus d'un million de francs en cash avaient été saisis.

Ce coup de filet miraculeux avait apporté du beurre dans les caisses de l'État au moment des confiscations prononcées par le tribunal, mais la quotité de la peine infligée au prévenu Paulo Vitor Soares De Canado, un minable glandeur local, en avait surpris plus d'un. Alors que le ministère public avait requis cinq ans de prison contre le dealer, ce dernier s'en était sorti avec un sursis complet et avait quitté la salle d'audience libre comme l'air, narguant au passage les policiers présents lors du verdict plus que clément.

L'argument des trois juges selon lequel l'affaire ne concernait "que" de la marijuana, soit une drogue dite douce, avait fâché la moitié des autorités de poursuite pénale du canton et donné un bien mauvais signal dans le milieu des vendeurs de chanvre. Le tribunal avait alors complètement ignoré l'aspect lucratif de tels trafics, qui attiraient finalement bien plus les mafias locales que le commerce de la cocaïne ou de l'héroïne, en raison des risques judiciaires encourus.

Sur la table d'autopsie, le jeune Portugais avait les yeux presque rouges, injectés de sang, la bouche grande ouverte et les lèvres à moitié violacées. Les pétéchies au niveau de la cornée indiquaient un

étouffement, ce que les autres signes semblaient confirmer. Laura Marty le comprit tout de suite et elle saisit une pince à épiler à côté d'elle, puis la plongea dans la gorge du défunt. Elle en retira, non sans mal, plusieurs morceaux de papier chiffonnés. Il y en avait de différentes couleurs.

— C'est bien ce que je crois ?, demanda Lukas Meyer, qui continuait de prendre des photos.

— Ça m'en a tout l'air, répondit Dan Garcia.

Le médecin légiste déposa ainsi une quinzaine de petites boulettes de papiers colorés à côté du corps, descendant toujours plus profond dans la trachée pour les récupérer. Elle en déplia quelques uns. Des billets de banque de différentes valeurs apparurent. Il y en avait pour une petite fortune. Plusieurs centaines de francs, en tout cas.

— Il semble avoir été étouffé par son vice, en conclut la doctoresse.

— Quand on dit que l'argent ne fait pas le bonheur... ironisa le chef du SF.

Une fois de plus, les corps furent intervertis sur la table d'autopsie. La notion de travail à la chaîne gagnait gentiment l'esprit des enquêteurs.

Le cinquième fut un junkie, dont le commissaire ne se souvint pas tout de suite du nom. Il se rappela que ce toxicomane, émargeant aux services sociaux, faisait très régulièrement parler de lui pour des violences, que ce soit contre les femmes ou contre la police. À l'époque, l'homme possédait un pitbull, qu'il avait pour habitude de lâcher contre les gendarmes à chaque intervention. À la énième interpellation, l'un d'entre eux avait dégainé son arme de service et avait abattu l'animal. Il n'avait pas eu le temps de faire les sommations d'usage. Et la justice l'avait condamné pour cela, sans prendre en compte les particularités de l'intervention, les antécédents du junkie et la rapidité avec laquelle les faits s'étaient déroulés. Sur recours appuyé par le syndicat de la police, l'agent en question avait été blanchi en deuxième instance, avant de voir sa condamnation reconfirmée par le Tribunal fédéral.

L'affaire avait fait grand bruit. Des tensions étaient d'ailleurs nées de ces événements entre justice et police. Et si la première avait eu le dernier mot, la seconde lui avait fait un pied de nez en faisant assumer par l'Etat de Neuchâtel – via le Conseiller d'Etat en charge de la sécurité – l'amende et les frais de justice auxquels l'agent concerné avait été condamné.

Quelques semaines après la confirmation du verdict par le Tribunal fédéral, le junkie avait disparu. Seul son chien avait été retrouvé dans son appartement insalubre, mort électrocuté par un teaser. Ce canicide avait été mis sur le dos de son maître, qui était connu pour ses coups

de sang particulièrement violents.

Mais voilà qu'aujourd'hui, quelques années après, le maître réapparaissait sous la forme d'un cadavre portant les mêmes traces de teaser.

— En plus, releva Laura Marty, on peut dire qu'il a vraisemblablement été battu à mort. L'autopsie devrait le confirmer.

Une fois de plus, l'une des victimes était décédée comme elle avait vécu. Dans le péché. Et Daniel Garcia, sans excuser aucunement l'assassin, ne parvenait pas à éprouver la moindre pitié pour elle.

Il en alla de même des trois derniers cadavres, dont un au moins dut mourir d'une overdose provoquée par l'assassin, selon le médecin légiste. Il s'agissait d'un revendeur de yaba – l'amphétamine thaïe – qui avait arrosé le canton de Neuchâtel au début de la décennie. Lui aussi avait disparu depuis quatre ou cinq ans. Lui aussi portait des marques de teaser au niveau de la gorge. Et lui aussi avait bénéficié dans son passé de la clémence de la justice.

C'était le seul point commun et intéressant que le chef des stups avait relevé entre les trajectoires des huit dealers. À supposer que la piste fut bonne, il devait rechercher un justicier solitaire. Ou plutôt un assassin méthodique, patient, sanguinaire et tortionnaire, qui se considérait comme tel.

Soudain, le téléphone de son collègue sonna et le tira de ses sombres pensées. Lukas Meyer décrocha, puis écouta son interlocuteur une bonne minute, avant de le remercier et de raccrocher.

— C'était le professeur Gavillet, de l'Université de Lausanne. Le glaciologue que j'ai consulté ce matin à la première heure. Il est spécialisé dans les glaciers du Jura. Il connaît très bien celle de Monlési.

Garcia s'impatiente.

— Et ?

— Avec la couche de glace que nous avons dû gratter pour atteindre les derniers corps, on peut, selon lui, remonter à quatre ou cinq ans. Les premiers meurtres seraient donc relativement anciens.

Cela ne surprit guère le chef des stups. La datation scientifique pouvait plus ou moins correspondre avec la période des premières disparitions.

— Comment vont nos trois spéléologues amateurs ?, demanda-t-il soudain, comme pour changer de sujet de discussion.

— Aux dernières nouvelles, les deux garçons vont bien, répondit le chef du service forensique. Ils sont déjà sortis de l'hôpital, après quelques examens de routine. Quant à la fille, elle souffre d'une fracture du tibia et d'une double déchirure complète des ligaments croisés.

— Elle a eu de la chance, commenta Garcia.

— On peut le dire. Mais il lui faudra tout de même deux ou trois mois de rééducation avant de pouvoir remarcher correctement.

— C'est mieux que la morgue...

— Sûr !

— Et son frère – ce Karl Bornand – tu as des infos sur lui ? C'est lui, paraît-il, qui connaissait l'endroit.

— C'est ce que les deux autres ont dit. Mais il leur aurait aussi précisé qu'il n'était plus descendu dans la glacière depuis de nombreuses années.

— Et tu le crois ?

— A priori, je n'ai pas de raison d'en douter. Et toi, tu en as ? Tu le suspectes ?

— Pas pour l'instant, répondit Garcia. Mais je préfère n'écarter aucune hypothèse. Je veux tout savoir sur ce gaillard et sur les deux autres.

* * * * *

Perreux, le lundi matin 24 août.

Je repliai la lettre avec précaution et la rangeai le plus délicatement possible dans son enveloppe, histoire de sauvegarder au mieux d'éventuelles traces. Puis je retournai l'enveloppe dans tous les sens, à la recherche du moindre indice. Je n'en trouvai aucun. Évidemment, l'expéditeur anonyme n'avait pas pris le soin d'indiquer son identité sur l'enveloppe. Le nom de Michaël Donner, à l'adresse de l'hôpital psychiatrique cantonal, avait été rédigé à la plume.

J'inspectai le timbre – un courrier prioritaire – et le cachet postal. Rien d'anormal en apparence. Le pli avait été posté deux jours plus tôt dans un petit office du littoral neuchâtelois. Je connaissais cet endroit. Aucune chance que l'expéditeur y eût été filmé par des caméras de surveillance.

“Samedi 22 août...”

Qu'avais-je fait quarante-huit heures auparavant ?

Ah oui ! Ma promenade matinale avec Gump, sur le viaduc de Boudry. Mon retour à pied à l'hôpital. Le petit déjeuner. Glander. Mon groupe de parole. Glander. Mon engueulade par l'infirmier chef suite à une plainte téléphonique des CFF. Glander. Le déjeuner. Re-thérapie. La sieste. Re-glander. Le dîner. Mes cachets. Cinq minutes devant la télévision. Et au lit.

Une journée ordinaire, en fait.

Et dimanche n'avait guère été plus distrayant.

“Mon cher Michäel...”

Voilà bien une entrée en matière que j'appréhendais. Personne ne m'interpellait ainsi depuis des années. Plus depuis cinq ans, en réalité. Le seul à m'avoir jamais écrit des lettres débutant ainsi fut mon père adoptif, Louis De Bosset. Mais il était mort, étouffé par son reptile préféré, son python royal du Gabon.

“Qu'il crève en enfer !”

“Ton dévoué...”

Personne non plus de m'appelait ainsi. Personne ne m'était dévoué. Sans quoi je le saurais assurément.

“Ton dévoué...”

Une tournure qui faisait un peu vieille France. Ou vieille bourgeoisie neuchâteloise. Et qui encore une fois, hormis le défunt président de la BCCG, ne correspondait à personne de mon entourage.

Pourtant, l'auteur de cette lettre me tutoyait.

Était-ce une provocation ?

Une manière de réduire la distance ?

Et puis surtout...

Étais-je en état de raisonner de façon cartésienne ? De comprendre ce qui m'arrivait ? N'étais-je pas en train d'halluciner ? Parti dans un délire névrotique comme il y a cinq ans, quand Dan Garcia m'avait appris la naissance de ma fille Ange ?

Me méfiant de mes propres réactions, je touchai une nouvelle fois l'enveloppe contenant la lettre anonyme. La matière glissait sous mes doigts. Elle paraissait bien réelle. Mais comment m'en persuader ?

Les mots utilisés par son expéditeur me troublaient. À l'évidence.

Personne ne connaissait les secrets de mon terrible “vécu”. Du moins personne encore en vie. Ou presque... Louis De Bosset n'était plus. De même que les neuf autres personnes qui avaient formé la Confrérie des dix. Joël Perrier et Olivier Mestre avaient été éliminés par Mwanga à Neuchâtel. Les sept autres avaient péri dans le Massai Mara, soit de mes propres mains, soit de celles de la nature africaine. Quant aux deux fidèles serviteurs de mon “père”, l'un – le pygmée – était tombé sous une balle du pistolet que m'avait fourni Ibrahim Kurtaj et l'autre – Arthur – avait fui la réserve kenyane pour ne jamais réapparaître.

En réalité, Arthur et Brahim étaient les deux seules personnes encore en vie et susceptibles de connaître certaines parcelles de mon “vécu”. Le côté anonyme de la lettre révélait une certaine lâcheté, qui aurait sied à merveille au chauffeur de Mombasa. Mais ce dernier ne devait pas avoir, en théorie, les moyens de quitter sa terre natale et sa famille. Et il ne m'avait jamais tutoyé, contrairement au patron du Lacus Café.

D'un autre côté, le texte de la lettre ne correspondait ni à l'un, ni à

l'autre.

Mais il fallait bien commencer par quelque part. Or, la piste du mafieux albanais était la plus sérieuse. Et s'il n'avait rien à voir avec ce pli, ses multiples connexions avec le milieu pourraient néanmoins s'avérer précieuses pour glaner quelques informations. Je décidai donc de rendre visite à Kurtaj le soir même.

Cette conclusion me paniqua. Tout semblait soudain recommencer. Ma folie. Mes angoisses. Mes délires. Je me retrouvais cinq ans en arrière et le passé me sautait à nouveau à la figure. Comme une bombe. Dans mes élans schizophrènes, Brahim avait tenu une place prépondérante. Pourquoi ? Je ne l'avais jamais su. Peut-être parce qu'il m'avait vendu l'arme qui avait servi à tuer Mwanga et à organiser la mise en scène de la mort de mon père adoptif. Peut-être sans motif particulier. Ou parce que – aurait peut-être dit un psychiatre – il incarnait dans mon subconscient le père que je n'avais jamais eu.

Qui pouvait savoir ?

Une chose était sûre, en revanche. L'Albanais ne m'avait vendu qu'un seul pistolet. Tout le reste n'avait été qu'imagination de mon cerveau affecté. Je n'avais jamais connu les cousins de Kurtaj – peut-être n'en avait-il d'ailleurs pas – et je ne l'avais plus revu depuis cette veille de Noël, cinq ans et neuf mois plus tôt.

Le docteur Anthony Costanza avait perçu chez moi un trouble profond, dont les racines devaient remonter à l'enfance. Mon psychiatre n'avait pas tout à fait tort, ni tout à fait raison. Il avait vu juste en évoquant l'enfance, mais il n'avait pas compris que cette époque de ma vie – l'ilayok en langue massai – on me l'avait volée. Elle avait été purement et simplement effacée de ma mémoire, comme on aurait réinitialisé et reprogrammé le disque dur d'un ordinateur.

Devais-je montrer cette lettre au docteur Costanza ? Ne serait-ce que pour m'assurer que je ne me trouvais pas dans un état de rechute ? J'en doutais. D'un côté, je m'en sentirais rassuré. D'un autre, il ne manquerait pas de prévenir la police et je me retrouverais ainsi écarté du jeu dans lequel l'auteur de cette lettre semblait vouloir m'entraîner.

En regardant l'enveloppe, un dernier détail attira mon attention. L'évocation intérieure de mon enfance sembla soudain éclairer les inscriptions qui figuraient sur le timbre-poste, comme un projecteur aurait dessiné un cercle de lumière autour d'un comédien. Il s'agissait d'un *Pro Juventute*. "Pour la jeunesse". Je goûtai l'allusion, manifestement involontaire. En revanche, il s'agissait de la collection d'il y a six ans en arrière, soit de l'année du décès de Louis De Bosset. Et cela, je ne l'interprétais pas comme une coïncidence.

L'expéditeur voulait à l'évidence me faire passer un message.

* * * * *

En un lieu, un jour et une heure qu'il ne parvint pas à identifier, Jacques Bauer se réveilla avec un mal de crâne carabiné. Ses paupières étaient lourdes. Sa bouche pâteuse. Son ouïe perturbée. Sa tête allait exploser. Une narcose complète eut été moins pénible au réveil.

L'endroit était glauque. Froid et sombre. Il se serait cru un instant dans une geôle du château d'If, au temps du comte de Montecristo, mais sans fenêtre à barreaux donnant sur l'extérieur. Les murs de pierre suintaient de toute part. La température devait à peine atteindre les quatorze degrés Celsius. Une veilleuse bleutée dominait l'unique porte en acier de la petite pièce et constituait la seule source de lumière du cachot.

Il regarda autour de lui. Il était seul. Avec pour seul mobilier une couche de paille à même le sol boueux. Il en déduisit qu'il se trouvait dans les caves d'un très vieil immeuble ou dans le sous-sol d'une bâtisse moyenâgeuse. Autre détail sordide : il était nu.

Il tenta de se réchauffer en se recroquevillant dans la paille, sans succès.

— Il... il y a quelqu'un ?, osa-t-il enfin.

Il n'obtint aucune réponse.

Il tendit l'oreille, mais ne perçut que le silence au delà de la porte d'acier.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?, insista-t-il.

Statu quo.

Il se mit alors à trembler, de nervosité et de froid. La chair de poule recouvrait bientôt l'entier de son corps exposé.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?, cria-t-il dans un élan de désespoir soudain.

Seul un lointain écho lui répondit.

Comprenant alors que la situation dépassait de loin les limites d'un simple jeu, que quelqu'un était décidé à le faire souffrir et qu'il était probablement à la merci d'un psychopathe, il se mit à paniquer. Son corps fut secoué de tremblements nerveux. Il se mit à suer à grosses gouttes. Il ne contrôla presque plus sa vessie et urina à moitié dans la paille.

— Au secours !, hurla-t-il, en vain.

— Aidez-moi !

— Je suis là !

— Sortez-moi de là !

— À l'aide !

Rien n'y fit.

Il demeura une bonne heure dans la paille, couché en chien de fusil dans son urine, à pleurer de rage et de peur. Personne ne savait qu'il avait disparu. Sauf peut-être Madame Pereira. Mais cette dernière ne ferait que savourer son absence. Il savait, au fond de lui, qu'elle n'aurait aucune raison valable d'appeler la police. Il la maudit dans un premier temps. Puis la supplia dans une prière de lui venir en aide. Et enfin se promit de se faire pardonner toutes ses frasques par sa voisine portugaise si elle venait à signaler sa disparition.

Lorsqu'un bruit provint enfin du couloir derrière la porte d'acier, il crut un instant que ses prières avaient été entendues.

Il dut rapidement déchanté.

Une trappe s'ouvrit dans l'acier, au pied de l'unique porte du cachot, et une main gantée de cuir noir poussa une gamelle de nourriture peu goûteuse dans la pièce, de même qu'un verre en plastique rempli d'eau. Le geôlier ne prononça pas un mot et repartit aussi silencieusement qu'il était arrivé, en dépit des vociférations du prisonnier Jacques Bauer.

5.

Neuchâtel, le lundi soir 24 août.

Je ressentis soudain une certaine appréhension face au perron de l'entrée principale du Lacus Café. En effet, la dernière fois que j'avais affronté cet endroit, c'était à mon retour du Kenya, le jour de la veille de Noël, il y avait cinq ans et neuf mois. L'établissement public était alors fermé et j'étais directement monté dans l'appartement d'Ibrahim Kurtaj, par la porte de service. C'était là que j'avais confronté l'Albanais au plan démoniaque de la Confrérie des dix pour lui faire porter le chapeau des atrocités qu'elle avait commises. Il n'avait guère fallu de plus amples explications pour faire tomber la barrière qui aurait pu se dresser entre un dealer d'envergure comme Kurtaj et un jeune flic de la brigade des stuprs tel que je l'étais à l'époque. C'était aussi ce qui l'avait décidé à me faire confiance et à me remettre sur le champ un Makarov 9mm avec silencieux, arme qui avait servi dans mon affrontement final avec Louis De Bosset et la "Bête", son fidèle Mwanga.

Depuis ce jour-là, je n'avais jamais revu Brahim, si ce n'était dans mon cerveau malade. Je pensai un instant à la tête qu'il ferait si je m'aventurais à lui raconter mon périple schizophrène et imaginaire d'il y a cinq ans dans les Balkans. Je balayai immédiatement cette idée de mon esprit. Je n'allais tout de même pas lui parler de trois de ses cousins qui n'avaient existé que dans mon imagination délirante. Il ne le comprendrait pas et je n'avais pas de temps à perdre en explications inutiles.

Je balayai donc les frères Bojko et les Scorpions de mes souvenirs pollués, pour en revenir à la réalité – mais était-ce seulement la réalité ? – du moment. Celle d'une lettre anonyme au contenu bien étrange, qui m'était parvenue ce matin même à l'hôpital de Perreux et qui faisait allusion à mon passé. J'espérais obtenir quelques explications de la part du patron du Lacus Café, même si je doutais fortement qu'elle provînt de lui.

L'établissement n'avait pas changé. La pierre jaune d'Hauterive conférait toujours au lieu un faux aspect historique que bien d'autres

cafés de la ville devaient lui envier. Il en allait de même de la grande et lourde porte aux décorations métalliques. L'immeuble conservait son côté mystérieux et majestueux. Mais je n'omis pas que, de tous temps, de forts soupçons de trafic de stupéfiants avaient pesé sur l'endroit et son patron albanais, que la police neuchâteloise n'avait pourtant jamais réussi à mettre sous les verrous.

À l'ombre de l'abribus qui se trouvait de l'autre côté de la rue, au sud de la Place Pury, juste derrière la statue qui avait supporté le poids du corps horriblement mutilé du malheureux Julius Kibaki, je demurai immobile une dizaine de minutes, n'osant franchir la chaussée qui me séparait de cette source potentielle d'informations. Je me demandai comment Ibrahim Kurtaj allait réagir en me voyant après une si longue période d'absence. Allait-il seulement bien le prendre ?

La soirée était déjà bien entamée. Les chaleurs de la journée, caniculaires, résistaient encore à l'arrivée des premières fraîcheurs de la nuit. La place était très calme, comme un lundi soir ordinaire. Peu de voitures, peu de bus, peu de piétons. La semaine de travail avait repris et cela se sentait dans la fréquentation nocturne du centre-ville.

Je ne vis aucun client entrer, ni sortir du Lacus Café. Cependant, de la lumière me confirmait une certaine activité à l'intérieur de l'établissement public. Prenant mon courage à deux mains, je me décidai enfin à faire un pas, à traverser la rue et à me diriger vers la grande porte aux ornements métalliques.

Je montai les quelques marches de pierre menant au perron, poussai la lourde porte et pénétrai à l'intérieur du café. Je fus alors tout de suite surpris par le calme qui y régnait. La salle de débit était vide, mais allumée et la jeune serveuse albanaise – toujours la même, mais avec cinq ans de plus – se tenait derrière le bar, à essuyer des chopes de bière.

Je me dirigeai lentement vers elle. Mais avant qu'elle ne m'aperçoive, une voix dans mon dos me fit sursauter.

— C'est fermé !

C'était une voix d'homme, assez rugueuse, avec un fort accent slave.

Je me tournai et affichai mon visage un peu bouffi et barbu aux regards de cinq sombres gaillards, attablés dans un recoin du bistrot. Je ne les avais pas vus. Ils étaient affalés dans des fauteuils en cuir, à fumer le cigare et boire une bouteille de Dom Pérignon. Aucun d'eux n'inspirait confiance. Leurs regards étaient sévères et m'observaient en silence, comme une bête de cirque, en attendant simplement que je fasse demi-tour vers la sortie.

Je fis mine de les ignorer et continuai mon chemin vers le comptoir. Cette fois, la serveuse me fixa droit dans les yeux, mais elle ne me

reconnut pas. En plus des cinq ans que j'avais pris comme tout le monde, mon poids, mes vêtements négligés, ma barbe de deux mois et mes longs cheveux m'avaient métamorphosé.

— Vous ne m'avez pas compris ?, répéta la voix un peu plus fermement. Je vous ai dit que c'était fermé.

— Désolé, ce n'est pas ce qui est indiqué sur la porte, répliquai-je audacieusement, en m'appuyant avec le coude sur le comptoir. Je voudrais juste boire un verre. Je peux ?

Un des cinq Albanais – je reconnus Ibrahim Kurtaj – se leva et se dirigea vers moi. Derrière lui, ses quatre compatriotes ne bougèrent pas, mais me menacèrent de leurs yeux noirs réprobateurs. Parmi eux, je reconnus également plusieurs personnes bien en vue dans les fichiers photographiques de la police relatifs au crime organisé. Leurs noms m'échappaient.

— C'est un établissement de haut standing, ici, reprit le patron du Lacus. Nous n'acceptons pas les clochards.

Je lui souris.

— Mais je n'en suis pas un, Brahim. Je veux juste te parler ?

Il m'évalua d'un air soupçonneux.

— On se connaît ?, demanda-t-il.

— Imagine-moi sans barbe, ni cheveux longs.

Il me fixa dans les yeux.

— Mikee ? C'est toi ?

— Tout juste, mon gars.

Il me regarda une nouvelle fois de la tête aux pieds, incrédule. Puis il éclata de rire.

— Merde, alors ! C'est bien toi ! On m'avait dit que tu avais eu quelques problèmes suite à... tu sais quoi. Puis, je n'ai plus jamais entendu parler de toi. On m'a dit que tu avais disparu sans laisser de trace. Envolé. Volatilisé. Comme hélas plusieurs personnes à Neuchâtel ces cinq dernières années.

— De quoi tu parles ?

— De rien. De rien. De la vie, simplement.

Il me prit par l'épaule et regarda sa sommelière.

— Anita, sers une coupe à ce monsieur !

Elle s'exécuta.

— Pourquoi est-ce que le Lacus est fermé si tôt un lundi soir ?, lui demandai-je.

— Nous sommes en deuil, me répondit-il gravement, comme s'il venait de perdre quelqu'un de très proche.

— De qui ?

— Mon cousin Elvis Beqiri. Est-ce que tu le connaissais ?

— Non.

Je mentis.

Décidément, les cousins de Kurtaj ne faisaient pas de vieux os, qu'ils soient imaginaires ou réels. Bien sûr que je connaissais Elvis Beqiri. Je savais qu'il s'agissait d'un "cousin" très éloigné de l'Albanais, mais aussi et surtout d'un trafiquant de drogue qui avait été arrêté en possession de trois kilos d'héroïne et dix kilos de produit de coupage, il y a de cela quatre ans, et qu'il s'était évadé de la prison de La Chaux-de-Fonds.

C'était Dan Garcia qui m'avait raconté cette histoire lors de l'une de ses visites à Perreux. Tout comme le fait que la brigade des stupés avait alors cherché à remonter sur Kurtaj dans cette affaire, mais n'y était une nouvelle fois parvenue.

— Comment est-il mort ?, demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit Brahim. Je sais juste que la police m'a appelé en début de soirée pour me dire qu'on avait retrouvé son corps quelque part, perdu dans les montagnes neuchâteloises. Apparemment, il s'agirait d'un meurtre.

— Merde..., soufflai-je.

Je tentai de prendre un air compatissant, mais je savais au fond de moi quelle crevure avait pu être Elvis Beqiri. Je n'avais que peu de pitié pour les trafiquants de drogue et lorsque l'un d'entre eux mourrait, cela me procurait généralement plus de plaisir que de peine.

Je compris alors aussi que la petite cérémonie de deuil des cinq Albanais devait être en réalité une cellule de crise pour analyser la situation et l'impact dans les affaires, en dépit du fait que la disparition de ce "cousin" remontait à plus de quatre ans. Peut-être était-il retourné se cacher dans son pays après son évasion ? Je n'osai pas questionner Kurtaj sur ce point.

— Je comprends maintenant pourquoi tu m'as parlé de disparition, repris-je.

— Oh, c'en est une parmi d'autres, répondit le patron du Lacus Café. Sauf que celle-là, elle nous touche sur le plan émotionnel.

Je fus intrigué par sa réponse.

— Et les autres ?, demandai-je.

— Les autres ?, répondit-il.

Il parut réfléchir, puis reprit :

— Les autres, elles ne sont simplement pas bonnes pour mes affaires.

— Des clients ?

— Oui, mais pas du bar. D'autres "clients"... Tu vois ce que je veux dire ?

Il voulait parler d'acquéreurs de stupéfiants. C'était une évidence.

— Des tox ?

— Ouais. Des tox, mais aussi des revendeurs.

— Disparus ?

— Disparus.

Kurtaj sourit.

— Mon p'tit Mikee ! On voit bien que tu ne fais plus partie de la police depuis longtemps. Tout le monde est au courant de ces disparitions, que ce soit dans le milieu ou parmi tes anciens collègues. Simplement, les flics, ils s'en foutent. Ça les arrange bien...

— Je n'ai jamais entendu parler de cela.

Cette fois-ci, ce n'était pas un mensonge. Dan Garcia ne m'avait jamais parlé de cela.

— Pourtant, ce phénomène a engendré une véritable psychose en ville. Les tox ne sortent plus de chez eux. Ils se terrent comme des lapins. Certains ont même supplié les autorités ou leur médecin de les envoyer en cure de désintoxication, tant ils sont sûrs qu'un tueur fantôme règne en maître sur la ville et les élimine. D'autres, pour les mêmes motifs, ont cessé tout trafic du jour au lendemain. Du coup, cela fait quelques mois qu'il y a une véritable pénurie.

— Une pénurie de drogue ? Tu rigoles ?

— Non. Le produit est là. Ce n'est pas du côté de l'offre qu'est le problème – sous réserve du nombre en diminution de revendeurs – c'est du côté de la demande. Il y a une pénurie de consommateurs.

Je souris intérieurement.

— Apparemment, quelqu'un a enfin trouvé le moyen de lutter efficacement contre le trafic de stupéfiants, plaisantai-je à moitié.

— Je ne sais pas. Mais mon chiffre d'affaires est en net recul.

— Tu n'as qu'à vendre plus de champagne, Brahim, ironisai-je.

Il n'apprécia pas.

— Tu ne devrais pas rire de ce genre de choses, mon p'tit Mikee ! Les Albanais n'aiment pas qu'on chie dans leurs bottes. Nous allons finir par le choper, le fils de pute qui nous crée tous ces ennuis.

— C'est pour ça que toi et tes copains, vous êtes en réunion de crise ?

— Appelle ça comme tu veux !

Kurtaj était réellement énervé. Attendant qu'il se calme, j'en profitai pour goûter son Dom Pérignon. Comme d'habitude, une cuvée prestige. Excellent.

— Tu as une idée au sujet du gars qui vous cause ces ennuis ?

— Aucune. C'est bien ça, le problème. C'est un vrai fantôme. Ou alors, il n'existe pas et cette psychose est née de l'imaginaire collectif.

— À cause de simples disparitions ?

— Et de morts suspectes.

— Raconte.

— Plusieurs tox sont morts dans leurs appartements ou sur rue. Tantôt la police a conclu à des overdoses, tantôt à des accidents, tantôt à des suicides. Mais jamais il n'y a eu le moindre soupçon d'homicide, en dépit du fait que, depuis cinq ans, Neuchâtel bat à plate couture toutes les statistiques dans ce domaine.

— Arrête, ça se saurait. Depuis le temps, les journaux en auraient déjà fait leurs choux gras et je le saurais.

— Eh bien, non ! Car les médias ne relatent jamais les overdoses et les suicides. Et il n'y a jamais eu le moindre lien entre deux affaires. Ce sont tous des cas isolés. Et souvent, ce sont des victimes qui n'ont aucune famille en Suisse. Du coup, personne n'alerte les autorités, la presse ou l'opinion publique. On classe à tours de bras et on laisse faire.

— Brahim, répondis-je de manière condescendante. Tu n'attends tout de même pas de moi que je te plaigne, ou bien ? Je ne suis peut-être plus dans la brigade des stup. Plus flic du tout, d'ailleurs. Mais ce n'est pas pour autant que je vais cautionner tes activités illégales.

— Et pourtant, tu devrais, Mikee. J'imagine que je ne dois pas te rappeler notre petit deal de Noël il y a cinq ou six ans, non ?

— Pourquoi est-ce que tu me parles de ça ?

— Parce que tes anciens collègues n'ont jamais rien su de cela.

— Je ne vois pas le lien.

— Eh bien, disons que tu pourrais rétablir des liens avec tes anciens collègues pour obtenir des informations au sujet de ce fantôme.

— Infos que je te fournirais ensuite ?

— On est fait pour s'entendre...

— Et si je refuse ?

— Alors, disons que je pourrais les aider à identifier l'arme qu'on a retrouvée près du corps de ton père.

Je bus une gorgée de champagne et fixai Kurtaj dans les yeux, froidement.

— Un petit conseil, Brahim : ne me menace pas !

Un long silence s'en suivit. Je vidai ma coupe et la tendis à la serveuse, derrière le comptoir. Puis, je me dirigeai vers la sortie.

— J'ai cru que tu voulais me parler de quelque chose, me rappela l'Albanais depuis le bar.

— Non, Brahim, lui répondis-je sans tourner la tête. Je suis juste venu boire un verre.

Je lui mentis une fois de plus, mais j'avais compris que je

n'obtiendrais rien de plus de lui. Ce qu'il savait, il me l'avait dit. Kurtaj n'était pas l'expéditeur de la lettre anonyme. En revanche, ce "fantôme" s'était déjà mis en besogne depuis plusieurs années. Il ne m'annonçait donc pas un projet dans sa missive, mais ne faisait que me mettre au courant d'une opération déjà activée. À moins que ces décès et disparitions de toxicomanes et dealers ne soient que des essais isolés d'un plan beaucoup plus machiavélique.

Je quittai le Lacus Café et je regagnai ma chambre mise à disposition par l'hôpital.

Je sentais que mon correspondant allait bientôt se manifester à nouveau. Il me fallait attendre, faire preuve de patience. Car en l'état, je devais bien admettre que je me trouvais dans une impasse.

* * * * *

Neuchâtel, le lundi soir 24 août.

Akime Diallo achevait de tailler son bouc devant le miroir de sa salle de bain. À vingt-deux heures, il devait débiter son travail d'équipe en trois fois huit dans l'une des plus grandes entreprises de la région. Cette semaine, il œuvrait de nuit. En tant qu'ancien requérant d'asile, il avait eu beaucoup de chance de décrocher cette place de travail, qui lui rapportait toutefois nettement moins d'argent que ses activités accessoires.

Le Nigérian avait obtenu son permis de séjour et de travail suite à un mariage blanc organisé par une filière de son pays. Une fois le précieux papier en poche, il avait divorcé. Selon le planning.

Quant à son poste de manœuvre, il lui fournissait un excellent moyen de cacher les revenus accessoires que lui versaient les mules, des compatriotes arrivant en Suisse une à deux fois par mois, via l'Espagne ou la Hollande, chargés à chaque voyage d'un à deux kilos de cocaïne. Le "white flow" partait de l'Amérique latine en direction de la côte ouest de l'Afrique, pour remonter ensuite vers l'Europe. Mais le trafic était devenu si intense que le Nigéria avait commencé à faire pousser ses propres champs de coca.

Son petit deux-pièces permettait ainsi d'accueillir les mules, une à deux fois par mois, pour leur permettre d'évacuer les boudins de cocaïne de leurs intestins. La drogue partait ensuite dans le réseau suisse. Par cette aide logistique, Diallo pouvait tripler ou quadrupler son salaire mensuel. Et quand une mule était arrêtée, rien ne la reliait à lui.

Le Nigérian agissait ainsi depuis trois ou quatre ans et si la police l'avait peut-être soupçonné une ou deux fois, jamais encore il n'avait fait l'objet d'une arrestation, faute de preuves suffisantes.

Juste à côté de lui, de la vapeur s'échappait de sa baignoire, presque pleine. Il posa son rasoir – un vrai à lame unique, très effilée, de plusieurs centimètres – sur le rebord du lavabo et se pencha pour éteindre le robinet d'eau chaude de la baignoire. Puis il se redressa pour terminer son rasage.

Il constata alors, en bougonnant, qu'une épaisse buée avait pris d'assaut le miroir. Comme à son habitude dans ces cas-là, il saisit le sèche-cheveux à sa droite et ventila la glace. Son beau visage d'ébène réapparut, de même que ses pectoraux lisses, gonflés à bloc, et ses abdominaux en forme de plaque de chocolat. Il acheva alors la taille de son bouc, en simple slip dans sa salle de bains. Porte ouverte. Comme il vivait seul, il pouvait se permettre de prendre ses aises.

Soudain, au moment où il s'attaquait aux derniers poils rebelles, un bruit sourd provint du couloir. Akime Diallo cessa son geste et passa sa tête hors de la salle de bains, dans l'obscurité du petit deux-pièces. L'éclairage de la rue filtrait à travers les rideaux du salon et amenait une légère source de lumière dans l'appartement. Suffisamment pour qu'on pût y distinguer les contours des principaux meubles.

Rien ne bougea.

Hormis un très léger souffle provenant de la fenêtre ouverte du balcon.

Mais rien ne lui parut suspect.

Rassuré, il reprit alors là où il en était resté. Le rasoir à la main, il se posta à nouveau devant le miroir, que la chaleur du bain avait embué à nouveau. Il soupira. De sa main libre, il essuya la glace. Les gouttes déformèrent le reflet. Il devina les contours de son visage, mais aperçut aussi et surtout une forme derrière lui. Une forme noire, aux noirs desseins. Un fantôme de cuir.

Le grand Nigérian se retourna d'un bloc et dessina un large cercle latéral de sa main armée. La lame effilée frôla alors la combinaison de l'Assassin à hauteur de sa poitrine. Celui-ci recula et l'arrière de son casque heurta violemment les catelles du mur, à l'endroit où une barre y était accrochée pour accueillir les serviettes. Un instant déstabilisé par la réaction de sa cible, le fantôme perdit son teaser, qui tomba au sol.

Une lutte acharnée s'ensuivit. L'Assassin immobilisa la main armée du rasoir et chercha à atteindre Akime Diallo d'un coup de poing dans le plexus. Mais la force musculaire du Nigérian atténua le choc.

De sa main gauche, l'Africain atteignit la gorge du motard, au-dessous du casque, et le plaqua à nouveau contre les catelles de la salle de bains. L'Assassin lâcha alors la main armée, qui s'abattit lourdement à hauteur de son visage. Heureusement pour lui, la lame du rasoir glissa sur le plexiglas. Surpris, Diallo faillit perdre son

équilibre, emporté par son élan. Le fantôme en profita pour lui asséner un coup de genou dans les testicules. Le colosse nigérian grogna et se plia en deux. L'intrus vêtu de cuir noir en profita pour lui passer une clé et lui faire lâcher le rasoir, qui se perdit sous la cuvette des toilettes. Tentant de se reprendre, l'Africain aperçut le teaser et le saisit, puis il se redressa et s'éloigna de son agresseur. Les deux hommes restèrent alors face à face et s'observèrent un court instant.

— Qu'est-ce que vous voulez !, tenta de crier Akime Diallo.

Sa voix fut à moitié étouffée par la douleur qu'il peinait encore à exprimer suite au violent coup de genou reçu dans ses parties intimes.

L'Assassin ne répondit pas.

Il se contenta de le regarder quelques secondes sans bouger. La visière fumée du casque reflétait une image complètement difforme du géant nigérian. Mais derrière la protection, une respiration profonde et inquiétante se faisait entendre.

Pris d'une peur soudaine, le grand Africain appuya sur le bouton déclencheur du teaser. Des éclairs bleutés jaillirent entre les deux pôles de l'arme électrique. Guère habitué à ce genre d'objet, Diallo hésita une seconde à en menacer son assaillant.

Ce fut la seconde de trop.

Se cabrant comme un pur sang, l'Assassin envoya un violent coup de pied, façon karaté, dans le torse du Nigérian. Sous la puissance soudaine de l'attaque, celui-ci recula de deux pas, s'encoubla dans le tapis de la salle de bains, buta violemment avec l'arrière de son genou contre le bord de la baignoire et bascula en arrière dans celle-ci.

Involontairement crispé dans la manœuvre, il eut le grand malheur de maintenir la pression sur le bouton du teaser. L'arme électrique entra en contact avec l'eau du bain. Un affreux grésillement se fit entendre. Le corps de l'Africain se raidit, puis fut secoué de petites saccades. De l'eau gicla et déborda sur le sol de la salle de bains. Et la scène se figea.

Le grand corps d'ébène ne bougea plus. Ses yeux restèrent grand ouverts, révoltés vers le plafond de la pièce. La main tenant le teaser avait disparu sous l'eau. L'appareil était déchargé.

L'Assassin contempla le décor un bref instant. Il avait prévu d'enlever le dealer vivant. Il se retrouvait maintenant avec un cadavre sur les bras. Ce n'était pas la première fois. Il y était habitué, depuis le temps.

Il évalua rapidement la situation, ramassa le rasoir et le déposa sur le rebord du lavabo, remit les serviettes en place, de même que les tapis de sol, récupéra le teaser sous l'eau, épongea grossièrement le sol de la salle de bains et s'éloigna vers la porte de la petite pièce. De cet endroit, il saisit le sèche-cheveux, l'alluma et le lança dans la

baignoire.

Il y eut comme un coup de feu, suivi d'un éclair. Les fusibles sautèrent. La lumière s'éteignit et des flammes jaillirent de la prise électrique.

Dans la pénombre, l'Assassin gagna ensuite la porte principale de l'appartement et sortit dans le couloir de l'immeuble. Il y faisait tout aussi sombre. Apparemment, les fusibles avaient même sauté dans les parties communes de l'immeuble relativement vétuste. Il devait en aller de même dans les autres appartements, puisque certains habitants se mirent à sortir dans la cage d'escalier.

— Qu'est-ce qui se passe ?, demanda l'un d'entre eux.

— Je ne sais pas, répondit un autre.

— C'est les plombs, constata un troisième.

Les ignorant complètement, l'Assassin passa à côté d'eux dans les escaliers plongés dans la pénombre. Avec sa combinaison intégrale et son casque noirs, il savait qu'il était méconnaissable. Il n'avait donc aucune raison de craindre d'éventuels témoignages.

Il ne courut pas. Il prit son temps. Il les frôla. Mais il ne leur parla pas, ne les salua pas et quitta l'immeuble pour se diriger vers une ruelle attenante, dans laquelle il avait garé une vieille fourgonnette Citroën, qui n'était pas la sienne. Comme dans le cas de l'enlèvement de Jacques Bauer, il avait abandonné son Harley Davidson dans le garage de sa base arrière, de son refuge. Une moto n'était guère pratique pour un rapt. En revanche, les habits d'un motard, oui. Une fois dans l'habitable, il retira son casque et s'en alla.

* * * * *

Neuchâtel, le mardi matin 25 août.

À l'issue du rapport matinal, le commissaire Daniel Garcia avait réuni ses hommes dans le grand bureau des stupés. Ses adjoints Dédé et Laurent se tenaient à son côté et le trio faisait face aux huit autres inspecteurs qui constituaient le commissariat RTS. Le chef exposa la situation à son équipe.

— Durant la nuit, la gendarmerie a dû intervenir à deux reprises pour des situations qui pourraient relever de l'opération Fantômas. Mais encore une fois, rien n'est moins sûr. Il s'agit d'une disparition et d'un décès qui pourrait sembler, à priori, accidentel.

— Qui sont nos heureux élus, cette fois ?, demanda l'inspectrice Laurence Bongard.

— Deux crevures que nous n'allons en aucun cas regretter, répondit Laurent à la place de Garcia.

- Akime Diallo et Jacques Bauer, compléta Dédé.
- Lequel est mort ?, s'enquit l'inspecteur Alexandre Lozouet.
- Le Nigérian, répondit Garcia.
- Bien fait pour lui..., put-on entendre au fond de la salle.

— Nous partageons tous cette appréciation, reprit le chef du commissariat RTS. Mais il n'en demeure pas moins que le Fantôme – comme l'ont surnommé nos toxs du milieu neuchâtelois – a commis des atrocités qui sont difficilement excusables, quelles que furent les infractions commises par ses victimes. Nous sommes là pour faire respecter la loi et nous tiendrons notre serment. Je peux admettre, dans une certaine mesure, que cet assassin nous ait rendu de grands services en termes de sécurité publique. Mais maintenant, il est de notre devoir de le traquer et de l'arrêter, pour qu'il soit jugé selon les règles de procédure en vigueur.

— Eh bien, rétorqua Laurent, en ce qui me concerne, je trouve qu'on devrait lui décerner une médaille, à ce Fantôme.

— Il faut reconnaître, compléta Dédé, qu'il a réussi là où notre système a maintes fois échoué, que ce soit au niveau de notre brigade ou au niveau de la justice. Il a fait ce que bon nombre d'entre nous ont déjà rêvé de faire : réparer des acquittements faciles, prononcés par des juges cachant leur lâcheté derrière des leçons de droit destinées à la police.

— Ça, c'est bien vrai !, approuvèrent en cœur Muriel et Alexandre. Chaque fois qu'il y a un couac judiciaire, c'est soi-disant de la faute de la police, qui a mal fait son travail. Y en a un peu marre, à la longue !

— On se calme, intervint Garcia. Déjà, on n'est pas sûr que les deux cas de cette nuit puissent être attribués au Fantôme. Encore une fois, je vous rappelle que cette opération a été décidée, à la base, essentiellement pour des motifs d'ordre politique : calmer la rumeur malsaine qui circule dans certains milieux en ville, selon laquelle un tueur en série sévirait dans la région. De cela, nous ne détenons une preuve que depuis samedi dernier, lorsque nous sommes intervenus dans la glacière de Monlési, soit depuis à peine trois jours. Avant cela, ces deux dernières années, peu d'entre nous étaient convaincus de l'existence même du Fantôme. Et nous ne savons encore rien des cas que nous pouvons réellement lui attribuer, hormis les huit corps découverts ce week-end. En effet, il n'est probablement pas responsable de tous les suicides, accidents, overdoses et disparitions de dealers et toxicomanes survenus ces cinq dernières années.

— Comment Diallo est-il mort ?, demanda Laurence.

— Électrocuté dans sa baignoire, répondit Garcia. Il semblerait que son sèche-cheveux soit tombé dans l'eau, alors qu'il prenait son bain.

Des photographies de la scène, prises par le service forensique,

circulèrent entre les mains des inspecteurs du commissariat RTS.

— Il prenait son bain en slip ?, remarqua Muriel.

— C'est en effet un point qui a interpellé les collègues qui se sont déplacés cette nuit sur les lieux, convint le chef des stup. Mais il y en a un autre. Il semblerait que les habitants de l'immeuble aient repéré un gars en combinaison de motard qui quittait les lieux juste après que les fusibles ont sauté.

— On a pu l'identifier ?, demanda Alexandre.

— Non, il portait un casque. En plus, il faisait très sombre dans les couloirs de l'immeuble.

— Et quel est le lien avec la disparition de Bauer ?, questionna Steeve Liechti.

— À première vue, aucun, répondit Garcia. C'est sa voisine de palier qui a téléphoné à la gendarmerie pour se plaindre de l'attitude de Jacques Bauer. Une stupide querelle entre locataires. Il serait descendu dimanche soir mettre une lessive dans les sous-sols de l'immeuble. La police de proximité a en effet retrouvé le linge dans la machine à laver, ainsi qu'une casserole de pâtes sur le feu dans son studio du sixième. Mais aucune trace de Bauer.

— Il est sûrement parti à Bienne pour une transaction et on va le retrouver très bientôt, complètement pété, dans une ruelle au milieu des cartons et des ordures, fit remarquer Dédé.

— C'est une possibilité, reconnut le chef des stup. Ou alors, il a été victime du Fantôme et, dans ce cas, il se pourrait bien que nous ayons un coup d'avance.

— Lequel ?, demanda Laurent.

— Nous sommes au courant pour la glacière. Et le Fantôme ignore pour l'instant que nous avons découvert son "cimetière" de Monlési. Il y a donc fort à parier, si nous sommes dans le vrai, qu'il y emmènera le corps de Jacques Bauer.

— Si ce n'est déjà fait, supposa Muriel.

— Impossible, corrigea Garcia. Depuis samedi, nous avons laissé un planton de gendarmerie sur les lieux. Dès que nous avons émis cette hypothèse, nous l'avons appelé. Il n'y a eu aucun mouvement suspect depuis ce week-end. Nous lui avons donc demandé de rester le plus discret possible et de nous aviser du moindre fait bizarre. En outre, dans la plupart des huit cas connus, le Fantôme a longuement torturé ses victimes avant de les enfouir dans la glace. Donc...

— ... c'est peut-être aujourd'hui ou demain qu'il se pointera à Monlési avec le cadavre de ce "pauvre" Bauer, acheva Dédé.

— Tout juste, quitta son commissaire. Nous allons donc lui tendre un piège.

6.

Monlési, le mardi 25 août.

La matinée touchait à sa fin et rien n'avait bougé. Le dispositif mit en place par le sergent-major Grezet et le corps de gendarmerie du Val-de-Travers patientait. Il n'y avait que ça à faire. Attendre. Et rester discret. C'était le propre de toute observation policière. Un travail de longue haleine, dont on ne pouvait pas présumer qu'il déboucherait sur quelque chose de concret. Une longue attente au terme de laquelle récompense et déception étaient les seules issues, aux antipodes l'une de l'autre. La patience était le maître mot.

Le planton avait été rejoint par une quinzaine de ses collègues, qui s'étaient vêtus en civil pour l'occasion. Un d'entre eux s'était posté au col des Sagnettes, dans un véhicule banalisé, et les autres tout au long des chemins forestiers susceptibles de mener à la glacière. Ils étaient reliés entre eux par radio, sur une fréquence interne de la police, et disposaient tous d'une paire de jumelles, ainsi que d'un téléphone mobile avec appareil photo inclus, pour le cas où quelque chose de suspect méritait d'être porté visuellement à la connaissance de l'entier du dispositif.

Tous étaient motivés à attraper le Fantôme.

Seul bémol à la situation, la météo. Après un départ en fanfare, annonçant une journée caniculaire comme les précédentes, une violente averse s'était abattue sur les montagnes du Jura neuchâtelois. Elle avait été courte et chaude, mais suffisante pour transformer, par endroits, le sol de terre sèche en boue visqueuse, spécialement dans les sous-bois. Les endroits réchauffés par le soleil refoulaient l'eau de pluie sous la forme d'une épaisse brume flottant à environ un mètre en dessus du sol. Ce phénomène conférait aux lieux, selon les endroits, un aspect cauchemardesque.

- Alpha, tu es en place ?, crépita la radio.
- Affirmatif, Tango. RAS de mon côté.
- Charlie, c'est à toi.
- RAS, Tango.
- Et toi, Bravo ? Tu vois quelque chose ?

— Négatif. Mais on se croirait dans les landes et les marais recouverts de brouillard, comme dans le Chien des Baskerville de Conan Doyle. On ne voit même pas nos pieds, ni le sol. C'est flippant.

— Garde tes commentaires pour toi et ouvre l'œil.

— Affirmatif, Tango.

Georges Grezet dirigeait les opérations depuis les abords du puits principal de la glacière. Il s'était posté, avec deux de ses hommes, au pied d'un gros sapin, à l'abri du regard de tout intrus qui s'approcherait un peu trop près de l'endroit. La rubalise orange fluo du service forensique avait été retirée du petit passage menant au gouffre et toutes les autres traces de l'intervention du week-end avaient été soigneusement effacées.

Le Fantôme, s'il venait, ne pourrait pas se douter de la découverte des corps par les forces de l'ordre. Le cas échéant, il ne pourrait que foncer tête baissée dans le piège.

— Dan, tu m'entends ?

Le sergent-major n'obtint aucune réponse. Il appuya une nouvelle fois sur le bouton de sa radio.

— Dan, est-ce que tu m'entends ?

Un silence de quelques secondes fut interrompu par un grésillement.

— Je t'entends, Georges. Ça bouge ?

— Négatif.

— OK. Je reviens aux nouvelles dans dix minutes, si tu ne m'en as pas données d'ici là.

— Bien reçu.

Grezet remit sa radio en stand-by. Il savait que le commissaire Garcia avait souhaité suivre les opérations depuis sa voiture, garée sur la route menant de Fleurier à la Brévine. Il n'avait pas voulu se joindre au dispositif qui se trouvait sur le terrain aux abords de la glacière. Il le jugeait suffisant en effectif et pensait peut-être repérer le Fantôme lors de sa montée vers le col des Sagnettes, pour autant évidemment que l'assassin empruntât cette route. Quant aux autres inspecteurs de la brigade des stupés, ils avaient été disséminés en ville de Neuchâtel pour y recueillir le maximum d'informations au sujet des derniers événements.

En particulier, les deux commissaires-adjoints du RTS avaient été chargés des deux nouvelles enquêtes de la nuit. Laurent avait filé chez la victime Akime Diallo pour y rejoindre le service forensique et procéder à une perquisition en règle de l'appartement du défunt. Quant à Dédé, il était allé interroger plus en détails la voisine de palier de Jacques Bauer.

Aux abords de la glacière de Monlési, le soleil avait fait sa réapparition dans la clairière et baignait les lieux de mille feux. Le

brouillard dense demeurerait cependant en suspension sur une épaisseur d'environ un mètre en dessus du sol. Les rayons solaires transformaient le gris de la brume en une fumée jaunâtre ressemblant à celle de certains fumigènes qu'on pouvait notamment voir dans les stades de football. Grezet imaginait assez mal la cible se pointer sur place en rampant, mais si cela devait être le cas, il dut bien admettre qu'alors, personne ne le verrait arriver. Toutefois, le Fantôme devait logiquement porter un corps. S'il venait, il serait donc certainement motorisé ou devrait progresser debout avec son morbide fardeau sur les épaules. Dans les deux cas, il ne pourrait pas passer entre les mailles du filet.

L'attente se poursuivit encore une demi-heure, sans que rien ne se passât. Daniel Garcia vint aux nouvelles à trois reprises, sans que le sergent-major de la gendarmerie ne pût lui apporter le moindre élément. De son côté, sur la route de Fleurier, quelques véhicules avaient été annoncés au planton des Sagnettes. Sans succès.

Soudain, quelques secondes à peine après le dernier appel du commissaire des stupés, la radio de Georges Grezet crépita à nouveau. Elle le fit presque sursauter. La voix sur les ondes chuchota.

— Tango de Charlie...

— Charlie de Tango. J'écoute.

— Ça bouge ici.

Le gendarme qui se trouvait à la gauche du sergent-major indiqua à celui-ci la position de Charlie sur une carte de la région, dépliée devant eux. Il se trouvait à environ cinq cents mètres au sud-est de la glacière, sur un chemin de forêt.

— Décris ce que tu vois, ordonna "Tango" Grezet.

— Je... je ne vois rien.

— Comment ça ?

— Ça bouge dans le brouillard.

Il y eut un long silence.

— Charlie de Tango. Qu'est-ce qui se passe ?

Nouveau silence.

— Charlie de Tango, réponds !

Pas de réponse.

Le sergent-major insista.

— Charlie de Tango, nom de Dieu, réponds !

La radio crépita.

La voix fut à peine audible.

— Je... je crois qu'il m'a vu... je... Il vient vers moi !

Nouveau crépitement.

— Charlie de Tango. Si tu es en danger, engage ton arme, ordonna

Grezet.

Il n'obtint aucune réponse. Il regarda ses hommes, qui partageaient visiblement son inquiétude. Il pressa à nouveau le bouton de sa radio.

— Bon sang, Charlie ! Engage ton...

Il y eut alors une détonation dans le lointain.

Le coup de feu résonna en écho dans la clairière.

— Merde !, marmonna le sergent-major.

Il réactiva immédiatement sa radio. Le stress put se lire sur son visage et s'entendre dans le ton de sa voix.

— Charlie, au rapport ! Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Il n'obtint que le silence en guise de réponse.

Il était peut-être arrivé malheur à Charlie. Il devait maintenant prendre sans tarder une décision par rapport à cette hypothèse.

— Alpha, Bravo, Delta et Écho de Tango. Répondez.

Ses quatre hommes quittèrent.

— Foncez sur la position de Charlie !, ordonna leur chef de détachement.

— Alpha, bien reçu.

— Bravo, bien reçu.

— Delta, bien reçu.

— Écho, bien reçu.

— A tous de Tango. À tous de Tango. L'engagement de l'arme est autorisé. Je répète. L'engagement de l'arme est autorisé.

Georges Grezet reposa sa radio. Il constata alors qu'il transpirait à grosses gouttes, sans savoir si c'était l'effet de la chaleur et de l'humidité ambiantes ou de la tension soudaine du moment. Sa chemise bleu clair était détrempée au niveau du torse et sous les aisselles. Ses deux hommes affichaient les mêmes auréoles sous les bras. Tous étaient stressés.

La radio grésilla une fois encore.

— Qu'est-ce qui se passe ?, demanda Garcia.

Le sergent-major reprit l'engin et répondit :

— On ne sait pas, Dan. Un de mes gars a tiré et il ne répond plus. J'ai envoyé des renforts sur les lieux. Je te tiens au courant dès que possible.

— Bien compris. J'attends et je ne bouge pas pour le moment. Mais ne tarde pas trop à me renseigner.

— Je n'y manquerai pas.

Le chef des stupés libéra la fréquence et un silence pesant regagna les abords du grand puits de la glacière de Monlési. Grezet et ses hommes se regardèrent sans prononcer un mot, comme s'ils attendaient que certaines explications leur tombent du ciel.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?, finit par s'interroger l'un d'entre eux, à bout de patience.

— Il faut leur laisser le temps d'arriver sur place, dit son collègue.

Moins d'une minute s'était écoulée depuis le coup de feu. Et pourtant, l'attente sembla durer une éternité. La brume jaunâtre – presque éblouissante, comme une sorte de vaste éponge de coton absorbant les rayons d'un radieux soleil – tardait à se dissiper, ce qui pesait encore plus sur le moral du dispositif. Ce mélange de temps estival et automnal conférait à l'endroit un aspect irréel. Intemporel. Angoissant.

Une sorte de thriller où les éléments s'acharnaient à rendre le décor le plus sordide possible, entre espoir et échec. Un monde parallèle dans lequel la bonne logique n'existait plus.

Le chasseur était devenu gibier.

* * * * *

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Grezet en dessinant de petites rivières éclatantes. Leur source était invisible, mais elles s'amusaient à slalomer entre les reliefs du visage grêlé du sergent-major. La transpiration lui piquait les yeux, glissait sur ses joues rouges, butait contre ses lèvres et, lorsqu'elle parvenait au menton, elle restait quelques instants en suspension, avant de tacher le plastron de la chemise déjà bien humide.

La radio crépita à nouveau, puis se tut.

Les trois gendarmes se regardèrent avec des points d'interrogation et de l'inquiétude dans les yeux.

Enfin, une voix essoufflée et saccadée se fit entendre sur les ondes.

— Tango... Tango de Charlie... Répondez...

Georges Grezet plongea sur l'appareil. Charlie était vivant. Un sourire de soulagement s'afficha sur le visage du directeur des opérations.

— Charlie de Tango. Bien reçu. Où étiez-vous, bon sang ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'était...

La voix haletante tenta de reprendre son souffle.

— C'était rien... je...

— Charlie ? Est-ce que ça va ?

Il y eut un court silence.

— Charlie, est-ce que ça va ?, répéta Grezet.

— Affirmatif, répondit le gendarme. C'était rien. Je... j'ai tué un sanglier.

Les trois policiers postés à la glacière se regardèrent, incrédules.

— Tu te fiches de nous ?

— Non, chef. Je suis sérieux.

— Mais qu'est-ce que t'as foutu !

— Il... il m'a fichu la trouille. Je ne voyais pas ce que c'était, avec ce brouillard. J'ai cru que c'était notre cible qui me fonçait dessus et j'ai tiré.

Le sergent-major ne parvint même pas à en vouloir à son homme. Lui aussi n'était guère rassuré, à cause de ce troublant phénomène.

— OK, Charlie. Rejoins-nous vers la glacière. Je vais demander à Delta de te remplacer un moment.

— Bien reçu.

Un crépitement marqua la fin de la communication. Puis, Grezet ordonna à ses hommes de reprendre leurs postes initiaux. Il renseigna ensuite Dan Garcia au sujet de l'incident du sanglier. Et le calme revint enfin dans le dispositif, sans pour autant que la brume n'acceptât de se dissiper.

* * * * *

Une nouvelle demi-heure s'écoula sans que rien ne se passât. Le sergent-major dévissa un thermos de café et en servit à ses deux hommes. Les chemises humides des gendarmes peinaient à sécher en raison du brouillard, même si le soleil atteignait leur buste. Une sensation de froid les avait gagnés et se traduisait par la chair de poule qui recouvrait leurs avant-bras.

La pause-café tombait à point nommé, mais elle fut aussitôt interrompue par la radio.

— Tango de Zebra. Répondez.

Zebra était le planton laissé en observation dans un véhicule banalisé au col des Sagnettes.

— Zebra de Tango. Compris. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je crois que c'est notre homme.

— Où ça ?

— Sur la route, à environ deux cents mètres de moi.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est lui ?

— Il est à moto. Entièrement habillé de noir. Comme la description qu'en ont faite les habitants de l'immeuble d'Akime Diallo.

— Il y a beaucoup de motards, dans le coin. C'est une route assez prisée.

— Peut-être, mais il y en a peu qui s'arrêtent à deux cents mètres de

moi pour m'observer.

— Il est arrêté sur la route ?

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'il a comme moto ?

— Difficile à dire. Sa bécane est à moitié masquée par le brouillard. On dirait une sorte de Harley, mais je n'en suis pas sûr.

— Tu peux t'approcher de lui ?

— Pas sans mettre le moteur en marche ou sans sortir du véhicule. Dans les deux cas, il va me voir.

Georges Grezet réfléchit un instant, puis ordonna :

— Fais-le !

— Quoi ?

— Montre-toi à lui et dis-moi comment il réagit.

— Mais il va savoir que nous sommes là.

— Si c'est lui, il le sait déjà.

— OK.

Zebra s'exécuta sans poser d'autres questions. Le sergent-major attendit. Il y eut une brève interruption de la communication, puis la radio reprit soudainement d'une voix emballée :

— Tango de Zebra ! C'est lui ! C'est notre homme !

* * * * *

Le moteur de la puissante Harley grondait dans le brouillard, comme le Chien des Baskerville dans les landes brumeuses du Devonshire. L'Assassin avait mis un pied à terre et s'amusait à fixer le planton de gendarmerie qui l'observait depuis le parking des Sagnettes. Le passage du col était à quelques deux cents mètres plus haut.

La route fumait de partout, l'asphalte chauffé par le soleil refoulant les eaux de pluie du matin. Par endroits, des petits arcs-en-ciel se dessinaient au milieu des fines gouttelettes en suspension dans l'atmosphère. La nature était troublée. Aux alentours, de part et d'autre de la route, pâturages et forêts de conifères semblaient vouloir conserver pour eux cet aspect sauvage et féérique de la région.

L'Assassin regarda le véhicule banalisé de la police neuchâteloise.

“Les imbéciles...”

Ils avaient utilisé le sous-marin de la BO, la brigade d'observation. Si cette camionnette de livraison de fleurs pouvait peut-être passer inaperçu en ville, il n'en allait pas de même en pleines montagnes de l'Arc jurassien. Encore moins pour lui.

Il savait que la police avait découvert les corps dans la glacière de Monlési.

“Enfin !”, avait-il pensé, tant il avait imaginé par le passé qu’ils le seraient bien plus tôt.

Le jeu allait enfin pouvoir sérieusement débiter. Il en avait planté les jalons, en avait avisé Michaël Donner et maintenant, il allait titiller les forces de l’ordre. C’était plus fort que lui. Il aurait pu rester dans l’ombre toute sa vie. Son génie lui aurait permis de tuer et de tuer encore, pour éradiquer la drogue de son pays, sans risque d’être démasqué. Mais à n’en pas douter, une certaine publicité accroîtrait la force de son message. Et sa chute – car elle était à envisager – mettrait alors la dernière pièce à son œuvre. La reconnaissance.

La partie commençait.

La porte latérale du sous-marin de la BO s’ouvrit et un homme en civil en sortit.

L’Assassin comprit que la police avait avancé l’un de ses pions. Il répondit avec le fou. Derrière son casque à la visière fumée, il esquissa un sourire maléfique, toisa le gendarme un instant, le laissa s’approcher à moins de cinquante mètres, puis lui fit un signe de la main pour le narguer et fit demi-tour.

L’idiot ne l’avait pas jouée très discrète. Il était sorti de sa cachette avec sa radio à la main.

Dans sa manœuvre, l’Assassin vit le policier en civil tenter de dégainer son arme. Mais il n’y eut aucun coup de feu. La Harley fut bien trop rapide et elle fila à vive allure, en coupant la brume en suspension, en direction du Val-de-Travers.

* * * * *

Des abords de la glacière, Georges Grezet alerta tout le dispositif, puis il prévint Daniel Garcia qu’une moto descendait à pleine vitesse dans sa direction. Le chef des stupps quitta et mit le moteur de la Subaru en marche. Il était garé à la bifurcation des routes menant pour l’une à Fleurier, pour l’autre à Plancemont.

Dans sa voiture de fonction, il entendit les consignes que la centrale d’engagement et de transmission de la police donna par radio, visant à placer des barrages en urgence à Fleurier, sur les routes menant à Buttes et aux Verrières. La douane franco-suisse de ce village fut aussi informée. Des patrouilles mobiles répondirent qu’elles se chargeaient des autres accès du Val-de-Travers, tant du côté de Brot-Dessus et de Brot-Dessous, que de tous les autres axes menant vers le Littoral à travers le dernier pli du Jura.

Le commissaire Garcia scruta la route en direction de la Brévine. Le soleil jouait des tours en brouillant sa vision, lançant des rais éblouissants à travers les arbres bordant la chaussée.

C'est alors que, dans le lointain, un éclair apparut. Luisant de mille feux et pétaradant, la puissante Harley noire et métal arriva en vue du carrefour. L'officier de police décida alors de jouer le tout pour le tout. Sortant de son chemin de traverse, il avança la Subaru au milieu de la chaussée pour obliger le Fantôme à s'arrêter. Ce dernier ne s'attendit manifestement pas à la manœuvre et freina brusquement. Le pneu arrière de la machine crissa sur l'asphalte et un dégagement de fumée monta dans son sillage. L'Assassin braqua à gauche et son engin se coucha à moitié sur le côté. Le carénage chromé toucha le sol. Des gerbes d'étincelles giclèrent de tout côté. Dan Garcia s'imagina déjà la grosse moto percuter de plein fouet l'obstacle qu'il avait créé.

Mais le résultat prévisible ne se produisit pas. Par un miracle – ou par malheur, selon le point de vue – la puissante Harley Davidson se redressa, décrivit deux ou trois zigzags, puis se stabilisa, évita de justesse la Subaru des stupés et emprunta la route à gauche, qui descendait en direction de Plancemont.

Le commissaire du RTS jura. Voyant l'Assassin lui échapper dans son rétroviseur, il enclencha la marche arrière et appuya à fond sur la pédale des gaz. De la gomme resta collée sur le bitume. Les pneus hurlèrent et la voiture fonça en direction de la moto. Tirant le frein à main et braquant le volant d'un coup, Garcia fit opérer un sec demi-tour à la Subaru, qui se mit alors en chasse du Fantôme.

Mais celui-ci avait pris trop d'avance. Les chevaux des deux moteurs ne pouvaient pas rivaliser. L'officier de police persista néanmoins jusqu'à Couvet, mais une fois dans le village, il ne sut quelle route l'Assassin avait prise. Il l'avait perdu de vue depuis bien trop longtemps. Il s'arrêta au stop, regarda à gauche, à droite, devant lui. Rien à faire. Il jura une nouvelle fois, tout en frappant des deux poings sur le volant.

Il n'y avait plus qu'à espérer que les gendarmes de Georges Grezet aient plus de chance que lui.

* * * * *

Les mains gantées de cuir retirèrent le gros cadenas retenant la chaîne qui obstruait l'entrée de l'ancienne mine d'asphalte. Le Val-de-Travers connaissait plusieurs réseaux souterrains de ce type. Le plus connu était celui de Travers, qui avait été ouvert au tourisme. On y faisait même déguster l'une des spécialités de la région après la fée verte, le jambon cuit dans l'asphalte. Mais d'autres mines, notamment

à Saint-Sulpice et Noiraigue, étaient beaucoup moins connues et surtout, demeuraient dans le patrimoine de propriétaires privés, qui se gardaient d'en vanter publiquement l'existence.

Celle du Furcil était tombée dans le patrimoine de l'Assassin un peu contre sa volonté. Longtemps, il n'en avait pas voulu, se demandant ce qu'il pourrait bien faire de ce fardeau immobilier. Puis la solution s'était imposée d'elle-même, lorsqu'il avait cherché un endroit logistique d'où exécuter son plan.

Il avait trouvé les clés de l'entrée de la mine dans la cave désaffectée de la demeure de Neuchâtel et y avait bâti son second refuge, celui où ses prisonniers feraient escale avant leur long voyage vers la rédemption. À plus de cinq cents mètres dans les entrailles de la montagne surplombant Noiraigue, il avait aménagé une série de huit cellules sombres et hermétiques.

La moto parcourut au ralenti le long couloir taillé dans la roche. La seule source de lumière était le phare de la Harley, qui faisait défiler sur les murs de pierre les ombres des esprits torturés en ce sinistre endroit ces cinq dernières années. L'oreille de l'Assassin pouvait encore entendre leurs cris déchirants dans les ténèbres de la mine abandonnée.

Lorsqu'il parvint enfin au quartier cellulaire – des sortes de caissons métalliques soudés dans la roche – le Fantôme stoppa le moteur de son engin et le gara dans un coin de ce qui ressemblait à une petite salle. Sur une petite table à moitié pourrie reposaient des bouteilles en plastic. Il se servit d'un gobelet de coca-cola, retira son casque et but son verre d'un trait. Puis il regarda dans chaque cellule, au travers d'un œil de bœuf. Tous ses hôtes étaient endormis sous l'effet des calmants.

Une seule des huit cellules était encore vide. Mais plus pour bien longtemps. Dans moins de deux jours, il pourrait passer à la vitesse supérieure.

Déposant alors ses gants sur une seconde table plus grande, au centre de la "pièce", il s'assit, prit une plume, tira à lui une feuille de papier et écrivit à la seule lueur d'une bougie.

"Val-de-Travers, le 25 août,

Mon cher Michaël,

Je reviens enfin vers toi, après ma première impression d'il y a trois jours.

Si tu ne le sais pas encore, les premiers cafards sont enfin remontés à la surface. Flottant nus au grand jour, comme la vermine se doit d'apparaître aux yeux de celles et ceux qui

aspirent à retrouver une société dans laquelle il fait bon vivre. Une société où ne règne ni violence, ni haine, ni peur.

La première pierre de mon nouvel empire vient d'être jetée à la figure d'une police et d'une justice corrompues par le crime. Le crime de ne plus poursuivre le crime. Le crime de la clémence aveugle à l'égard de tous ceux qui nous empêchent de vivre heureux.

À Monlési dormaient à cent pieds sous terre, dans le froid conservateur, les témoignages de l'échec de notre système judiciaire. Ces huit corps, comme huit autres bientôt, vont crier à la face du monde la nécessité d'une révolution de nos valeurs conservatrices, fondées sur des idéologies désuètes.

Les garanties fondamentales de notre constitution ont été perverties au fil des années par des théoriciens en herbe, qui ont omis de s'intéresser à la raison première de ces bases de tout État moderne. À tel point qu'elles sont aujourd'hui brandies comme des pantins pour justifier l'acquiescement et la libération, à tours de bras, de celles et ceux que la justice, avec un petit "j", n'a plus le courage d'envoyer derrière les barreaux.

Dès à présent, je vais offrir à notre société une solution visionnaire pour rétablir l'ordre et la morale. Solution que le petit peuple, celui que nos élus n'écoutent plus depuis bien longtemps, approuvera.

N'entends-tu pas, Michaël ?

N'entends-tu pas les gens crier vengeance ?

N'entends-tu pas les gens crier justice ?

N'entends-tu pas les gens crier à l'injustice ?

... et ne plus croire aux parodies théâtrales que nos tribunaux daignent leur offrir ?

Eh bien moi, je vais les aider à croire à nouveau.

Je vais leur rapporter la Foi qu'ils ont perdue.

Et pour cela, j'aurai besoin de la police...

... et de toi !"

7.

Perreux, le mercredi matin 26 août.

J'avais dormi cette nuit-là, comme la précédente, dans la chambre mise à disposition par l'hôpital et j'avais rendez-vous aujourd'hui avec mon psychiatre Anthony Costanza, pour établir mon bilan de fin de mois. Comme à son habitude, le thérapeute reviendrait sur les faits d'il y a cinq ans, lorsque j'avais fugué de la clinique et que j'avais bouté le feu, sans raison apparente, à la Porsche Cayenne de son directeur administratif Benoît Neuhaus. L'homme que j'avais confondu, dans une crise aiguë de paranoïa, avec le chef corrompu de la police judiciaire genevoise. Et comme à mon habitude, je répondrais que c'était du passé.

Tandis que je déambulais dans les couloirs blancs et glauques de l'institution psychiatrique, en direction du grand bureau du docteur Costanza, l'infirmière de garde m'interpella. Elle tenait dans les mains une enveloppe identique à celle de l'avant-veille. La seconde lettre du Fantôme. Celle que j'attendais après ma visite à Ibrahim Kurtaj. Peu surpris, je pris le pli et remerciai l'infirmière, puis m'assis sur un banc, un peu à l'écart dans le couloir, l'ouvris et le lus, en prenant bien soin de le manipuler le moins possible en vue de recherches de traces.

“... j'aurai besoin de la police...

... et de toi !

Maintenant, les choses doivent s'accélérer. Tes anciens collègues sont à mes trousses – ils ont failli m'interpeller cet après-midi, ce qui aurait été très fâcheux – et ils ne vont pas me lâcher. C'est là que tu entres dans le jeu. Un jeu à trois étant bien plus amusant qu'un tête-à-tête, tu en conviendras.

La police a établi un lien avec moi. J'ai établi un lien avec toi. Il te reste à établir un lien avec la police. Ainsi, nous serons tous sur un pied d'égalité. Réunis dans un triangle d'or, qui symbolisera la balance plus équilibrée de notre nouvelle Justice.

Et pour forcer la création cet ultime lien, j'ai choisi de m'attaquer à un héros de notre République, qui réunit en lui

toutes ces questions controversées de distinction entre Bien et Mal, pour tenter de justifier une action de justice propre : la tentative d'assassinat d'Adolf Hitler par le Neuchâtelois Maurice Bavaud, en 1938.

L'histoire a bien failli oublier cet homme, guillotiné par les Nazis. Et il aurait tout aussi bien pu disparaître des mémoires s'il n'avait pas été réhabilité récemment par les dirigeants de notre pays. Ces mêmes dirigeants qui prônent des lois pardonnant le crime.

Bavaud a-t-il bien fait de tenter d'assassiner Hitler ?

Ou son acte est-il condamnable ?

Aurait-il changé la face de l'Europe, voire du monde s'il y était parvenu ?

Un autre chef nazi, plus intelligent qu'Hitler, aurait-il pris sa place pour mener l'Allemagne à la victoire ?

Les Juifs auraient-ils connu le même sort sous un autre Führer ?

Toutes ces questions peuvent demeurer ouvertes.

Les Nazis ont commis des crimes atroces. Personne ne peut le nier. C'est un fait établi. Mais ils ont aussi amené de bonnes idées pour l'Allemagne. Bavaud, quant à lui, s'apprêtait à commettre un assassinat. Mais pour lequel il aurait certainement été acclamé en héros par le monde entier.

Sur cette terre, il paraît évident que rien est tout blanc, ni tout noir. Il n'y a que des nuances de gris. Et chacun est libre de considérer telle ou telle action comme gris clair ou gris foncé.

Les miennes ne failliront pas à engendrer un puissant débat sur le sentiment de justice. Entre justice divine et justice des hommes.

C'est ce que j'espère avant tout.

J'œuvre pour le bien commun.

Pour un Monde meilleur.

Pour notre futur.

Celui de nos enfants.

Et des générations à venir.

Mon sort immédiat m'importe peu.

Mais je sais qu'un jour, je serai réhabilité.

Ton dévoué"

* * * * *

Le cinéma Strada offrait une rétrospective Al Pacino durant une semaine et, en film d'ouverture, Scarface s'était imposé en toute évidence. Cependant, le public neuchâtelois n'avait pas vraiment répondu présent à l'événement. Soit que les gens fussent retenus chez eux la semaine en raison de la perspective d'aller travailler le lendemain matin. Soit qu'il s'agît des prix surfacts pratiqués par les distributeurs helvétiques, en comparaison des prix d'entrée beaucoup plus raisonnables des salles françaises. Dans les deux cas, l'industrie du DVD nuisait également au grand écran.

Ce soir-là, une petite dizaine de personnes s'étaient dispersées dans les fauteuils de feutre rouge du cinéma. Avant tout des retraités et des étudiants. Mais aussi et surtout le couple Torres.

Lui, Francisco Torres, était originaire du Venezuela. Il était en Suisse de longue date – au moins douze ans – et dans le trafic et la consommation de cocaïne depuis autant d'années au moins. À son actif, il avait déjà trois condamnations pour des ventes de petites quantités de drogue. Des peines à la quotité souvent bénigne, faute de preuves étayant les charges principales de l'accusation : de l'importation de cocaïne en gros, par kilos, depuis l'Amérique latine.

Elle, Daisy Almeida Torres, était une ressortissante dominicaine. Plusieurs fois, elle avait été sérieusement soupçonnée par la brigade des stuprs d'être la complice de son époux. Voire même l'instigatrice de ce trafic, dans la mesure où les kilos de cocaïne semblaient transiter par Saint-Domingue. Mais lors de chaque affaire, elle avait bénéficié d'un non-lieu pour insuffisance de charges ou d'un acquittement au bénéfice du doute.

Le couple Torres était dans le collimateur du commissariat RTS depuis plusieurs années, mais cela ne semblait pas l'affecter outre mesure. Son train de vie ne correspondait pas avec ses revenus légaux. Toutefois, même la brigade financière s'était cassé les dents sur leur situation économique.

Regarder Scarface – et probablement se comparer au parrain mafieux – pour la dixième fois procurait autant de plaisir à Francisco que de s'envoyer une ligne de coke dans les narines. À l'entracte, il ne put s'empêcher de se lever et d'applaudir, devant les autres spectateurs de la salle, interloqués.

Puis, il se pencha vers sa femme Daisy et l'embrassa goulument.

— *Mi Amor*, il faut que j'aille au petit coin...

Elle lui rendit son baiser.

— Fais vite ! Je t'attends.

Il se leva, longea la rangée de fauteuils et regagna le couloir extérieur. Puis, sous les yeux admiratifs de son épouse, il déambula comme un macho jusqu'au pied de l'écran et descendit les marches qui

le conduisirent aux toilettes. Les WC se trouvaient en sous-sol. Il repéra la porte des hommes et la poussa. Une odeur d'ammoniac lui emplit les narines. L'endroit était propre. Nettoyé et désinfecté après chaque séance. La lumière glauque d'un néon rendait les lieux très pâles.

Deux hommes urinaient côte à côte. Il se dirigea alors vers l'urinoir de gauche, descendit sa braguette, sortit son pénis et soulagea sa vessie. Il n'aimait pas faire cela à côté d'autres hommes. Cela le gênait et le bloquait un peu. Il regarda alors le mur en face pour oublier la présence de son voisin de droite.

Après quelques secondes, le retraité qui se trouvait à son opposé se retira et alla se laver les mains, avant de regagner la salle. Francisco Torres se retrouva alors seul avec son voisin immédiat. Celui-ci aussi semblait un peu gêné par sa présence. En tout cas, il s'attardait anormalement devant l'urinoir. Le gaillard était grand. Plus grand que lui. Mais quelque chose – il ne savait pas quoi – le dérangeait dans le tableau.

Quelque chose clochait.

Comme un anachronisme.

Ou plutôt un illogisme.

Quelque chose ne jouait pas chez cet homme. C'est pourquoi il décida de le regarder discrètement, du coin de l'œil. Le gars était sombre. Balèze aussi. Ou du moins, c'était peut-être un effet de son habillement.

“Son habillement...”

C'était ça !

Son voisin était intégralement vêtu de cuir noir. Une combinaison de motard. C'était cela qui ne tenait pas le route. Qui allait au cinéma en combinaison de moto ? Il devait mourir de chaud.

Torres regarda tout aussi discrètement derrière lui, vers les lavabos. Il y avait un casque noir à visière fumée posé à côté d'un robinet.

Au moment où il se décida à faire une remarque en forme de plaisanterie à son voisin et le regarda, il reçut une décharge de teaser dans la gorge. Il ne s'y attendait pas. Il ne put rien faire.

Son corps fut secoué violemment par l'électricité. Presqu'instantanément, il s'écroula au sol et heurta au passage l'urinoir avec son menton.

* * * * *

Dans la salle redevenue obscure à la fin de la pause, Daisy Almeida Torres s'impatia soudain. Le film avait repris et son époux n'était

pas encore de retour des toilettes. Elle ne lui connaissait pourtant pas une habitude à s'éterniser dans ce genre d'endroit, qu'il avait plutôt tendance à détester.

Du côté des toilettes, la lumière était éteinte. À tout le moins dans les escaliers y menant, situés juste sous l'écran du cinéma. Seule la lumière verte indiquant la sortie de secours était visible.

“Et s'il avait osé...”

Non, il n'aurait pas osé. Il lui avait promis de ne pas toucher au nouveau stock de cocaïne qui venait d'arriver de Higüey. La poudre n'avait pas encore été coupée. Elle était pure à quatre-vingt-dix pourcents. Il le savait. Une dose normale pourrait arrêter son cœur.

Elle se mit soudain à paniquer intérieurement. Si son époux avait craqué, il était peut-être en train de faire un malaise dans les WC du cinéma. Elle devait s'assurer du contraire.

Elle se leva, prit garde de ne gêner personne dans sa démarche et gagna discrètement les escaliers indiqués par la veilleuse de la sortie de secours. Elle descendit les premières marches dans la pénombre, avec la voix d'Al Pacino en arrière-fond, en s'appuyant contre les murs pour se guider. Au sous-sol, une lumière glauque filtrait sous la porte des toilettes des hommes. En revanche, celles des femmes semblaient éteintes. Doucement, elle poussa la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Rien ne bougea. L'endroit paraissait désert.

— Francisco, tu es là ?, appela-t-elle à voix basse.

Elle n'obtint aucune réponse.

Seule une chasse d'eau semblait fuir dans l'un des cabinets. Le filet s'écoulant en continu provoquait un bruit caractéristique.

— Francisco ?, répéta-t-elle.

Sans succès.

— *Mi Amor*, tu es là ?, insista-t-elle.

Le silence aquatique et ammoniacé persista. Et les craintes de Daisy Almeida s'amplifièrent. Elle s'attendait maintenant à retrouver son époux inanimé – ou pire – sur une cuvette de WC. À pas hésitants, elle s'approcha du premier des cabinets et en poussa la porte.

Vide.

Elle répéta l'opération avec le second.

Vide.

Le troisième.

Vide.

Le quatrième...

... une porte claqua !

Elle se retourna d'un bond. Cela venait du couloir, entre les portes des toilettes des hommes et de celles des femmes.

“Un courant d’air”

“La sortie de secours”

Daisy se précipita dans le couloir et regarda devant elle. La porte d’en face était close. Il n’y avait toujours pas de lumière dans les WC des dames. Cela se voyait sous le bas de la porte. Elle tourna la tête sur sa droite, en direction de l’issue de secours. Ses épais cheveux noirs frissonnèrent. La porte du fond du couloir bougea. Elle s’entrouvrit.

— Francisco, c’est toi ?, demanda son épouse.

Elle n’obtint qu’un claquement en guise de réponse. Le courant avait refermé la porte.

“Peut-être qu’il s’est senti mal et qu’il est sorti pour prendre l’air ?”, pensa-t-elle.

Dans une quasi obscurité, avec pour seules sources de lumière le rai glauque du néon blanc sous la porte des toilettes des hommes dans son dos et une seconde veilleuse verte devant elle, Daisy s’avança vers l’issue de secours. Au fur et à mesure de sa progression vers le bout du sombre couloir, elle entendait de moins en moins les dialogues du film Scarface, qui se déroulait à l’étage.

Elle actionna la barre métallique de la porte externe et la poussa de manière hésitante. Un petit grincement accompagna l’ouverture et un souffle d’air tiède envahit soudain le couloir du sous-sol, soumis au régime de l’air conditionné comme le reste du cinéma Strada. Il était environ vingt-deux heures et la chaleur caniculaire ne commençait que maintenant à diminuer au profit de la fraîcheur nocturne.

À l’extérieur, Daisy Almeida se retrouva dans une ruelle sombre, éclairée par la seule réverbération lunaire.

L’issue de secours du cinéma semblait donner dans l’arrière-cour d’un immeuble désaffecté, qui pouvait correspondre au quai de chargement d’un magasin. À ces heures, il n’y avait aucune activité.

Soudain, il y eut un hurlement strident. Une ombre passa près des jambes de la Dominicaine, qui cria à son tour. Une masse noire courut se réfugier derrière un tas de palettes en bois. Le cœur et le sang de la jeune femme bouillirent en même temps.

“Putain de chat !”, jura-t-elle intérieurement.

Elle soupira.

Puis elle attendit que ses yeux s’habituent à la clarté lunaire pour chercher un indice dans la cour. Son époux avait dû passer par là. Peut-être fumait-il une cigarette ? En plein Scarface, elle en doutait fortement. Mais on ne savait jamais. La cocaïne lui faisait parfois faire des trucs inattendus.

Son regard s’arrêta alors sur une camionnette foncée garée au milieu de la cour intérieure. Le petit véhicule semblait dormir, mais

un détail attira néanmoins son attention : l'une de ses portes arrières était ouverte. Elle s'en approcha.

— Francisco, tu es là ? répéta-t-elle comme un refrain appris par cœur.

Il lui sembla obtenir un souffle humain en guise de réponse. C'était lui. C'était son mari. Elle en était sûre. Elle aurait reconnu sa manière de respirer lourdement parmi des milliers d'autres. Mais quelque chose n'allait pas. Ça aussi, elle le perçut.

Elle courut alors derrière la camionnette et regarda à l'intérieur. Francisco était là, dans l'obscurité. Elle vit ses yeux apeurés. Ce fut la toute première chose qu'elle constata. Les gouttes de sueur sur son front dégarni et le bâillon. Un gros bout de scotch de carrossier collé sur sa bouche et l'empêchant de parler ou même de respirer correctement.

Il était couché sur le côté, dans le fond du véhicule utilitaire de déménagement. Ses mains étaient entravées par des liens. Peut-être des menottes. Et ses chevilles étaient liées entre elles par de la corde.

— Francisco !, s'exclama Daisy. *Que pasa ?*

Elle n'obtint en retour qu'un regard effrayé, qui ne la fixait pas dans les yeux, mais cherchait un point de contact derrière elle. Un regard qui se transforma bientôt en supplique et qui voulait dire "laissez-là... je vous en prie...".

Elle comprit alors que le danger venait de derrière, mais ce fut trop tard.

Lorsqu'elle se retourna, elle ne vit qu'un spectre noir vêtu de cuir du cou aux pieds. Un casque qui reflétait la peur. Et une paire de gants habitués à la texture et à l'odeur du sang. L'un d'eux était d'ailleurs armé d'un pistolet avec silencieux. L'orifice du canon la regardait entre les yeux.

Et le coup partit.

Il y eut un "plop" étouffé, suivi d'un impact sec, qui propulsa la tête de Daisy Almeida en arrière. La balle traversa le crâne de part en part et alla s'écraser au fond de la fourgonnette. En même temps, du sang mêlé de matière organique aspergea le Vénézuélien, qui ne put qu'exprimer son désarroi en gémissant silencieusement.

* * * * *

Hauterive, le mercredi soir 26 août.

Appelés par le conservateur du musée du Laténium qui avait constaté l'acte de vandalisme, les gendarmes écoutèrent le récit que fit celui-ci de la stèle "décapitée".

— Vous avez des suspicions ?

— Aucune. C'est sûrement l'acte irréfléchi de lycéens un peu éméchés.

— Vous en avez déjà vu tourner ici autour, durant la nuit ?

— Souvent hélas. Plus spécialement en été. Comme partout au bord du lac. Ils viennent, allument des feux, boivent, fument et boivent encore. C'est cela, la jeunesse d'aujourd'hui.

— Vous avez déjà eu des déprédations par le passé ?

— Bien peu, heureusement.

— De l'importance de celle-là ?

— Jamais.

Le conservateur et la patrouille des deux agents de la police de proximité regardèrent la stèle de cinq mètres de hauteur, découpée en deux dans le parc du Laténium. La plaque commémorative avait, elle aussi, été souillée d'inscriptions à la peinture blanche.

— Si ce n'est pas malheureux..., commenta l'un des policiers.

— Qui est Maurice Bavaud ?, demanda l'autre.

— C'est le Guillaume Tell neuchâtelois, répondit son collègue. Il a essayé de tuer Hitler pendant la guerre.

— Avant la guerre, corrigea le conservateur. Il est né à Neuchâtel le 15 janvier 1916 et a été décapité à Berlin le 14 mai 1941, à l'âge de vingt-cinq ans, pour avoir tenté d'assassiner Adolf Hitler en novembre 1938. Bien peu de gens connaissent son histoire, à vrai dire.

— Dommage. Il mériterait une médaille pour son geste et son courage. C'est un héros.

— Certains le voient comme tel, commenta le vieux conservateur. Alors que d'autres ont préféré condamner son geste. Ce fut le cas du Conseil fédéral suisse durant la guerre.

— Les lâches !

— Ils l'ont abandonné en mains des Allemands ?

— Il est toujours facile de juger l'Histoire à postériori, répondit le conservateur.

— J'imagine, compléta l'un des gendarmes en s'agenouillant devant la stèle décapitée. C'est un peu comme quand un tribunal juge notre propre travail d'enquête après coup, sagement assis sur une estrade. Jamais le président ne s'est retrouvé dans le feu de l'action, alors qu'il faut prendre une décision à chaud.

— En quelque sorte, si on veut. Sauf qu'à l'époque, l'ambassadeur suisse Hans Fröhlicher, en poste à Berlin, était favorable au parti nazi. Il a condamné publiquement l'acte de Maurice Bavaud. Notre pays a alors même refusé d'échanger ce dernier contre un espion allemand détenu en Suisse.

— Et Bavaud a été décapité ?

— Exact. Il a été guillotiné le 14 mai 1941 à la prison de Plötzensee, sans que les Conseillers fédéraux de l'époque ne lèvent le petit doigt. Depuis, sa famille n'a eu de cesse de le faire réhabiliter. D'abord en Allemagne, où il a été rejugé à titre posthume le 12 décembre 1955. La condamnation à mort de Bavaud a alors été commuée en cinq ans de prison, le tribunal ayant retenu que la vie d'Adolf Hitler était protégée par la loi comme celle de n'importe quelle autre personne.

— C'est dégueulasse, jugea l'un des gendarmes.

— C'est discutable. Et âprement discuté, encore à ce jour. Toujours est-il que ce nouveau jugement a été annulé une année plus tard et que le Gouvernement allemand a été condamné à payer quarante mille francs suisses à la famille de Bavaud en guise de réparation.

— Je préfère ça.

— Moi aussi, approuva le vieux conservateur. Mais l'éthique du tyrannicide a été largement débattue à travers les époques. Dans l'Antiquité, par exemple, la légitimité – même pour un particulier – de tuer un tyran autoproclamé était admise, mais pas celle de tuer un chef légitime devenu tyrannique durant son règne. Ce n'est qu'à partir de la Révolution française de 1789 que le droit de résistance à l'oppression a été véritablement reconnu. Cela dit, Hitler lui-même a comparé Bavaud à Guillaume Tell tuant le bailli Gessler. C'est pour cela que le Führer a fait interdire la figure du héros helvétique à l'arbalète.

— Et cette stèle endommagée, de quand date-t-elle ?, demanda l'un des gendarmes.

— De 2011, répondit le conservateur du Laténium. Ce fut la commémoration des septante ans de la mort de Maurice Bavaud. Ce dernier avait été réhabilité par le Conseil fédéral le 7 novembre 2008.

— Eh bien, il en a fallu, du temps...

— Oh, vous savez, pour moi qui vis dans l'Histoire à longueur de journée, je peux vous affirmer que d'autres injustices ont mis bien plus longtemps à se réparer. Mais ce fut tout de même une bonne chose. Maurice Bavaud représente quelque part la figure du héros sans visage présent en chacun de nous. D'ailleurs, sa mort n'est pas une fin en soi, mais une étape vers une nouvelle vie. C'est ce qu'a voulu symboliser cette statue érigée en sa mémoire. Elle représente l'élévation vers le ciel, vers l'Absolu, et elle rend hommage à un homme qui a eu le courage de lutter contre le nazisme.

— Et aujourd'hui, quelqu'un l'a décapitée.

— Tout comme lui en 1941.

— Est-ce que cela pourrait être un crime de néonazis ?

— Nous investiguerons dans ce sens également. C'est effectivement une possibilité. Mais dites-nous : pourquoi Bavaud a-t-il manqué sa

tentative d'assassinat ?

— Les circonstances, messieurs. Les circonstances. Il s'est rendu en Allemagne le 9 octobre 1938 et a navigué entre Munich et Berchtesgaden, selon les allées et venues d'Hitler. Et c'est le 9 novembre 1938, à la veille de la nuit de Cristal, qu'il a pris la décision d'agir. À l'occasion d'une marche commémorative, il s'est fait passer pour un fervent partisan des nazis et a cherché un bon emplacement pour voir le Führer. Mais quand la foule devant lui a levé la main pour faire le salut hitlérien, il n'a pas pu tirer avec son pistolet. Il a encore tenté d'approcher Hitler dans les jours qui ont suivi, mais sans succès. Alors, il a décidé de quitter l'Allemagne. Mais il s'est fait arrêter dans le train par la *Reichsbahnpolizei*, car il n'avait pas de billet. Les policiers du rail ont trouvé son arme et des documents compromettants sur lui. Et ils l'ont remis à la Gestapo. Sous la torture, il a fini par admettre ses plans d'assassinat et il a été jugé par le *Volksgesichtshof* – le Tribunal du peuple – le 18 décembre 1938. Le pire dans l'Histoire, c'est qu'un Allemand du nom de Georg Elser a lui aussi tenté de tuer Hitler le 9 novembre 1938, à seulement treize minutes d'intervalle par rapport aux projets de Bavaud. Ces deux héros solitaires avaient bien compris, avant la guerre, la menace qu'Hitler faisait peser sur l'Europe.

Les deux gendarmes remercièrent le conservateur du Laténium de ce récit. Mais ils ne furent pas certains que cela les avait avancés dans leur enquête.

L'un d'eux s'agenouilla vers la plaque commémorative souillée par de la peinture blanche. Elle paraissait partiellement descellée.

— Qu'est-ce que c'est ?, demanda-t-il.

Son collègue et le vieux conservateur se penchèrent pour regarder. Il retira alors de derrière le laiton une enveloppe à l'apparence récente.

Sur celle-ci figurait un nom et une adresse :

Monsieur
Michaël Donner
c/o Hôpital psychiatrique
2017 Perreux

Prenant soin de mettre des gants de latex, il l'ouvrit et en retira un simple mot sur une carte représentant la stèle au moment de son inauguration. Sur celle-ci, il était écrit à l'encre noire :

“Derrière chaque héros se cache un être meurtri par la vie. Là où le père a failli, son fils sera mon disciple. Et ensemble, nous règnerons sur le monde”.

8.

Perreux, le jeudi matin 27 août.

Au moment où j'avais rejoint l'hôpital pour y suivre la séance de mon groupe de parole, l'infirmier m'avait annoncé que j'en étais dispensé, dans la mesure où la police souhaitait me voir. J'imaginai un instant que les CFF avaient porté plainte contre moi pour l'incident du viaduc de Boudry. Il était décidément plus facile de faire entrave au trafic ferroviaire qu'au trafic de stupéfiants, plaisantai-je intérieurement.

On me pria d'attendre dans une petite salle donnant sur le parking est de la clinique, située non loin de la chambre que j'avais occupée durant plus de cinq longues années, entrecoupées de périodes d'essai en hôpital de jour. Comme c'était le cas actuellement. Aujourd'hui, je me sentais relativement bien. Léger. Serein. Bien qu'un peu décontenancé par les deux courriers anonymes que m'avait adressé le Fantôme.

À l'extérieur, le temps se gâtait. De gros nuages gris voilaient le ciel azur. Ils arrivaient depuis la France. De violents orages et des averses étaient annoncés dans la soirée. La météo parlait même de vents à plus de cent kilomètres à l'heure, voire de chutes de grêle. L'été tirait ses dernières cartouches.

La salle d'attente était dénuée de toute lecture digne d'intérêt. Sur une petite table en verre au milieu de la pièce traînaient de vieux magazines froissés, dépassés de plusieurs semaines. Seul l'Express du jour attira mon attention. Je le lus.

Il n'y était fait aucune référence au meurtre d'Elvis Beqiri. Le cousin d'Ibrahim Kurtaj était mort comme il avait vécu : dans la clandestinité. La police et la justice avaient su préserver le secret de l'instruction. J'imaginai à tort que le procureur Sylvain Kornisch ne devait pas être le directeur de l'enquête. Lui qui était d'ordinaire si avide de paraître face aux médias.

Je feuilletai rapidement le cahier neuchâtelois, puis les cahiers suisse et international. Dans aucun article il n'était non plus question du Fantôme. Cela ne me surprit guère. Le journal local était une

publication sérieuse, qui n'allait pas prêter l'oreille à des divagations émanant du milieu toxicomane de la ville. Apparemment, l'Assassin avait encore de beaux jours devant lui, à moins qu'il ne décidât, comme il me l'avait annoncé par écrit, de passer à la vitesse supérieure.

Le bruit d'un moteur m'interrompit dans ma lecture. Je repliai l'Express et le reposai sur la table en verre, au milieu des magazines people. Puis je me dirigeai vers la fenêtre. Sur le parking, je reconnus immédiatement mon visiteur. La Subaru des stupés s'était garée à son endroit habituel. Une fois par mois.

Dan Garcia sortit de l'habitable. C'était la première fois que je le voyais manœuvrer la portière, depuis ma crise de paranoïa du 30 septembre, cinq ans en arrière. La scène raviva en moi des images floutées qui n'avaient existé que dans mon esprit torturé.

Je revis l'explosion de la Subaru, les vitres de ma chambre voler en éclats, mon visage lacéré par les débris de verre, le corps de Dan transformé en torche humaine et s'écrouler sur le bitume. Un cauchemar réveillé, qui m'avait encore poursuivi durant des mois. Une réaction d'autodéfense de mon système cérébral à l'annonce, par Garcia, de la naissance de ma fille Ange. La chair matérialisée de ma relation involontairement incestueuse avec ma sœur Victoria Ouko.

La destruction de l'existence de Michaël Donner et la renaissance brutale de Michaël Ouko. Une vie pour en sauver une autre.

Je vis le chef des stupés – mon seul véritable ami, si je faisais abstraction de Gump – refermer la portière de la Subaru et descendre en direction de la porte de l'hôpital. Il tenait sous le bras une serviette. Celle de son travail. Il n'était donc pas là pour le plaisir de me voir. Je sus alors que sa visite n'avait rien à voir avec ma récente entrave du trafic ferroviaire.

Je l'imaginai pénétrer dans le hall, s'annoncer à la réception et attendre qu'on lui indique où me trouver. Je l'imaginai patienter, comme de coutume dans ce genre de situation, puis remercier la réceptionniste et franchir les couloirs blancs et froids jusqu'à moi. Je l'imaginai lire les numéros sur les portes, saisir la poignée de la porte de la salle d'attente, l'actionner...

... et la porte s'ouvrit.

Garcia affichait une mine déconfite. Il semblait très fatigué. Épuisé.

— Salut Mike, lança-t-il avec effort.

— Salut Dan.

Je le fixai dans les yeux.

— Ben dis donc, quelle tête tu fais !, ajoutai-je.

Il soupira.

— Ne m'en parle pas. Cela fait cinq jours que je n'ai, pour ainsi

dire, pas dormi.

— Boulot ?

— Meurtres.

Je pensai immédiatement à Elvis Beqiri.

— Ah bon ?, feignis-je de ne pas savoir. Qui est le malheureux élu ?

— Si seulement je pouvais te répondre au singulier, ce serait certainement plus simple.

— Il y en a eu plusieurs ?

— Huit de sûr. Et probablement beaucoup d'autres.

Je pensai alors à la seconde lettre de mon mystérieux correspondant.

“À Monlési dormaient à cent pieds sous terre, dans le froid conservateur, les témoignages de l'échec de notre système judiciaire. Ces huit corps, comme huit autres bientôt, vont crier à la face du monde...”

— Huit ?, mimai-je la surprise.

— Huit, confirma Garcia. Et dans un sale état.

— Des gens connus ?

— Tous des toxicos et des dealers de la région. Tous morts durant ces cinq dernières années.

Le nettoyage “ethnique” du Fantôme avait débuté de longue date, mais il n'apparaissait qu'aujourd'hui au grand jour. Le contenu des deux lettres anonymes et les paroles d'Ibrahim Kurtaj me sautèrent au visage comme une évidence. Tout était bel et bien lié. Mais je n'arrivais pas encore à comprendre le rôle qu'on voulait me confier dans ce projet dément.

Je n'étais plus policier – plus inspecteur des stup – depuis plus de cinq ans. J'avais perdu quelque peu la main avec le milieu, hormis les quelques contacts que j'avais noués bien malgré moi avec des toxicomanes en cure à Perreux ou Pontareuse.

Le Fantôme – si c'était lui – m'avait promis, dans son dernier pli, d'établir le lien manquant du triangle entre la police et moi. Il avait tenu parole. Je n'allais pas tarder à savoir comment. Il paraissait maintenant assez évident que mon ami Dan était là pour ça. Il allait devoir m'interroger. Mais sur quoi ?

Il ne pouvait pas être au courant des lettres.

— J'imagine que tu n'es pas venu me rendre une visite de courtoisie, Dan. Pas au milieu d'une enquête de cette envergure. Alors... est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?, demandai-je naïvement.

— Tu peux, Mike. Je crois...

En répondant, il lança sur la table en verre, devant moi, un petit mot manuscrit figurant sur un carton de la taille d'une carte postale.

Intrigué, je le pris et le lus :

“Derrière chaque héros se cache un être meurtri par la vie. Là où le père a failli, son fils sera mon disciple. Et ensemble, nous règnerons sur le monde”.

Je reconnus immédiatement l'écriture et le style de mon correspondant.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je innocemment.

— À toi de me le dire !

— Comment veux-tu...

Il me coupa.

— Cela t'était adressé !

En disant ces mots, il jeta à son tour une enveloppe semblable à celles utilisées par le mystérieux expéditeur anonyme des deux premiers courriers.

— Tu as fouillé dans mon courrier ?, demandai-je.

— Non. Comme tu peux voir, il n'y a pas de timbre sur cette enveloppe. Il n'y a que ton nom et ton adresse, ici à Perreux.

— Où as-tu trouvé cela ?

— C'est la gendarmerie qui a découvert ce mot hier soir, sur les lieux d'une déprédation.

— Où ça ?

— Au Laténium, à Hauterive.

— Merci. Je sais bien où est le Laténium. Mais qu'est-ce que j'ai à voir avec une histoire de dommages à la propriété ?

— Ce petit mot à ton attention a été déposé derrière la plaque commémorative de la stèle dédiée à Maurice Bavaud, ce Neuchâtelois qui a tenté de tuer Hitler.

Nous y venions.

— La statue a été brisée en deux, poursuivit Garcia, et la plaque de laiton a été descellée et barbouillée à la peinture blanche.

— Jusque là, je te suis. Mais quel est le lien entre cet acte de vandalisme au Laténium et les huit homicides sur lesquels tu enquêtes ?

Le chef des stups sourit et répondit :

— Jusqu'à ce matin, il n'y en avait aucun.

— Que s'est-il passé ce matin ?

— Lukas Meyer m’a appelé. L’inspecteur scientifique de son service qui s’est déplacé hier soir à Hauterive a procédé à des prélèvements sur l’enveloppe.

— Des empreintes ?

— Non, aucune. Pas d’ADN non plus. Mais d’infimes taches de graisse. En réalité, de l’huile pour moteur. Elle a été analysée et devine quoi. Elle correspond en tous points aux caractéristiques de l’huile que j’ai prélevée sur la chaussée à Plancemont, avant-hier matin, suite à une course-poursuite avec l’Assassin. Celui-ci conduisait une grosse Harley Davidson noire et chromée. Il a bien failli s’encaster dans ma voiture, mais il a réussi à échapper au dispositif mis en place, non sans avoir laissé quelques traces sur le bitume.

Je jouai l’étonné.

— Un peu grossier comme indice, non ?

— Ou volontairement calculé. Qui sait ?

Garcia me fixa dans les yeux, cherchant à savoir si je lui cachais des choses. À l’évidence, il me connaissait trop bien. Je le vis à sa mine suspicieuse. Il ne servait à rien de jouer au chat et à la souris plus longtemps avec lui. Je lui souris alors et lui avouai :

— J’ai peut-être quelques réponses à t’apporter, Dan. Mais si tu commençais à me raconter ton histoire depuis le début.

Il s’offusqua.

— Ne joue pas à ça avec moi, Mike ! Tu n’es plus flic. Tu es un simple témoin. Je peux – et je dois – t’opposer le secret de l’instruction. Tu le sais. Mais toi, n’entrave pas mon enquête ! S’il te plaît !

— Tu n’as pas la moindre idée de ce que je sais. Alors c’est toi qui va m’écouter. Dis-moi ce que tu sais sur cet Assassin ! C’est donnant-donnant.

— Je pourrais te placer en garde-à-vue.

— Vas-y, fais-le ! Tu ne feras que perdre stupidement vingt-quatre heures dans ton enquête.

Nous nous regardâmes dans les yeux, en silence, en tentant d’évaluer lequel de nous deux lâcherait la bride avant l’autre. Le duel était engagé. Il était béliet et j’étais capricorne. Deux sales bêtes à cornes. Têtues à souhait. Le temps s’arrêta l’espace d’une minute.

* * * * *

Finalement, Garcia évalua le pour et le contre. Il dut bien admettre que je tenais le couteau par le manche. À tout le moins dans l’immédiat. Il lui fallait absolument et rapidement les informations

que je détenais. Il savait que les premières heures d'une enquête étaient cruciales pour sa réussite.

— Bon, d'accord ! Mais ce que je vais te raconter, tu le gardes pour toi. C'est primordial.

— Tu me connais, pourtant, répondis-je.

— Je ne suis pas sûr...

— Comment ça ?

— Je ne suis pas sûr que tu m'aies tout raconté sur ton passé. J'ai parlé avec le Docteur Costanza. Tu le sais. Lui aussi pense que tu refuses de dévoiler des choses qui expliqueraient ton internement à Perreux et tes rechutes. C'est ton droit, mais...

— Mais ça me regarde, coupai-je court à la discussion sur ce sujet.

— Admettons...

Garcia soupira et commença son récit. Il me parla du Fantôme et des rumeurs qui couraient à son sujet dans le milieu neuchâtelois de la drogue depuis près de cinq ans. Les disparitions, les accidents, les overdoses, les suicides.

Des statistiques qui avaient suivi une courbe exponentielle, en comparaison de celles de tous les autres cantons suisses, et qui ne s'expliquaient d'aucune façon, si ce n'était par la loi des séries. Une longue, très longue série ininterrompue de cas suspects, mais explicables à chaque fois par la fatalité. Des dealers disparus du jour au lendemain, mais sans aucune attache en Suisse. Des chutes malheureuses dans l'escalier, depuis une fenêtre du cinquième étage ou même, plus sordide, dans les lames tournantes d'une fraiseuse à neige. Des noyades dans le lac de Neuchâtel, dans l'Areuse et dans le Seyon. Une électrocution. Des overdoses à répétition. Et du côté des suicides apparents, en hausse massive, pendaisons, défenestrations, immolations par le feu, veines ouvertes et écrasements par le train.

Une longue série de cas où l'intervention d'un tiers, sans pouvoir être formellement exclue, avait finalement été écartée faute de preuve.

Une longue série de cas qui, dans le milieu, avait fini par développer une véritable psychose. Celle d'un tueur en série s'en prenant aux dealers et toxicomanes de la ville. D'un Fantôme.

Jusque là, les explications préliminaires de Garcia ne firent que confirmer le récit d'Ibrahim Kurtaj, que j'avais rencontré au Lacus Café il y a trois jours, lundi soir dernier.

Je fus alors obligé de reconnaître à mon mystérieux correspondant un certain génie. Je n'aimais pas ce terme, car il abondait dans le sens de la vanité qui transpirait de ses écrits. Mais il fallait bien admettre qu'il avait réussi là où la police, la justice et les institutions de soins avaient échoué depuis des décennies. En frappant là où cela faisait mal. En parvenant à effrayer la criminalité, par la menace d'une

sanction suprême, la mort. Pas celle de la peine capitale, comme on la connaissait aux États-Unis ou dans d'autres pays du monde – ce système avait lui aussi montré ses limites – mais celle d'une menace voilée et obscure promettant un châtiment violent et inattendu, au coin d'une rue, dans un appartement, dans une cave. N'importe où. N'importe quand. De n'importe quelle façon. Une menace permanente, qui importunait l'esprit des criminels de manière continue, au point de leur faire regretter leur choix de vie.

— Très franchement, poursuivit Dan, jusqu'à samedi dernier, la police ne disposait d'aucun indice sérieux permettant de confirmer ou d'infirmer l'existence de ce Fantôme. Les statistiques parlaient plutôt en sa faveur, mais à l'inverse, les élucubrations des toxicos semblaient plutôt devoir conduire à sa négation.

Il me raconta alors l'expédition de Karl Bornand et de sa sœur Lisa, ainsi que de leur ami Samuel Acker au fond de la glacière de Monlési, et la découverte des huit corps, dont celui d'Elvis Beqiri.

Son récit correspondait exactement au contenu des deux lettres anonymes, qui annonçaient que l'œuvre de l'Assassin allait bientôt être portée à la connaissance du monde.

Il me résuma ensuite les autopsies des huit cadavres par la doctoresse Laura Marty. Les méthodes utilisées par le Fantôme pour faire passer ses victimes de vie à trépas marquaient la profonde haine qu'il éprouvait pour cette catégorie de criminels. Les dealers. Des gens qui, une fois arrêtés, gémissaient en cherchant à atténuer leur responsabilité par tous les moyens. Addiction. Actes de peu de gravité – ils ne faisaient après tout que vendre de la poudre ou de l'herbe sans contraindre personne à leur en acheter. Enfance malheureuse. Système inadapté de l'aide sociale ou de l'accueil des demandeurs d'asile. Tous les prétextes étaient bons pour tenter d'échapper à la sanction pénale.

Sur le fond, je parvenais à comprendre l'Assassin, qui reflétait le raz-le-bol de toute une société face aux dégâts de la drogue et à l'inaction des autorités. Mais sur la forme, non.

Garcia me parla ensuite de l'enlèvement présumé de Jacques Bauer et de la mort apparemment accidentelle d'Akime Diallo. Deux crapules que j'avais connues dans le cadre de mon travail à la brigade des stupés et dont le profil correspondait en tous points avec celui des huit autres victimes retrouvées dans la glacière de Monlési : de minables dealers qui avaient trop longtemps échappé aux foudres de la justice des hommes.

— En fait, conclut Dan, le cas de Bauer nous a donné une idée : celle de tendre un piège à l'Assassin. Celui-ci ne pouvait pas savoir que nous avions trouvé son "frigo" et il nous est apparu que le corps

de Bauer allait bientôt rejoindre les huit autres dans la glace. Nous avons alors mis en place un dispositif d'interception avec l'aide de la gendarmerie du Val-de-Travers. La suite, tu la connais.

— Le Fantôme s'est pointé, mais il vous a échappé.

— Exact.

— Mais s'il est venu à moto, c'est qu'il n'avait pas le corps de Bauer avec lui.

— Exact aussi.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il est venu faire à Monlési ce jour-là ?

— Nous narguer. Rien d'autre. Contrairement à nos premières suppositions, il savait parfaitement que nous l'attendions. Je ne sais pas encore comment. Mais il le savait !

— Quelqu'un a café ?

— C'est plus que vraisemblable.

— Qui ?

— Si seulement je le savais. Il faut dire que durant le week-end dernier, plusieurs dizaines de personnes se sont succédées aux abords de la glacière. Police, colonne de secours du Club alpin, pompes funèbres, procureur de permanence, médecin légiste, les trois jeunes et j'en passe. Cela fait beaucoup de monde au courant de la situation. Sans parler du fait que nous en avons encore parlé ouvertement au rapport de lundi matin. Du coup, les quatre cents policiers du canton sont informés. C'est juste un petit miracle que rien ne soit encore paru dans la presse.

— Et depuis avant-hier ?, demandai-je.

— Nous sommes bloqués dans l'enquête, Mike. Nous n'avions plus aucune piste jusqu'à ce matin : ce fameux hit inattendu dans la comparaison des huiles de moteur retrouvées sur la route de Plancemont et sur cette petite enveloppe qui t'est adressée et qui a été retrouvée hier soir au Laténium. Tu comprends donc maintenant le but de ma visite ?

Je lui souris. À l'évidence, Dan avait besoin d'aide et je pouvais la lui apporter. Dans une certaine mesure.

* * * * *

Mine du Furcil, le jeudi matin 27 août.

Lorsque Francisco Torres se réveilla, il ressentit un horrible mal de crâne, doublé de courbatures et douleurs aiguës au niveau de la nuque. Il était couché par terre, à plat ventre. Comme collé au sol, tant ses membres lui paraissaient affreusement lourds.

Il fit un effort pour bouger la tête. Démesuré. Ses paupières lui

semblaient collées entre elles, tant il était fatigué. Il avait la sensation de sortir d'un très profond sommeil. Léthargique.

Péniblement, il replia ses bras et tenta de relever son buste. L'appui facial lui coûta toute son énergie. Comme si quelqu'un avait rajouté des poids sur son dos.

Où était-il ?

Comment était-il arrivé dans ce lieu inconnu ?

Il avait froid.

Regroupant ses jambes sur le côté, il parvint non sans mal à se mettre assis. La puissante migraine paralysait tous ses sens. Il ne parvenait plus à réfléchir. À se souvenir.

“Fais un effort, Francisco !”

Il passa sa main sur sa nuque, pour se masser et tenter de la détendre. Rien à faire. La douleur, comme une tension permanente, demeurait assez sourde. Elle était emprisonnée sous sa peau.

“Souviens-toi !”

Al Pacino. Scarface. Le cinéma. Daisy.

— Daisy..., tenta-t-il d'appeler.

Sa voix rauque se perdit dans le néant.

Il revit l'entracte. Le besoin d'uriner. La veilleuse de l'issue de secours, au centre sous le grand écran. Les rangées de sièges rouges. Les escaliers. Les toilettes des hommes. Les urinoirs. Les deux hommes. Le vieux. Et le plus jeune. Celui à l'habillement de cuir noir. Juste à côté de lui. Cette sensation étrange de quelque chose qui ne colle pas. Le lavabo derrière lui. Et ce casque de motard. Noir. À la visière opaque. Puis de nouveau l'urinoir. Et le choc. Suivi d'un trou noir.

Un long trou noir, accompagné d'un étrange rêve de légèreté, dans lequel il volait. Comme un oiseau un peu lourdaut. Sur le dos.

Un courant d'air. Un nouveau choc. Physique, celui-là. Puis cette voix qui l'appelait.

“Francisco...”

“*Mi Amor...*”

— Daisy !

Le second appel fut plus marqué, mais il s'évanouit également dans la pénombre de la pièce. Seul l'écho du nom de sa femme lui parvint en retour, répercuté par les parois métalliques de l'endroit.

“Daisy...”

Il revit le visage de son épouse, debout devant lui, d'abord soulagée, puis effrayée. Pourquoi avait-elle eu peur ? Il avait voulu la rassurer, mais aucun son n'était sorti de sa bouche.

“Le bâillon !”

Les liens. Autour de ses poignets et de ses chevilles. Il regarda rapidement ses mains. Elles étaient libres. Ses jambes aussi. Aurait-il rêvé ?

Non. Ses poignets et ses chevilles lui faisaient mal, eux aussi. Les traces qu'ils comportaient le confortèrent dans son impression première : il avait bel et bien vécu tout cela.

Mais pourquoi ?

Et par qui ?

Un de ses contacts sud-américain mécontent ?

Un client floué sur la marchandise ?

Qui avait donc osé s'en prendre à lui de la sorte ?

Et où était Daisy ?

Il revit soudain le visage interloqué de son épouse dans l'encadrement des portes d'une camionnette. Avec l'angle de vision qu'il avait de la scène, il se trouvait lui-même dans l'habitacle arrière du véhicule.

Et cette question sans réponse :

“Francisco... *Que pasa ?*”

Une forme noire et menaçante était alors apparue derrière Daisy. La visière du casque reflétait la mort et la froideur de l'Assassin. Sentant cette présence meurtrière, sa femme s'était retournée pour faire face au danger. Elle n'avait pas dit un mot. Elle n'en avait pas eu le temps.

“Plop !”

Quel affreux bruit !

Aussitôt suivi d'une pluie chaude et visqueuse.

Le Vénézuélien visualisa soudainement le corps de sa femme, tombant mollement à la renverse contre le pont de la fourgonnette, avant de glisser sur le bitume un demi-mètre plus bas. Et cet horrible trou béant dans l'arrière de son crâne. Sombre et luisant à la fois.

— Daisy !, hurla-t-il.

Mais personne ne l'entendit.

Paniqué, il voulut alors se débarrasser de la matière organique recouvrant tout son être. Il se frotta le visage comme un fou. Inutilement. Le sang de Daisy avait déjà séché sur sa tête et ses avant-bras. Des taches brunes craquelées recouvraient ces endroits de son corps. Et pour le reste, il était nu. Entièrement nu.

Ainsi, l'Assassin l'avait déshabillé. Mais dans quel but ? Aucune idée.

Il comprit alors la sensation générale de froid. Sa peau affrontait sans protection les quatorze degrés de la pièce indéfinie où il se trouvait. Une grande salle très sombre, sans mobilier, au sol carrelé et aux murs mêlés de béton et de métal. Comme une grande salle de

bains dégarnie. Ou l'arrière-salle d'une boucherie archaïque des pays de l'Est. Une tuyauterie se devinait au plafond, sans qu'il pût deviner à quoi elle servait. Elle faisait penser à un ancien système de douches collectives, que l'on pouvait encore trouver dans quelques vieilles salles de gymnastique.

Une seule chose était sûre dans l'esprit de Francisco Torres, c'est qu'il avait été enlevé et qu'il était retenu prisonnier par le meurtrier de son épouse. Son mal de crâne ne s'atténuait pas. Pas plus que les courbatures de sa nuque. Il se rappela alors avoir été victime à deux reprises d'une violente décharge de teaser. La première fois dans les toilettes du cinéma Strada. La seconde fois alors qu'il était attaché et bâillonné dans la fourgonnette, juste après l'exécution de Daisy.

— *Mi Amor...*, pleura-t-il une dernière fois, nu dans la pénombre.

9.

Perreux, le jeudi matin 27 août.

Au terme du résumé que Dan Garcia me fit de son enquête relative aux huit cadavres découverts dans la glacière de Monlési, je lui remis les deux lettres que mon correspondant anonyme m'avait envoyées. Je pris soin de lui indiquer que j'avais fait tout mon possible pour sauvegarder le maximum de traces sur celles-ci, mais que je ne garantissais rien à ce sujet, dans la mesure où elles avaient très certainement déjà été manipulées par de nombreuses personnes avant moi.

Étonné et curieux à la fois, le chef des stupés enfila néanmoins une paire de latex, saisit les deux courriers, les ouvrit devant moi et les lut l'un après l'autre. Une mine grave et sombre s'afficha sur son visage au fur et à mesure de sa lecture. Il comprit que l'Assassin cherchait à jouer avec les nerfs de la police.

À la fin de sa lecture, Garcia demanda :

— Mais pourquoi s'adresse-t-il à toi, Mike ?

— Je l'ignore, répondis-je sincèrement.

— Et cette référence à Maurice Bavaud... Cela n'a pas de sens !

— Peut-être que si, corrigeai-je. Ce Fantôme doit être en pleine crise d'identité. Fais-moi confiance ! Je sais de quoi je parle. Entre ses écrits et ses actes, on perçoit un profond mal-être. Une confrontation entre ce qu'il considère comme le Bien et ce qu'il perçoit comme le Mal. Il admire Bavaud pour son acte et son courage, autant qu'il reconnaît le bienfondé de certaines théories nazies.

— Tu rigoles ?

— Pas du tout, Dan. Je suis très sérieux. Bavaud est un symbole à la croisée de ces pôles. Il aurait pu incarner l'assassin d'un assassin. Or, du négatif multiplié par du négatif donne du positif. C'est mathématique.

— Un peu simpliste, tu ne crois pas, Mike ?

— Non, je ne crois pas. Il y a un côté nazi dans les actes et les paroles du Fantôme. Une idée d'épuration ethnique. L'éradication des dealers et des toxicomanes. L'élimination d'une certaine forme de

criminalité qui – je dois bien reconnaître – pourrait l’existence de bon nombre de personnes en ce monde. Tant du côté des souffrances que la drogue engendre que du côté des gros bénéfices qu’en retirent honteusement les trafiquants gravitant au sommet de la hiérarchie. Les dealers sont des assassins. Des criminels de guerre. Je parle de la guerre contre les narcotrafiquants. Et aujourd’hui, l’Assassin les assassine. C’est aussi simple que ça.

— On dirait que tu l’admires.

— Détrompe-toi, Dan ! Disons plutôt que, comme n’importe quel criminel d’envergure, il me fascine. Ce n’est pas pour autant que je cautionne ses actes. Et si je peux t’aider à l’arrêter...

— Ce n’est pourtant pas ce qu’il doit imaginer de tes réactions. Sinon, pourquoi se serait-il adressé à toi de la sorte ?

— Je ne sais pas. Mais une chose est sûre : c’est qu’il me connaît. Et même plutôt bien. Il semble savoir des détails de mon passé que bien peu de monde connaît. Ce qui devrait tout de même restreindre passablement le champ des investigations.

— Tu as des soupçons sur quelqu’un en particulier ?

— Non...

Je réfléchis un instant. Le terrain devenait glissant. Si je m’aventurais à parler de certains suspects potentiels à Dan Garcia, cela m’entraînerait indubitablement sur la pente savonneuse de mon douloureux passé. Or, parmi les événements de novembre-décembre cinq ans et demi auparavant, il y en avait certains que j’avais réussi à taire au prix de rudes efforts. Je ne voulais donc pas gâcher tout cela sur un coup de tête.

— Tu connaîtrais des skins ou des membres d’autres groupuscules néonazis qui seraient capables d’une telle chose ?

— Certainement pas, répondis-je. C’est peut-être ce que le Fantôme tente de faire croire à la police. Mais je pense que ce serait une erreur d’investiguer dans cette direction.

— Je te rassure, Mike. Ce n’est pas mon intention. Il y a bien un ou deux petits cons en ville de Neuchâtel, qui se baladent avec des insignes à croix gammée et des marteaux de Thor tatoués sur le corps. Mais hormis casser la gueule à tous ceux qui portent des marques gauchistes ou anarchistes, ils ne seraient pas capables de réfléchir à un tel plan machiavélique. Et encore moins de le concrétiser.

— Je vois de qui tu veux parler. Peut-être qu’ils me connaissent en surface, comme beaucoup de monde. Et de vue seulement. Comme un sale flic métis. Ils auraient certainement des raisons de me casser la gueule, comme tu dis. Mais sûrement pas de me prendre à partie comme le fait ce Fantôme. Ça ne colle pas.

— Et parmi les gens qui te tutoient et qui auraient des raisons de

t'en vouloir ?

— Il y en a quelques uns. Mais ils n'entrent pas tous dans ces deux catégories. Si je prends l'exemple du procureur Sylvain Kornisch, nous avons eu un différend assez musclé à l'époque. Mais nous nous vousoyons.

— Franchement, Mike, je n'imagine pas Kornisch en Fantôme redresseur de torts. Cela n'a pas de sens. Je suis d'accord : parfois, il est con. Et incompetent aussi. Mais ça s'arrête là.

— À moins que, seul ou avec d'autres magistrats de l'ordre judiciaire, il ait décidé de nous jouer un remake neuchâtelois de "La nuit des juges" de Peter Hyams.

Garcia sourit en imaginant la comparaison.

— Soyons un peu sérieux, répliqua-t-il. Tu ne verrais personne d'autre ?

— Mon père..., finis-je par lâcher.

Le chef des stupés me regarda avec des yeux ronds, sans comprendre.

— Louis De Bosset ?

— Ben oui ! De qui veux-tu que je parle ?

— Il est mort, Mike ! Il y a bientôt six ans.

— Je sais.

Il y eut un long silence, durant lequel j'eus le désagréable sentiment que Dan me prit à nouveau pour un malade.

— Je sais bien..., repris-je comme pour le convaincre que j'étais aujourd'hui sain d'esprit. Mais... je n'ai jamais vu son corps. Et je n'ai pas participé à son enterrement. C'est délirant. Encore une fois, je m'en rends compte. Mais il aurait été capable de ce genre de folie.

— Pourquoi dis-tu cela ? D'après ce que j'en sais, ton père était un banquier et un homme d'affaires tout à fait respectable.

— En apparence. Seulement en apparence, soupirai-je. Mais ne compte pas sur moi pour t'en dire davantage, car certaines choses du passé doivent demeurer dans le passé. C'est mieux ainsi.

— Tu dis ça en lien avec le mot de l'Assassin retrouvé au Laténium ? Il y est effectivement question du "*père qui a failli*". Cela ferait donc allusion à ton père ?

Je regardai Garcia, dépit.

— N'insiste pas, Dan. S'il te plaît...

Il n'insista pas.

— En revanche, repris-je, la police pourrait éventuellement enquêter sur l'ancien état-major de mon père à la BCCG.

Le chef des stupés courait de surprise en surprise. Il me fit remarquer :

— Si j'ai bonne mémoire, Mike, hormis Joël Perrier et Olivier

Mestre qui ont été tués à Neuchâtel, il me semble que les sept autres sont morts lors de la descente en rafting d'une rivière en Afrique. Non ? Les médias de l'époque en ont longuement parlé.

— C'est juste, approuvai-je fausement. C'était dans la rivière Mara, au Kenya. Mais on n'a jamais retrouvé les corps.

— Certains d'entre eux t'en voulaient ?

— Un en particulier, le bras droit de mon père, César Prince. Je m'étais sérieusement pris de bec avec lui dans le cadre de l'enquête sur les meurtres de l'époque. Il était raciste et ne m'aimait pas beaucoup.

Je tus évidemment la vérité. J'avais vu mourir César Prince et Grégory Tardi sous mes yeux, de même qu'au moins deux autres cadres de la BCCG qui étaient tombés dans le Mara avec leur Land Rover. Le chauffeur atteint par une de mes balles et un autre happé par un crocodile dans la rivière. Mais on n'avait jamais retrouvé les corps des trois autres. En particulier celui d'Andrew Bell, que j'avais abandonné à son sort, tel un animal blessé, au milieu des hyènes et des chacals. Au fond de moi, je ne pensais pas que le Canadien ait pu s'en tirer. Mais je ne pouvais pas non plus formellement l'exclure.

En aiguillant habilement la police, j'obtiendrais ainsi peut-être confirmation de sa mort et de celle des autres. Évidemment, dans la liste des suspects, il y avait encore Arthur, le fidèle chauffeur et pilote de Louis De Bosset. Mais à son sujet, je ne voyais pas encore très bien quelles vérifications je pourrais opérer.

— Nous allons étudier toutes les pistes, me répondit Garcia. Même les plus improbables.

— Merci, Dan.

— C'est mon boulot. Et je souhaiterais commencer par éplucher toutes les communications que tu as eues avec ton natel ces six derniers mois. Qui sait ? Peut-être que l'Assassin s'y trouve sans que tu ne t'en doutes. Tu serais d'accord ?

— Aucun problème. Tu connais mon numéro. Il n'a pas changé. Tu n'as qu'à le transmettre, avec mes amitiés les plus sincères (j'étais ironique, évidemment) à Sylvain Kornisch, qu'il puisse faire sa requête au CSI.

— Je n'y manquerai pas, Mike.

Le chef des stups rangea les courriers anonymes du Fantôme dans sa serviette.

Dehors, il s'était mis à pleuvoir à grosses gouttes. La météo ne s'était pas trompée et le temps n'était pas près de changer ces prochaines heures.

Au moment où je crus mon ami sur le départ, il releva la tête et me fixa dans les yeux.

— Tu sais, Mike. Je pense que l'Assassin va bientôt reprendre contact avec toi. C'est ce qu'il veut. Peut-être va-t-il même chercher à établir un contact plus direct, pour te contraindre à entrer dans son jeu.

— Et tu me conseilles quoi ? De t'avertir et de laisser faire la police ?

— Non. Au contraire, je pense que tu devrais entrer dans son jeu.

— Tu es sérieux ?

— Très sérieux.

— En d'autres termes, Dan, tu me demandes de faire la chèvre.

— Personne ne t'y oblige. Mais ce n'est à l'évidence pas un hasard s'il a pris contact avec toi. Il y a une raison à cela. En plus, tu connais parfaitement le milieu des tox en ville.

— Je le connaissais, Dan. Il y a tout de même plus de cinq ans qui se sont écoulés depuis ma dernière enquête dans la zone.

— Oh, tu sais, elle n'a pas beaucoup changé. Ce sont presque toujours les mêmes, à part quelques nouveaux. Et tu avais le meilleur réseau d'informateurs que tout enquêteur des stup's aurait rêvé d'avoir.

— Ça, c'était à cause de la couleur de ma peau. Les tox se méfiaient moins d'un flic métis.

— Il n'y avait pas que ça. Tu avais un feeling que mes autres gars n'ont pas.

— Je les respectais. Ou, à tout le moins, je cherchais à les comprendre. S'il y a bien une chose que mes années d'orphelinat et d'internat m'ont apprise, c'est de me méfier des apparences. Il y a des destins tragiques chez les toxicomanes, qui expliquent leur dérive. Et si tu fais un effort dans leur sens, ils en font un dans le tien. C'est ainsi que va la vie dans ce milieu.

Garcia revint sur sa proposition.

— Tu serais d'accord de jouer ce rôle ?

— Quel rôle ?, demandai-je.

— D'entrer dans son jeu et de me renseigner.

— Pourquoi pas ? Si cela n'avait pas déjà été quelque part mon intention, je ne t'aurais pas parlé de ces deux lettres.

— Merci, Mike.

— De rien. Mais si je peux me permettre, pourquoi me fais-tu confiance ? Après tout, je ne suis rien d'autre qu'un pauvre fou. Et qu'est-ce qui me dit que je ne suis pas en train de délirer une nouvelle fois, comme il y a cinq ans ?

Le chef des stup's sourit.

— J'ai parlé avec le docteur Costanza. Il m'a expliqué que, dans ta crise aiguë, tu avais été convaincu de la réalité des événements,

pourtant imaginaires. Je ne peux donc rien te dire aujourd'hui qui puisse te persuader que tu ne revis pas la même situation. C'est donc plutôt toi qui va devoir me faire confiance. Les yeux fermés. Tu vis aujourd'hui dans la réalité. Dans une triste réalité. C'est tout ce que je peux t'affirmer.

Le téléphone portable de Garcia sonna soudain et il répondit. Je compris au contenu de la brève discussion que c'était la CET. On annonça à Dan qu'un nouveau cadavre venait d'être découvert. Le Fantôme montait en puissance.

* * * * *

Neuchâtel, le jeudi après-midi 27 août.

Une pluie torrentielle s'abattait sur la ville et le reste du canton depuis la fin de la matinée. Le ciel avait viré au noir sur l'ensemble du Littoral. Un fort vent d'ouest balayait le lac, qui affichait des couleurs de camouflage militaire. Les feux de tempête tournoyaient aux quatre coins de la grande étendue d'eau. Ça et là, de vifs éclairs faisaient leur apparition, suivis de grondements sourds et encore lointains. L'orage stagnait pour l'heure du côté d'Yverdon-les-Bains.

Les essuie-glaces à plein régime, la Subaru des stup's pénétra dans la ruelle donnant accès à la petite cour. Elle stoppa face à la banderole de sécurité orange fluo posée par le service forensique. L'avertissement "*stop police – attention traces*" s'y lisait de manière répétitive, à travers toute la chaussée.

Le commissaire Daniel Garcia sortit de la place du conducteur, un parapluie à ouverture automatique à la main. Il l'actionna sitôt dehors sous la pluie. Par chance, le vent était contenu par les immeubles aux alentours. Mais ce que le chef des stup's n'avait pas prévu, c'était de devoir intervenir sur le terrain dans de telles conditions. En partant de chez lui ce matin, il avait revêtu un jeans, un simple t-shirt et une paire de mocassins en daim, sans emporter de veste. Après quelques secondes sous le déluge, ses souliers furent détrempés. Il s'avéra très vite impossible d'éviter les flaques d'eau.

"Eh merde...", bougonna-t-il contre lui-même.

Il n'avait pas écouté la météo.

Pourtant, tout avait bien commencé ce matin avec sa visite à Michaël Donner à l'hôpital de Perreux. Celui-ci s'était montré relativement coopératif. À vrai dire, au-delà de ses espérances. Il avait même hésité à lui demander de l'accompagner sur les lieux de ce nouveau crime, mais il s'était vite ravisé. La présence d'autres policiers – comme Laurent et Dédé pour ne citer qu'eux – l'en avait dissuadé. Ces derniers n'auraient pas forcément compris sa décision.

Après tout, son ami Donner n'était plus flic.

— Salut Dan !

— Salut les gars. C'est où que ça se passe ?

Les deux gendarmes indiquèrent, à travers le rideau de pluie, l'autre extrémité de la cour. Là où des formes vêtues de k-ways semblaient examiner quelque chose, à côté d'un pont de chargement en béton.

Garcia traversa l'enceinte à grandes enjambées avec ses mocassins détrempés, longea deux piles de palettes en bois et rejoignit le petit groupe de quatre personnes, qui donnait l'impression de fouiller dans les poubelles, avec les bras plongés dans un container métallique. Il reconnut alors Lukas Meyer, la doctoresse Laura Marty et ses deux bras droits, Laurent et Dédé.

Le chef du service forensique semblait donner les ordres.

— À trois, on y va. OK ?

Les autres acquiescèrent et Meyer compta. À trois, ils firent tous les quatre un effort colossal et extirpèrent le corps du container. Puis ils firent quelques pas vers l'intérieur de la cour et le déposèrent sur une civière prévue à cet effet. Les bras du cadavre tombèrent alors mollement de part et d'autre, sur le bitume.

Le chef des stups remarqua d'abord la peau dorée, puis les longs cheveux raides et drus. Et enfin les ongles, particulièrement longs et teints en rouge. C'était une fille du sud. Probablement de l'Amérique latine. Éventuellement de la République dominicaine. Elle avait les yeux clos – très maquillés – et semblait dormir paisiblement. Seul le trou qu'elle affichait au niveau du front rappelait qu'il n'en était rien. Un léger filet de sang s'en échappait. Le reste avait dû sortir par l'arrière du crâne.

— Tu la reconnais ?, demanda Dédé.

Garcia hésita. Il changea d'angle de vue, fronça les sourcils, tenta de s'imaginer la victime en vie et ressentit soudain comme un flash.

— Daisy Torres ?

— Ouais, confirma Laurent. Daisy Almeida Torres. La femme de ce gros con de Francisco Torres.

Le commissaire du RTS regarda une nouvelle fois la victime et n'eut plus aucune hésitation. C'était bien elle.

— Et son mari ?, demanda-t-il.

— On ne sait pas.

— Vous avez fouillé la cour ?

— De fond en comble. Aucune trace de lui.

— Et au domicile du couple ?

— Nous y avons envoyé une patrouille. Elle devrait bientôt nous renseigner.

— OK.

Garcia se tourna vers Lukas Meyer.

— Tu as déjà fixé les lieux ?

— Oui, mais en vitesse. J'ai pris des photos et tourné une vidéo. Mais maintenant, il faut rapidement mettre le corps à l'abri. Sans quoi, avec cette pluie, les éventuelles traces risquent de disparaître.

Tout en disant ces mots, le chef du SF recouvrit le cadavre d'une bâche en plastique.

— Et de votre côté ?, demanda le chef des stups à la doctoresse Marty.

— Même si la cause de la mort paraît évidente, il me faudra néanmoins pratiquer une autopsie complète. À première vue, je pencherais pour un gros calibre. Probablement du 9mm.

— La même arme que pour Rabou ?

— Trop tôt pour le dire, répondit le médecin légiste. En plus, nous n'avons pas de projectile de comparaison. Si la balle qui était dans le crâne de Rachid Bouzelma a pu être extraite, nous n'avons pour l'heure pas retrouvé celle qui a tué cette femme.

— Mais qui, elle, semble être ressortie ?, commenta Laurent.

— Très probablement, vu l'orifice de sortie qu'elle présente à l'arrière de la tête.

— Cela veut-il dire que notre tueur n'a pas utilisé de silencieux ?, demanda Dédé. Pourtant, la gendarmerie vient de faire une enquête de voisinage et personne n'a rien entendu.

— Cela dépend de l'angle de pénétration de la balle et des obstacles qu'elle a pu rencontrer sur sa trajectoire. Mais ça aussi, c'est trop tôt pour l'affirmer. En tout cas, il n'est pas techniquement exclu que votre auteur ait aussi utilisé un silencieux dans ce cas-là.

— Elle est là depuis combien de temps ?, demanda Garcia.

— Difficile à dire très précisément, reconnut Laura Marty. Je dirais que cela s'est passé hier soir entre vingt heures et vingt-deux heures, au vu de sa température rectale. On pourrait faire des calculs plus précis, si l'on connaissait la météo et les températures exactes qu'il a faites en ville de Neuchâtel depuis hier après-midi.

— Je m'en charge, intervint Meyer. Je vais requérir ces données auprès de MétéoSuisse.

— OK. Merci Lukas.

Le chef des stups se tourna vers ses hommes.

— Qu'y a-t-il ordinairement dans cette cour ?

— L'arrière d'un immeuble d'habitation, répondit Laurent en indiquant la façade du côté ouest. Et là – il montra le pont de déchargement – nous sommes juste derrière chez My House, le

magasin de meubles.

— Et là ?, demanda Garcia, en indiquant une petite porte métallique côté est.

— C'est la sortie de secours du cinéma Strada. C'est aussi par là qu'ils font sortir les gens quand il y a trop de monde à la séance suivante.

Le commissaire du RTS se tourna à nouveau vers le médecin légiste.

— Vous avez bien dit entre vingt heures à vingt-deux heures, s'agissant de l'heure de la mort, c'est bien cela ?

— C'est une estimation grossière.

— Alors, cela pourrait correspondre avec l'heure de la séance de vingt heures. Que passaient-ils comme film hier soir ?, demanda le chef des stupés à ses hommes.

— Je ne sais pas, répondit Dédé.

— Eh bien, tu vas te renseigner. Je veux le nom du film, les heures exactes de la séance, y compris l'heure de l'entracte s'il y en a eu une, le nombre de spectateurs, le nom des gens qui ont pris des places grâce à des cartes de fidélité, etc. Je veux savoir s'ils ont des caméras de surveillance dans et à l'extérieur du cinéma. Tout, quoi. S'il le faut, tu interrogues le personnel.

— OK, acquiesça le commissaire-adjoint.

Garcia se tourna alors vers Laurent.

— Quant à toi, tu m'accompagnes chez les Torres. On y va maintenant.

— Très bien, répondit l'autre commissaire-adjoint.

Lukas Meyer et Dédé emportèrent la civière avec le corps sans vie de Daisy Almeida à l'abri de la pluie, sous le porche en béton du quai de déchargement du magasin My House, dans l'attente de l'arrivée du corbillard. La doctoresse Laura Marty les accompagna.

Quant à Laurent et son chef, ils traversèrent la petite cour intérieure et revinrent vers la Subaru des stupés, l'un protégé sous son k-way, l'autre sous son parapluie.

— Qu'est-ce que tu espères trouver chez les Torres ?, demanda Laurent, une fois dans la voiture.

— Je ne sais pas encore, répondit Garcia.

— Tu penses que Francisco aurait pu tuer sa femme ?

— Non. Je ne crois pas.

— Tu penses que c'est l'œuvre du Fantôme ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Dis-moi, Dan, tu crois réellement à son existence ?

— Je crois à l'existence d'un tueur en série. C'est tout.

— Et quel serait son mobile ? Quel but poursuivrait-il en éliminant

ainsi des toxs et des dealers ?

— Je n'en sais pas plus que toi, Laurent. Tout comme toi, j'enquête. Mais ce que je sais, c'est que nous devons absolument l'identifier et le stopper. Et vite ! Parce qu'il est en train de gagner en puissance et je redoute le pire.

Le commissaire-adjoint sourit.

— Je ne sais pas non plus qui est ce Fantôme, Dan, mais en tout cas, il est en train de rendre un fameux service à la ville, à l'Etat et à notre brigade. Quoique s'il continue à ce rythme, nous allons bientôt nous retrouver au chômage technique...

Daniel Garcia ne goûta guère la remarque de son subordonné, mais il garda cette impression pour lui. Elle lui laissa un goût bizarre et amer de déjà-vu au travers des deux lettres anonymes que l'Assassin avait adressées à Michaël Donner. Le chef des stup's démarra et prit la direction de Serrières. Les essuie-glaces se remirent aussitôt au travail et le vent d'ouest heurta de plein fouet le véhicule banalisé lorsque celui-ci regagna l'Avenue du Premier-Mars.

* * * * *

Noiraigue, le jeudi après-midi 27 août.

C'est sous une pluie torrentielle que le bolide noir et chromé traversa le village, franchit la ligne de chemin de fer et prit la direction du Fucil. La grosse Harley lançait dans son sillage de volumineuses gerbes d'eau. Derrière son passage, sur la chaussée, les flaques se refermaient comme les murs de la Mer rouge sur le peuple égyptien poursuivant Moïse et les Israélites. Quant au déluge, il s'abattait sur la visière teintée du casque noir, sans pour autant sembler perturber l'Assassin. Ce dernier n'avait que faire de la météo et de ses caprices. Il avait d'autres pensées en tête. Il accomplissait déjà, dans les méandres de son esprit torturé, la sombre destinée qu'il réservait à ses huit prisonniers.

À l'approche de la porte de la mine désaffectée, la moto ralentit enfin et stoppa. Une grosse botte de cuir noir foula l'asphalte détrempé. Puis une seconde. Tout en laissant le moteur tourner, l'Assassin se dirigea vers l'entrée close, enleva l'un de ses gants, sortit une petite clé de sa combinaison et déverrouilla le cadenas. Les deux battants métalliques grincèrent. Le passage vers le néant fut dégagé. Le motard enfourcha à nouveau son engin et s'engouffra dans la mine, avant de verrouiller la porte derrière lui.

Dégoulinante, la grosse Harley descendit ensuite au ralenti, tout phare allumé, la longue galerie qui menait à environ un demi-kilomètre dans les entrailles de la terre. Là où les cris des morts et des

morts en sursis hantaient le moindre souffle de vie.

Parvenu dans la froideur rocheuse des profondeurs, l'Assassin entreprit d'abord de nourrir sept de ses huit hôtes.

* * * * *

— Mais bon sang, qu'est-ce que vous me voulez..., supplia Francisco Torres, tremblant et pleurant de rage et de désespoir.

Il n'obtint aucune réponse de l'homme en noir qui lui faisait face. Ce dernier le tenait en respect avec un pistolet automatique muni d'un silencieux. Le même qui avait servi à tuer Daisy. Sa douce Daisy. Il savait que le tueur n'hésiterait pas à l'utiliser une nouvelle fois s'il le jugeait nécessaire. Il garda donc les mains bien en vue, affichant sa nudité dans la pénombre de la salle au sol carrelé et aux murs mêlés de béton et de métal.

Une profonde respiration émanait de l'intérieur du casque noir à la visière fumée. Dans sa main gauche gantée de cuir, l'Assassin tenait une paire de menottes. Il les lança aux pieds de Francisco Torres et lui fit signe de les ramasser. Craintif, le Vénézuélien s'exécuta. Puis il se redressa et attendit l'ordre suivant.

— Attache-toi à ce tuyau !, lui intima le Fantôme, en désignant une mince conduite métallique qui descendait le long du mur de la pièce.

À nouveau, le trafiquant obéit sans dire un mot.

C'était toutefois la première fois qu'il entendait la voix de l'Assassin. Celle-ci résonna dans la pseudo salle de bains dans laquelle il était détenu dans la nudité la plus totale. Elle était au surplus déformée par le casque de motard. Il crut néanmoins distinguer, sans en être certain, la voix d'un homme.

— Qui êtes-vous ?, gémit Torres.

Il n'obtint aucune réponse.

L'homme vêtu de noir vérifia rapidement l'entrave, puis sortit de la pièce. Il y revint sept fois, chaque fois à environ trente secondes d'intervalle, portant à chaque fois sur ses épaules le corps inanimé d'un homme nu, qu'il déposa sur le sol froid et carrelé de la pseudo salle de bains.

Le Vénézuélien le regarda faire, incrédule et apeuré, menotté à son tuyau métallique. Le sombre manège dura quelques minutes. Les sept corps furent alignés sur les catelles, étendus sur le dos.

Puis l'Assassin se posta vers la porte blindée de cet étrange espace confiné – cette sorte de salle des douches d'un gymnase soviétique des années cinquante – et lança en direction de Torres un petit objet, qui produisit un bruit métallique en tombant sur le sol, vers ses pieds. La

clé de ses menottes.

— Détache-toi !, ordonna la voix déformée derrière le casque. Et réveille-les !

— Ils... ne sont pas morts ?, balbutia le dealer.

— Non. Juste drogués.

La porte se referma dans un fracas résonnant et le Fantôme disparut. La pénombre et le silence regagnèrent la lugubre pièce. Seul le son de quelques gouttes d'eau s'échappant des conduites métalliques du plafond et s'écrasant sur le sol carrelé rythmait la scène à la manière d'une horloge dérégulée.

Francisco Torres se baissa, ramassa la petite clé et la fit jouer dans la serrure des menottes. Il se libéra de son tuyau et s'approcha, non sans crainte, des corps inertes gisant nus sur les catelles.

— Oh hé, vous m'entendez ?, demanda-t-il d'abord timidement à distance.

Il n'obtint aucune réaction.

Il s'agenouilla alors vers le premier homme – tous les sept étaient des hommes – et, après une brève hésitation, palpa son pouls. Pour vérifier l'affirmation de son geôlier. Il sentit les battements de son cœur. Lents, mais perceptibles. Il eut la confirmation que l'homme était en vie. Il n'y avait donc pas de raison qu'il n'en fût pas de même pour les six autres.

Quelque peu rassuré, le Vénézuélien passa sa main sur le sol humide et froid, puis il humecta le front de l'homme endormi. Il n'avait jamais, dans sa vie, réanimé une personne droguée. D'ordinaire, il se contentait de leur vendre le produit et de gérer sa propre consommation de cocaïne. Il n'avait jamais été confronté à un client faisant un malaise. Mais c'était normal. Une fois l'argent encaissé, il s'en foutait de la suite. Le business était le business. Les drogués étaient majeurs et vaccinés. Et il n'avait jamais forcé quiconque à consommer sa merde. Il devait néanmoins bien vivre...

... et jusqu'ici, il avait toujours assez bien vécu selon sa conception de la vie.

L'eau froide ne sembla pas faire d'effet. Il employa alors d'autres méthodes. Il leur parla. Les secoua par les épaules. Les gifla. Jusqu'à ce qu'enfin, un des gars du centre de la rangée bougea. Cela commença par des sortes de spasmes, suivis de clignements de paupières et de murmures inaudibles.

Après une poignée de minutes supplémentaires, le premier réveillé demanda d'une voix rauque, les yeux encore mi-clos et avec un mal de crâne carabiné :

— Où suis-je ?

— Je ne sais pas, répondit Francisco Torres.

Il se voulut rassurant, mais ne le fut pas du tout.

— En tout cas, ajouta-t-il, nous sommes plusieurs dans la même galère.

L'homme regarda autour de lui et cligna des yeux, comme s'il cherchait à s'habituer à l'obscurité. Il vit les autres corps nus, à sa droite et à sa gauche. Certains émergeaient à leur tour de leur état léthargique.

— Comment tu t'appelles ?, demanda Torres.

— Jacques, répondit Bauer.

— Ça fait longtemps que tu es enfermé ici ?

— Je ne sais pas. Quelques jours, en tout cas. Mais j'ai l'impression d'avoir complètement perdu la notion du temps. Quel jour sommes-nous ?

— Je ne sais pas non plus, concéda le Vénézuélien. Ce gars en noir...

— Tu l'as vu ?

— Ouais.

— C'est qui ?

— Je ne sais pas. Il porte une combinaison de motard.

— Qu'est-ce qu'il nous veut ?

— Je ne sais pas.

— C'est un gars ? Tu en es sûr ?

— Quasiment. Il m'a parlé une ou deux fois. Mais...

— Tu l'as reconnu ?

— Non.

Bauer regarda à nouveau à ses côtés.

— Et eux, tu les connais ?, demanda-t-il à Torres.

Ce dernier jeta à son tour un coup d'œil à ceux qui se réveillaient. Il hésita

— Je... je ne suis pas sûr. Peut-être...

— Comment ça, tu n'en es pas sûr !

— Je... j'ai peut-être "fait la fête" avec l'un ou l'autre de ces mecs. C'est possible.

Bauer soupira.

— C'est aussi mon cas, je crois.

Il avait reconnu Tony – un surnom évidemment – soit son fournisseur leccese de cocaïne. Un dur. Un vrai. L'Italien fréquentait le milieu mafieux neuchâtelois. Un milieu dans lequel la loi du silence régnait en maître. Jamais un aveu à la police. C'était comme ça qu'on s'en sortait le mieux. Peut-être pas sur le plan judiciaire, mais au moins avec la reconnaissance et l'appui, au besoin financier, de la

famille au sens large.

Bauer connaissait aussi Torres de réputation. Il se garda de le lui dire, mais la scène neuchâteloise de la drogue était assez petite. C'était un fait. Et voir ainsi, nus dans la pénombre d'une antichambre de la mort, des dealers de l'envergure de Torres ou de Tony, le visage paniqué, à la recherche d'une réponse à leur situation présente qui relevait du plus grand des mystères, le fit relativiser la puissance que la rumeur leur prêtait face à la police.

Leur magnificence venait soudain de s'écrouler.

“Merde...”

Bauer reconnut également les cinq autres. Ils étaient tous issus du milieu des stupéfiants, tous des vendeurs d'une certaine ampleur, des importateurs, qu'il s'agissait de cocaïne, d'héroïne, d'amphétamines thaïes, d'ecstasy, de speed, de méthylone, de haschisch, de marijuana ou d'autres substances. Et tous – y compris lui – avaient mis un point d'honneur à résister aux interrogatoires de la police. Ce qui était connu dans le milieu.

Il voulut parler, lorsqu'une voix supplanta la sienne.

* * * * *

Grâce à un système de micro, le Fantôme s'adressa à ses huit prisonniers. Sa voix grave et caverneuse résonna dans la pièce de céramique, béton et métal. Comme si ses mots glissaient le long des tuyaux à moitié rouillés et suintaient des pommeaux de douche.

Elle glaça l'âme des trafiquants, déjà transis de froid en raison de l'humidité ambiante et de leur nudité totale.

— Vous avez tous les huit commis des crimes que la justice des hommes n'a pas su punir, que ce soit par réel manque de preuves dans certains cas ou simplement par lâcheté dans d'autres. Aujourd'hui, l'heure des comptes est venue. Et c'est à la Justice divine que vous devrez les rendre. Je n'en suis que le messenger, l'exécutant et... le bourreau !

Un grincement métallique s'échappa du toit de la pièce où se trouvaient les huit détenus, qui levèrent tous la tête en même temps. L'inquiétude pouvait se lire sur leurs visages. Des petits bruits parcoururent ensuite les tuyaux qui se trouvaient au plafond et contre les murs de la salle. Les cristaux de Zyklon B se répandirent dans tout le système mis en place par l'Assassin. Le produit tomba dans les colonnes creuses jalonnant la chambre et le gaz commença à se diffuser.

Sous l'effet du cyanogène, les prisonniers sentirent d'abord une

étrange odeur d'amande amère, puis ils commencèrent à étouffer.

Comprenant – mais trop tard – ce qui arrivait, Jacques Bauer voulut hurler. Son cri fut étranglé par l'anoxie dont il fut atteint. Portant ses mains à sa gorge, il s'écroula à genou en même temps que ses compagnons d'infortune. Puis il glissa et se recroquevilla en chien de fusil, avant d'être violemment secoué de convulsions. De l'écume blanche jaillit alors de ses lèvres tordues par la douleur.

À ses côtés, Francisco Torres et le surnommé Tony tombèrent à leur tour, dans le même état.

Les huit corps gagnèrent ainsi le sol carrelé les uns après les autres, dans une sorte de chorégraphie sauvage et macabre, dansant au milieu des vapeurs toxiques. Les secousses incontrôlées les projetèrent à moitié les uns sur les autres. Les membres s'entrecroisèrent de manière répétée et se touchèrent de façon crue et obscène. De la bave mousseuse coulait des bouches.

Par un judas installé dans la porte blindée étanche, l'Assassin contempla le spectacle divin. La mort des huit criminels intervint entre trois et six minutes, calcula-t-il, selon la résistance de chacun.

Les informations qu'il avait recueillies sur le Zyklon B, le gaz utilisé dans les chambres de la mort par les nazis, étaient plus ou moins exactes. Il avait néanmoins réussi à améliorer le produit en le concentrant un peu plus. Il avait, de la sorte, gagné quelques minutes dans le résultat final.

Le Fantôme réprimait l'usage qui avait été fait de ce gaz dans les camps de concentration durant la seconde guerre mondiale. Il estimait aujourd'hui avoir réhabilité le produit, en l'utilisant dans un but positif, pour le bien de l'humanité. L'extermination, par un agent toxique, d'une vermine distributrice de substances non moins toxiques fauchant la jeunesse dans la fleur de l'âge. Une quintessence de la Loi du Talion.

10.

Neuchâtel, le jeudi 27 août.

Après un passage au domicile des époux Torres, le commissaire Daniel Garcia y avait délaissé son adjoint Laurent, le chargeant d'opérer une perquisition dans les règles avec l'aide des deux gendarmes de la patrouille dépêchée sur les lieux. À première vue, Francisco n'avait pas regagné son appartement insalubre après le meurtre de son épouse. Ce n'était guère une surprise pour le chef des stups, qui considérait déjà le dealer vénézuélien comme une victime du Fantôme. Mort, mais non encore enterré. Son cadavre allait bientôt refaire surface, pour crier le génie de l'Assassin à la face du monde. Comme ce fut le cas des victimes de la glacière de Monlési. Il en était persuadé. Ce n'était qu'une question de temps.

L'après-midi touchait à sa fin et la pluie continuait de s'abattre sur les façades arrondies du BAP. Le bureau administratif de la police dans sa version officielle. Plus officieusement et affectueusement la "boîte à poulets". Le Camembert, l'avait-on aussi surnommé en raison de sa forme ovale.

Dans son petit bureau du neuvième étage, Garcia relisait les deux lettres anonymes que le Fantôme avait adressées à Michaël Donner. Il en était au moins à sa dixième relecture, lorsqu'un détail lui sauta au visage. Il se demanda comment celui-ci pouvait lui avoir échappé jusque là.

Probablement la fatigue, mêlée de stress.

"La date...", pensa-t-il. "Quel imbécile !"

C'était bien la dernière chose à laquelle on prêtait attention dans un courrier. Et pourtant, elle débutait toute correspondance digne de ce nom.

Il relut :

"Val-de-Travers, le 25 août,

..."

L'Assassin avait écrit cette missive après la course-poursuite du même jour. C'était une certitude, puisqu'il y faisait référence dans le texte.

“Le salopard...”

Le Fantôme narguait ses correspondants. C'était un fait. Mike Donner ne pouvait pas l'avoir remarqué. Seul un policier présent à Monlési ce jour-là pouvait capter l'allusion.

“Val-de-Travers...”

Par ces simples mots, l'Assassin voulait que la police sache comment il avait pu échapper au dispositif mis en place pour boucler toutes les routes de la vallée. Il ne l'avait simplement jamais quittée et y avait trouvé refuge en un endroit discret. Il était vrai que le Vallon était vaste et truffé de recoin où se cacher. Mais le Fantôme n'avait pas pu s'empêcher de le faire savoir à la police par le biais de cette lettre.

En s'adressant à Michaël Donner, l'Assassin savait dès le départ que ce dernier n'entrerait pas dans son jeu, mais qu'il avertirait la police. Il n'y voyait pas d'autre explication. Il voulait jouer avec les nerfs des flics, tout en entraînant un ex-flic dans son sillage.

Mais pourquoi ?

Quel était le lien entre son ami Mike et le Fantôme ?

Qu'est-ce que le second pouvait bien vouloir au premier ?

Est-ce que cela avait un lien avec le passé obscur et tourmenté de Donner ?

Probablement.

Mais le problème était que Mike ne voulait pas lui parler de son passé. C'était un sujet tabou entre eux. Il avait bien essayé d'obtenir des informations, mais sans succès. C'était à chaque fois porte close.

Sauf que cette fois-ci, l'affaire prenait une tournure criminelle à grande échelle. À l'évidence, Donner devrait revoir sa position. Il n'était plus flic, mais devenait un simple témoin des événements. Il ne pourrait plus lui imposer un quelconque secret.

Seul hic : Garcia savait pertinemment qu'obliger son ami à parler ne mènerait à rien d'autre que de le braquer contre ses anciens collègues.

La méthode douce était donc à privilégier.

* * * * *

Le chef des stupés prit son téléphone et appela Laura Marty.

— Bonsoir, docteur. Dan Garcia à l'appareil.

— Bonsoir, commissaire. Qu'est-ce qui me vaut votre appel ?

— Eh bien, je... je me permets de venir aux nouvelles concernant les autopsies des huit corps découverts à Monlési le week-end dernier. Vous avez du nouveau ? Car de notre côté, l'enquête piétine un peu...

— Hélas, j'ai bien peur de ne pas vous apprendre grand chose de neuf. Celles-ci ont pris du temps.

— Je l'imagine.

— Elles confirment pour l'essentiel les résultats des huit examens externes que j'ai pratiqués au début de la semaine. Votre tueur a exécuté certaines de ses victimes de manière assez rapide et s'est un peu plus acharné sur d'autres.

— J'ai déjà fait ce constat. Je dois dire que le degré de sadisme semble assez proportionnel au côté désagréable dont ont fait preuve les victimes dans les enquêtes que nous avons eues contre elles.

— Vous pencheriez donc pour un tueur "redresseur de torts" ?

Elle marqua une pause, puis conclut :

— Un flic ?

— Vous devancez ma pensée, répondit Garcia.

— Mais vous y avez songé.

— Ça me fait mal, mais je dois bien reconnaître que oui. C'est possible.

— En revanche, si cela peut vous aider, commissaire, j'ai peut-être un élément intéressant pour le cas d'Akime Diallo, votre dealer nigérian retrouvé électrocuté dans sa baignoire.

— Dites toujours, docteur.

— Son corps a été soumis à la diaphanoscopie. Cela permet de retrouver des hématomes sous-cutanés.

— Je sais ce qu'est la diaphanoscopie.

— OK. Alors, vous savez aussi que les coups portés à des Africains marquent moins facilement leur peau que celle des Eurasiens. C'est la raison pour laquelle nous n'avons rien relevé d'anormal à l'examen externe. En revanche...

— Vous avez retrouvé des hématomes sous-cutanés.

— Exact. Et ils sont *ante-mortem*. Ils résultent donc de coups que la victime a reçus peu avant son décès. Probablement à l'occasion d'une bagarre.

Cela confirmait les déclarations de l'immeuble ayant vu une personne en habits noirs de motard quitter les lieux au moment de la panne de courant.

— OK, merci, dit Garcia. Et Daisy Almeida Torres ?

— Son autopsie aura lieu demain matin à Lausanne. Nous ne pouvons guère faire mieux. Nous sommes tous débordés.

— C'est très bien ainsi, docteur. Je vous remercie.

Le chef des stups salua Laura Marty et composa un autre numéro de téléphone.

* * * * *

— Salut Dédé, c'est Dan à l'appareil.

— Salut.

— Du nouveau du côté du cinéma Strada ?

— Rien du côté du cinéma. Le personnel se souvient du couple Torres, mais n'a pas vu de motard à la séance de vingt heures. Et personne n'a fait attention aux gens à la fin du film. Quant à l'entracte, il a eu lieu vers vingt-et-une heure quarante environ et il a duré dix minutes. Là non plus, personne ne se souvient avoir vu le couple Torres venir dans le hall du cinéma pour acheter à boire ou une glace.

— Donc, le meurtre de Daisy pourrait avoir eu lieu durant l'entracte.

— Théoriquement, c'est possible, oui.

— Et l'identification des spectateurs présents dans la salle ?

— Impossible. Tous les privilèges ont été suspendus. Les cartes de fidélité n'ont pas été acceptées, car c'était une séance spéciale. Une rediffusion de Scarface, avec Al Pacino.

Garcia sourit.

— Un cours de formation continue pour Francisco.

— Tu peux le dire, appuya Dédé.

— Et les caméras ?

— Comble du malheur pour un cinéma : il n'y en a pas. Ni dans le hall, ni à l'extérieur. En revanche, il y a quand même une bonne nouvelle dans tout cela. Une autre boutique voisine est dotée d'un système de vidéosurveillance qui filme la rue.

— Tu as pu séquestrer les enregistrements ?

— Oui. Et je les ai même déjà visionnés en avance rapide pour la période vingt heures à vingt-deux heures. Il y a une chose intéressante : un seul véhicule pénètre dans la ruelle donnant accès à la petite cour intérieure durant ce laps de temps. C'est une vieille fourgonnette de couleur foncée, probablement de marque Citroën. Mais on ne voit malheureusement ni la couleur exacte – le film est en noir et blanc, et il fait nuit – ni la plaque d'immatriculation, ni le chauffeur.

— OK. C'est déjà ça. Ramène ces éléments au BAP et demande au service forensique d'en tirer les *prints* les plus visibles possible, de sorte à les diffuser dans notre base de données, ainsi qu'à toutes les

polices suisses, aux aéroports et aux douanes.

— C'est comme si c'était fait, patron.

Garcia raccrocha le téléphone pour la seconde fois et appela un numéro interne. L'évocation de ses collègues de la police scientifique venait de lui donner une idée.

* * * * *

— Meyer ?, s'annonça la voix à l'autre bout du fil.

— Salut Lukas, c'est Dan.

— Ah, salut... Tu m'appelles pour la balle qui a tué Daisy Torres ? On ne l'a pas encore retrouvée.

— Non, ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Il faut que je te montre un truc. Je peux descendre au SF ?

— Ça dépend. C'est urgent ? Parce qu'avec les cas de ces derniers jours, on est sous l'eau.

— Nous le sommes tous, Lukas. Et pour répondre à ta question, c'est assez urgent. Ça pourrait avoir un lien avec tout ce qui se passe en ce moment.

— Si tu m'amènes le Fantôme sur un plateau...

— Presque. Je t'amène des écrits, dont j'ai tout lieu de croire qu'ils émanent de sa part.

— Tu fais allusion au cas du Laténium et au petit mot retrouvé vers la statue dédiée à Maurice Bavaud ? Nous l'avons déjà analysé.

— Non. Je te parle de deux autres lettres. Des lettres anonymes que le Fantôme a adressées à Mike.

— Donner ?

— Oui. À Michaël Donner. Il les a reçues ces derniers jours à l'hôpital psychiatrique de Perreux et il me les a remises ce matin.

— Qu'est-ce que notre Fantôme a à voir avec Mike ?

— Je n'ai pas encore de réponse à cette question pour le moment. Je creuse. Mais est-ce que tu pourrais faire des recherches de traces sur ces deux courriers ?

— Bien sûr. Mais je ne garantis rien. Surtout s'ils ont été manipulés par plusieurs personnes.

— On peut toujours essayer ?

— Évidemment. Simplement, ne compte pas trop là-dessus pour progresser dans l'enquête.

— De toute façon, soupira Garcia, on piétine pour le moment.

Lukas Meyer parut réfléchir à l'autre bout du fil. Il reprit :

— Tu as les enveloppes de ces courriers ?

— Oui.

— Est-ce qu'il y a des timbres dessus ?

— Oui. Sur les deux.

— Alors, on peut tenter une recherche d'ADN sous les timbres.

— J'y ai songé, Lukas. Mais je doute qu'il s'agisse de timbres qu'on lèche. De nos jours, la poste ne publie plus que des timbres autocollants.

— Je sais bien, Dan. Mais quand tu décolles un autocollant, tu touches presque automatiquement un bout de la colle avec le bout du doigt. Ça peut suffire.

— Ce serait génial.

— Croisons les doigts.

— OK. Je t'apporte sur le champ ces deux courriers et leurs enveloppes au quatrième. Euh, dis-moi...

Le chef des stups parut soudain gêné.

— Qu'y a-t-il encore pour ton service ?, demanda le chef du SF.

— Si par hasard, on devait trouver de l'ADN sous les timbres, il te faudrait alors du matériel de comparaison ?

— Sauf si la personne est déjà fichée dans le CODIS.

— Mais si elle ne l'est pas...

— Alors, tu devras définir une liste de suspects et, le cas échéant, nous pourrions leur prélever l'ADN à tous, moyennant un mandat du procureur Sylvain Kornisch. Et si on doit ratisser large – par exemple les habitants de tout un village – ce serait aussi envisageable. Mais alors, il faudrait aussi obtenir l'aval du tribunal des mesures de contrainte. Ce qui ne devrait guère être un trop grand problème dans une enquête d'une telle ampleur.

— Pour autant qu'on ressort la liste des suspects et qu'on rende vraisemblable le bassin de population visé. Je sais. Mais dis-moi encore une chose : s'agissant des policiers, nous sommes tous automatiquement fichés ?

— Oui. Dès l'engagement à l'école d'aspirants. C'est une condition. Ça sert ensuite à comparer et, au besoin, écarter certains prélèvements qui auraient été altérés par les policiers intervenant sur les lieux d'une infraction. Pourquoi cette question ?

— Comme ça.

— Tu suspectes l'un d'entre nous ?

— Je n'écarte aucune piste.

— Tu me fais peur...

— Tu comprendras en lisant les deux lettres que le Fantôme a adressées à Mike.

— OK. Je t'attends.

— Je viens. Mais encore une dernière chose...

— Quoi donc ?

— S'agissant d'échantillons d'ADN de comparaison, serait-il possible d'en obtenir pour des personnes prétendument décédées ?

La question troubla visiblement Lukas Meyer.

— Euh, techniquement, bien sûr. Pourquoi ?

— Il me faudrait l'ADN de Louis De Bosset.

— Le père de Mike ?

— Oui. Le père de Mike.

— Mais il est décédé il y a...

— ... plus de cinq ans, je sais. Serait-il possible de faire exhumer son corps pour faire un prélèvement ?

— Si tu as de bonnes raisons, certainement. Mais le cas échéant, je préférerais te laisser les exposer toi-même au procureur Kornisch. Exhumer le corps de Louis De Bosset, c'est assez sensible. C'était tout de même un personnage très en vue, tant au niveau politique que dans la haute bourgeoisie neuchâteloise.

— Je suis bien conscient de cela, Lukas. Mais je n'ai pas le choix. Et il me faudrait aussi l'ADN des sept autres personnes – hormis les défunts Joël Perrier et Olivier Mestre – qui composaient son état-major à la BCCG à l'époque de sa mort. Seul problème : tous les sept ont disparu au Kenya à la même époque. Tu verrais une solution ?

— Si tu me fournis des objets qu'ils auraient touchés, oui. Dans les cas de personnes disparues, on procède souvent à des prélèvements sur les brosses-à-dents. Ça nous fournit du matériel de comparaison suffisant. Mais là, on parle de personnes disparues depuis plus de cinq ans. Ça va être difficile de retrouver des brosses-à-dents après si longtemps. À moins que leurs veuves ou leurs familles n'aient un esprit conservateur...

— Ça, c'est mon problème, répondit Garcia. Je vais me débrouiller pour tenter de t'amener ce qu'il te faut. À toute.

— À toute.

Le chef des stups raccrocha pour la troisième fois. Il ramassa les deux courriers anonymes de l'Assassin et les emporta avec lui vers l'ascenseur menant dans les étages du BAP.

Pour l'heure, il constata qu'il n'était pas plus avancé dans son enquête qu'avant ces trois coups de téléphone. Il attendait encore un appel de Laurent concernant la perquisition chez le couple Torres, mais n'espérait aucun résultat concret de ce côté-là.

C'est alors qu'une idée lui traversa l'esprit. Après son passage au service forensique, il lui faudrait passer un quatrième coup de fil. À Michaël Donner.

L'Assassin attendit une vingtaine de minutes que le gaz se dissipe par un système basique de ventilation. Par précaution élémentaire, il revêtit néanmoins un masque de protection ABC à la place de son casque de motard. Mais il conserva sa combinaison intégrale de cuir noir, ainsi que ses gants de même couleur.

Puis il déverrouilla la porte blindée de la chambre à gaz et l'actionna manuellement. Des vapeurs toxiques s'échappèrent encore lorsque les joints d'étanchéité se décollèrent du cadre métallique. Un sifflement discret accompagna la fuite des derniers relents de cyanogène dans l'air déjà vicié de la mine désaffectée. Bientôt, toute menace serait écartée.

Le Fantôme dirigea alors sa main droite gantée de noir vers un interrupteur extérieur à la pièce et tourna le bouton. Dans un léger crépitement électrique, trois tubes néons s'allumèrent par intermittence et diffusèrent une lumière blanche et glauque sur les huit cadavres raidis et nus comme des vers, à moitié entassés les uns sur les autres, comme s'ils avaient voulu affronter le jugement dernier dans la solidarité. Les cous étaient tendus, toutes veines dehors. Les têtes tirées en arrière, les yeux mi-clos, les doigts crispés et les bouches grandes ouvertes à la recherche d'oxygène.

Le tableau inanimé rappelait, à plus petite échelle, l'ouverture des portes des chambres à gaz d'Auschwitz, de Treblinka et de Sobibor. Les corps entassés comme des animaux abattus en masse, attendant l'extraction des dents en or, avant d'être emmenés par d'autres déportés vers les fours des crématoires. Les cendres s'échappant des hautes cheminées et jouant dans la nuit l'illusion d'une neige morbide.

Sous son masque à gaz, l'Assassin respira profondément. Un souffle sourd résonna dans toute la pièce et plana comme une ombre obscure sur ceux que la vie venait de quitter. Le Fantôme donna l'impression de se nourrir des âmes de ses victimes. Il jouit un instant de sa toute puissance, avant d'entamer la phase suivante de son œuvre mortelle.

Il continuait de pleuvoir des cordes, en ce jeudi soir 27 août. Comme il me l'avait promis, Dan m'avait tenu informé des opérations de l'enquête par SMS. Dans un premier temps, ce matin à Perreux, il m'avait proposé de l'accompagner sur les lieux de la découverte du corps de Daisy Almeida Torres. Puis il s'était ravisé, se rappelant que je n'étais plus flic et que ma présence sur une scène de crime pourrait

être mal perçue par d'autres policiers. Il avait notamment pensé à Laurent et Dédé.

Ces derniers – tous deux ses adjoints à la tête de la brigade des stupés – ne me portaient pas dans leur cœur. Je n'avais jamais su pourquoi. Je me rappelais évidemment des reproches qu'ils m'avaient adressés par rapport à la mort de Garcia, cinq ans auparavant. Mais ceux-ci, tout comme l'assassinat fictif de mon ancien chef et ami, n'avaient finalement été que le fruit de mon imagination incontrôlée de l'époque.

Toutefois, les avoir rêvés dans un rôle assez négatif reflétait à l'évidence une part de réalité, même si j'en ignorais les raisons, comme me l'avait très justement fait remarquer mon psychiatre Anthony Costanza. Celui-là même que mon esprit malade avait alors transformé en membre du conseil d'administration de la BCCG, la Banque commerciale de crédit et de gestion de feu mon père adoptif Louis De Bosset.

Mais tout ceci relevait du passé.

Le présent, lui, se déroulait maintenant. Et ici. Chez les Torres. Je venais de forcer la porte d'entrée de leur appartement. Techniquement une double infraction. Des dommages à la propriété et une violation de domicile. Mais au préjudice de qui ? De deux personnes décédées. Car tout comme Dan, j'étais convaincu de l'implication du Fantôme dans le meurtre de Daisy et la disparition de Francisco. Et tout comme Dan, je savais que tôt ou tard, le corps du mari réapparaîtrait sous la forme d'un cadavre. D'ailleurs, il était certainement déjà trop tard à l'heure où je pénétrais dans l'intimité de leur misérable vie de couple.

Une odeur rance m'irrita les narines dès que je mis les pieds dans le vestibule. Le faisceau de ma lampe de poche balaya l'espace devant moi. Je remarquai presque aussitôt le désordre qui régnait dans le logement. Sur un petit meuble en entrant à droite, des babioles traînaient au milieu de la poussière et de la crasse. Le ménage ne semblait pas avoir été fait depuis au moins deux mois. Il y avait bien des traces de vie – les dernières avaient dû être laissées par les policiers lors de la perquisition de cet après-midi – mais le couple Torres semblait faire bien peu de cas de la propreté.

Pourtant, cela ne leur ressemblait pas. Du moins, le souvenir que j'avais de Daisy et de Francisco ne correspondait pas à cette image. J'avais en tête des personnes assez soigneusement habillées et propres sur elles, pour lesquelles le paraître devait être important. Des dealers latinos dans tout leur style. Très polis et respectueux des institutions. Mais pas des lois. Souriants en audition, mais peu bavards et menteurs comme des arracheurs de dents, même face aux minces preuves que la police était parvenue à récolter contre eux.

Elle s'en était toujours tirée à bon compte – jusqu'à la nuit dernière. C'était la femme. L'organisatrice et la tête pensante du réseau – même si nous n'étions jamais parvenus à le prouver formellement – bien protégée derrière l'écran que formait son époux.

Lui, il était tombé quand il s'était rendu compte que seuls des aveux partiels sauveraient Daisy des griffes de la justice. Il avait alors été condamné à vingt mois de prison avec sursis pour avoir vendu un peu plus de cent grammes de cocaïne. Quelques malheureux grammes qui paraissaient fort dérisoires en marge des kilos que le couple avait dû importer depuis l'Amérique latine, via la République dominicaine.

J'avais assisté à ce procès, lorsque j'étais encore à l'école d'aspirants de la police neuchâteloise. L'affaire m'avait marqué. Sur le moment, j'aurais eu envie de voir Francisco Torres finir sur la chaise électrique. Un criminel de cette envergure ne méritait guère mieux aux yeux d'un jeune flic avide de faire respecter la loi, l'ordre et la morale. Mais aujourd'hui, avec le recul et l'expérience de la vie, j'arrivais presque à admirer le trafiquant disparu. Après tout, il avait su jouer avec les failles du système et en profiter.

Enfin, tout comme moi lorsque j'avais abattu froidement Mwanga et promis mon père adoptif à une mort reptilienne des plus étouffantes. Je n'avais alors rien fait d'autre que de me procurer une arme illégale et non répertoriée auprès d'un autre dealer d'envergure – et non des moindres, puisqu'il était suspecté de détenir une part importante du monopole de la drogue en terre neuchâteloise – Ibrahim Kurtaj.

“Brahim...”, pensai-je. “Toi aussi, tu ferais peut-être bien de te méfier du Fantôme. Car s'il connaissait ton existence et surtout ton rôle dans le trafic comme je le connais, tu formerais la cible idéale...”

Devais-je l'avertir ?

Sur quelle base ?

Après tout, l'Albanais devait être assez grand pour se protéger tout seul. L'Assassin s'en était déjà pris à son cousin Elvis Beqiri. C'était un signe qu'il n'était pas si loin du sommet de la hiérarchie. Un avertissement suffisant pour le patron du Lacus Café. Ce n'était d'ailleurs pas un hasard s'il avait réuni son état-major de crise le soir où j'étais allé le rencontrer dans son établissement, prétendument fermé pour cause de deuil familial.

Le faisceau de ma lampe de poche progressa en même temps que moi en direction du salon. Les coussins des canapés avaient été retournés. Les tiroirs des différents meubles ouverts. Les traces d'une perquisition à la va-vite, comme si les enquêteurs avaient d'emblée eu le sentiment qu'il n'y avait rien d'intéressant à découvrir en cet endroit insalubre.

Je pouvais les comprendre. La crasse envahissait les moindres recoins. Une pipe artisanale à crack reposait négligemment sur la table basse du salon – même elle, les policiers n’avaient pas jugé utile de l’emporter – et un alu brûlé avec des restes de poudre noircie traînait sur le tapis, entre des miettes de pain moisi et diverses taches de nourriture.

L’appartement du couple Torres ressemblait à celui des héroïnomanes, ceux que l’on disait appartenir au quart-monde de la zone, pour lesquels la seule notion de survie passait par la poudre et la seringue. Les zombies de notre société de consommation, recalés dans les rues éculées de la vieille ville ou le passage souterrain du parking de la Place Pury.

Un coup d’œil rapide dans la cuisine me conforta dans cette image que j’avais vue et revue des dizaines de fois dans mon boulot au sein du commissariat RTS. Des montagnes de vaisselle sale se chevauchaient de manière désordonnée dans l’évier et sur tous les plans de travail, y compris sur le sol en raison du manque de place. Des restes de pâtes et de sauce tomate se cachaient dans les casseroles sous des couches verdâtres. Un quart de pizza de la même couleur stagnait dans son carton de livraison déformé par l’humidité. Des dizaines de bouteilles de sodas à moitié entamées gisaient ça et là, attendant d’être bues avec leurs bactéries ou simplement gaspillées dans les conduits de l’immeuble.

Apparemment, le couple Torres devait plus vivre à l’extérieur, éventuellement dans les restaurants ou chez des amis, plutôt qu’à domicile.

Seule la chambre à coucher donna l’illusion d’être un peu entretenue. Le lit était négligemment fait. Mais il était fait et semblait propre, à première vue. Des livres et des médicaments traînaient sur les tables de nuit. Dans un coin de la pièce, un petit bureau débordant de paperasse officielle – essentiellement des factures – tournait le dos à la porte. Un ordinateur portable reposait sur celui-ci. Il semblait en veille. Je fus surpris que les enquêteurs ne l’aient pas séquestré. Peut-être l’avaient-ils consulté sur place et n’y avaient-ils rien trouvé d’intéressant. C’était plus que probable.

Je décidai de commencer par là. Ne m’éclairant qu’à la seule lueur de ma torche électrique, que je posai en équilibre sur une petite imprimante laser, je triai d’abord les papiers officiels. Les factures ne présentèrent aucun intérêt. Je les empilai dans un coin du bureau. Puis, je m’attardai sur toute une série de documents bancaires. Il y avait des comptes courants et des comptes épargnes aux noms des deux époux Torres, tant au Crédit Suisse qu’à la Banque cantonale, ainsi que des relevés de cartes de crédit. Mais ce qui m’interpella immédiatement fut un décompte de la BCCG relatif à un petit crédit. Il

était établi au nom de Francisco Torres et il indiquait que le prêt de deux cent mille francs suisses accordé dix ans auparavant venait d'être soldé par un dernier versement. D'instinct, je fouillai des yeux une étagère voisine.

Une dizaine de classeurs y étaient entreposés. Si les époux Torres n'étaient pas des fées du logis, ils étaient au moins ordrés sur le plan administratif. Je m'arrêtai sur l'indication "banques" figurant sur la tranche d'un classeur orange, le pris et l'ouvris. J'y trouvai aisément ce que je cherchais. Les documents étaient classés chronologiquement par rubriques, en fonction de l'établissement concerné. Une séparation indiquait "crédit BCCG". Je remerciai Torres d'être aussi pointilleux en ce domaine, contrairement à la tenue de son appartement.

Après avoir feuilleté quelques documents anodins, tels des conditions générales et des formulaires vierges, je trouvai rapidement le contrat de prêt. Les signatures de Louis De Bosset et de César Prince y figuraient. Cela me fit froid dans le dos, d'autant plus qu'il s'agissait de signatures originales. Ce document datait de plus de dix ans, bien avant mon entrée dans la police neuchâteloise, à une époque où j'étais encore en études. Il accordait un crédit commercial à Francisco Torres pour l'ouverture d'un bar, le Caracas. Le nom me sauta au visage comme une évidence, même si je ne fréquentais pas ce genre d'établissement à l'époque. Je me rappelai de l'ancienne enseigne de l'actuel Lacus Café.

Ainsi, le Vénézuélien avait été le prédécesseur d'Ibrahim Kurtaj à la tête de ce bar. Cette information n'était pas sortie lors du procès que j'avais suivi il y a sept ou huit ans. J'en étais presque certain. Ou alors, je n'y avais pas prêté une attention particulière. Toutefois, il me revint à l'esprit que Torres avait tenté de "justifier" son trafic de cocaïne devant le tribunal en se morfondant d'avoir fait faillite et de se retrouver empêtré dans les dettes jusqu'au cou. Il s'agissait alors peut-être de la banqueroute du Caracas. Cette information serait facile à vérifier. Je ne manquerais pas d'en parler en temps utile à Dan Garcia.

Je reposai le classeur et poursuivis ma perquisition sauvage dans les documents épars du couple Torres. Je m'arrêtai sur une comptabilité manuscrite, comportant de nombreux chiffres en regard de simples prénoms. Là aussi, l'évidence me sauta aux yeux.

J'avais déjà rencontré ce genre de comptabilité chez certains dealers soucieux de leur argent, mais pas assez prudents pour la cacher suffisamment bien en cas de perquisition par la police. D'un côté, cette lacune dans les règles de sécurité ne ressemblait pas à Torres. D'un autre côté, la simple lecture des chiffres et des prénoms ou surnoms ne permettait ni d'affirmer qu'il s'agissait de ventes de stupéfiants, ni d'identifier à satisfaction ceux qui semblaient être des clients. Face à un tel document et sans autres recoupements, aucun juge ne

condamnerait Torres sur cette seule base. Sauf le Fantôme.

Rapidement, je parcourus la longue liste. Plusieurs prénoms me parurent familiers. Je m'attardai surtout sur les premiers, dont les inscriptions semblaient dater de plusieurs années. J'y retrouvai le prénom "Joël" et me demandai si cela aurait pu correspondre à Perrier, le défunt cadre de la BCCG. Mais évidemment, des Joël, il y en avait plusieurs dans le milieu de la cocaïne et il était impossible de parvenir à une intime conviction. C'était toutefois suffisamment troublant dans mon esprit pour que la question fût posée. L'enquête de l'époque avait en effet démontré que plusieurs membres de l'état-major de la BCCG touchaient aux produits stupéfiants, dont Joël Perrier – son autopsie avait confirmé une positivité à la cocaïne – et les soupçons de la police avaient alors pesé sur Ibrahim Kurtaj.

Aujourd'hui, avec le lien établi entre l'ancien patron du Caracas et le tenancier actuel du Lacus Café, toutes les hypothèses demeuraient ouvertes. De tout temps, le trafic de drogue n'avait jamais été un business figé, où que ce soit dans le monde. Il était en constante évolution et il était dès lors permis d'imaginer qu'un client devînt un jour ou l'autre le fournisseur de son ancien dealer. Tout était possible dans ce milieu.

Peut-être même qu'en reprenant le Caracas et en le rebaptisant en Lacus Café, Brahim avait racheté dans le même temps à Francisco Torres l'ensemble de son know-how et de sa clientèle, légale et illégale.

Qui pouvait savoir ?

La paperasse des Torres semblait bien renfermer des trésors d'informations, à côté desquels les hommes de Dan Garcia étaient passés sans les voir. Ce constat me chagrina, même s'il était vrai que je disposais d'éléments que la police n'avait pas.

Le document officiel suivant me fit sourire, tant il contrastait avec le précédent. Il émanait du ministère public et était signé du procureur Sylvain Kornisch. Il s'agissait d'une ordonnance de classement, indiquant que le parquet général abandonnait les charges dans une nouvelle enquête relative à du trafic de cocaïne. Une fois de plus, le Vénézuélien s'en était tiré à trop bon compte et trop facilement. J'imaginai le magistrat incompétent, enfermé dans sa tour d'ivoire, dicter cette décision de justice sans se soucier une seule seconde du travail colossal qu'avait dû fournir la brigade des stup pour lui amener des éléments.

Certes, la règle du jeu judiciaire était bien établie. Le doute devait profiter à l'accusé. Mais le manque initial de charges ne devait pas dissuader les autorités de poursuite pénale d'en rechercher de nouvelles et de faire confiance à la police pour cela. Hélas, le fossé

était parfois creusé de bien trop longue date entre la police et certains magistrats pour espérer une collaboration plus fructueuse.

Je lus aussi dans cette ordonnance de classement, qui suintait la précipitation, que Francisco Torres avait dû être admis pour un séjour de courte durée à l'hôpital de Perreux. Il aurait pété les plombs suite à cette énième interpellation, arguant que la police s'acharnait sur lui. Dans sa motivation, Sylvain Kornisch semblait, entre les lignes, donner raison au prévenu. Cette assertion me donna la nausée, mais ne m'étonna pas outre mesure de la part de ce procureur. Pour le surplus, je n'eus pas le souvenir d'avoir croisé le Vénézuélien à Perreux. Mais il était vrai que la clinique psychiatrique était grande et se composait de plusieurs bâtiments.

Je passai rapidement en revue les autres documents déposés en vrac sur le bureau, mais n'y trouvai rien de plus susceptible de présenter un quelconque intérêt.

Je décidai alors d'examiner le contenu de l'ordinateur laissé en veille. En bougeant légèrement la souris, l'écran s'illumina et la photo de Daisy Torres, dans une position assez provocante et en petite tenue, apparut. La Dominicaine était belle. Je devais bien l'admettre. Elle ressemblait d'ailleurs un peu à ma sœur Victoria, avec sa peau "café au lait", ses longs cheveux noirs et son corps fuselé.

"Vicky..."

Une vague de nostalgie traversa soudain mon cœur et mon âme.

"Ma douce Vicky..."

Que devenait-elle ?

Était-elle demeurée sur l'île de Wasini ?

Poursuivait-elle la mission de l'orphelinat créé par nos parents ?

Et notre petite Ange ?

Notre enfant allait bientôt atteindre l'âge de cinq ans sans avoir connu son père.

Sa mère lui avait-elle parlé de moi ?

Le cas échéant, m'avait-elle décrit à ses yeux comme un assassin sans scrupule ?

Cette idée me fit encore plus mal que les autres. Une fillette de cet âge méritait à l'évidence une vie normale, loin des problèmes et des conflits des adultes, quelle que fut leur gravité.

"Mon Ange..."

Le moment était bien mal choisi pour laisser errer mes pensées les plus tristes du côté de l'Afrique. Il fallait balayer le Kenya au plus vite de mon esprit tourmenté. Un jour, je retournerais à Wasini. Un jour, je ferais la connaissance de ma fille. Un jour, je tenterais d'expliquer la terrible vérité à Vicky.

Je fixai les yeux de la belle Daisy Torres et l'imaginai avec une balle dans le front, comme Dan Garcia me l'avait décrite au téléphone. L'image de Mwanga, la Bête, terrassé par le projectile de l'automatique que m'avait fourni Kurtaj, m'y aida. Je visualisai le troisième œil en dessus des deux autres et formant un triangle avec eux, petit trou sombre et obscène d'où s'échappait un filet de sang. Mais cette image me ramena aussitôt en Afrique. Je revis l'auréole rouge entourant la flèche plantée dans le torse de ma mère et s'agrandissant sur son kitenge blanc au fur et à mesure que la vie la quittait. Je revis mon père – mon vrai père – avec mon couteau plongé dans sa gorge, secoué de spasmes sur les draps incestueux de l'hôtel Blue Lagoon de Diani Beach.

Mon esprit avait soudain décidé de voyager et je ne pouvais rien y changer.

Par chance – ou malchance – un bruit me réveilla de ma torpeur. Ce fut comme un craquement soudain, dans mon dos, qui supplanta le clapotis de la pluie contre les carreaux de la chambre à coucher. Quelqu'un se trouvait à moins d'un mètre, juste derrière moi.

Un frisson me parcourut.

11.

Neuchâtel, le jeudi soir 27 août.

Soulagé d'avoir transmis les lettres de l'Assassin à Lukas Meyer pour analyses, Daniel Garcia regagna son bureau du neuvième. Il avait laissé le temps au chef du service forensique de lire les textes emprunts de colère et de folie, puis il lui avait expliqué le contexte dans lequel il les avait recueillis à Perreux. La prochaine chose qu'il avait à faire était maintenant d'appeler son ami Michaël Donner, puis de rédiger une convocation. Mais avant cela, il décida de faire un détour par la cafétéria, histoire de reprendre des forces.

* * * * *

Sans réfléchir, je plantai mes pieds contre le mur du fond, sous le bureau, et appuyai d'un coup, de toutes mes forces, pour me projeter en arrière aussi violemment que possible. La surprise fut totale. L'intrus avait lui-même été perturbé par le craquement du parquet de la chambre à coucher qu'il avait provoqué. Il s'était arrêté dans sa manœuvre pour regarder le sol, par réflexe. Ce détour inattendu l'avait troublé dans ses intentions et il ne me vit pas venir.

Le dossier de la chaise à roulettes du bureau faucha l'intrus au niveau du bassin et le déséquilibra. Il tomba à la renverse sur le lit.

Parallèlement, un bruit métallique résonna dans la pièce. L'arme que l'intrus avait laissé s'échapper de ses mains venait de heurter le plancher. Par chance, aucun coup ne partit. Le pistolet automatique glissa sous le lit et disparut.

D'un bond, je me levai de la chaise et fis volte-face. Dans la pénombre, je vis la forme chercher à se redresser d'entre les couvertures. Sans attendre, je lui décochai un violent direct au niveau de la mâchoire. Un os craqua. Sur le champ, je ne sus si c'était ma main droite ou le maxillaire de l'intrus. Je ressentis une douleur sourde au niveau des premières phalanges, mais compris que les dégâts étaient du côté de l'adversaire. Ce dernier vola en arrière et

retomba sur le lit, en se tenant la mâchoire à pleines mains et en gémissant.

Profitant de l'effet de surprise, je plongeai ma main sous le lit, tâtonnai une fraction de seconde et trouvai au touché le métal froid de l'arme. Je l'empoignai par la crosse, me redressai, effectuai un mouvement de charge, retirai la sécurité et pointai le canon en direction de la tête de l'intrus. La rapidité avec laquelle j'effectuai tous ces mouvements, presque par réflexe, me fit aussitôt penser que j'étais familiarisé avec ce type d'automatique. Il ne pouvait s'agir que d'un modèle utilisé par la police. Probablement un Heckler & Koch 9mm.

De la main gauche, sans perdre de vue ma cible, je tâtai le mur à bonne hauteur, vers la porte de la chambre à coucher, trouvai l'interrupteur et l'actionnai. Aussitôt, la lumière m'éblouit, mais je m'y habituai bien vite. Se redressant au bord du lit en gémissant, toujours en se tenant la mâchoire dans les mains, l'intrus dévoila son visage.

— Qu'est-ce que tu fous ici !, tonnai-je, méfiant, sans baisser ma mire.

Laurent s'essuya la bouche. Du sang perlait d'entre ses lèvres et s'égouttait sur sa chemise à carreaux. Il avait la mâchoire cassée.

— Merde, Mike ! Ce serait plutôt à moi de te poser cette question !, glapit-il.

Quelque chose ne jouait pas.

— Réponds à ma question !, ordonnai-je.

— Je... je venais récupérer l'ordinateur de Francisco Torres. Je me suis rendu compte que nous l'avions oublié lors de la perquisition. Nous... nous devons analyser son contenu.

— Et c'est pour ça que tu te glisses derrière moi en douce ? Avec un flingue chargé à la main ?

— Je... j'ai aperçu un faisceau de lumière à travers les fenêtres. Depuis l'extérieur, en arrivant sur le parking. Du coup, j'ai pensé que Francisco était peut-être venu récupérer des biens. Ou que l'assassin de Daisy cherchait quelque chose.

— Tu me prends pour le Fantôme ?

— Non. Bien sûr que non ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je...

— Tant mieux. Parce que ça pourrait tout aussi bien être toi.

— Moi ?

— Oui. Qui me dit que tu n'es pas en réalité revenu faire disparaître des éléments que tu aurais aperçus et sciemment oubliés lors de la perquisition ? Et qui me dit que tu n'aurais pas appuyé sur la détente, si je n'avais pas réagi comme je l'ai fait ?

— Mike !... Tu déconnes ?

— Est-ce que j'en ai l'air ?

— Tu me fais peur !

— Je sais. Je fais peur à pas mal de monde, ces temps-ci. C'est comme ça, quand on fréquente le monde des fous depuis trop longtemps.

— Ce n'est pas ce que je pense...

— menteur !

J'évaluai un instant la situation et tentai un coup de bluff.

— Dis-moi, Laurent. La police travaille actuellement sur l'hypothèse d'un tueur isolé. Mais qui vous dit que le Fantôme n'est pas un binôme ? Ou carrément un groupe d'individus ?

— Tu penses à quoi ?

— Je ne sais pas. Par exemple à une bande de flics désabusés par un système judiciaire trop laxiste.

Laurent tenta de se remettre le maxillaire inférieur en place. Cela provoqua un petit craquement, suivi d'une grimace de douleur. Il reprit ses esprits, avant de répondre par une question :

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

— Je pense surtout à la brigade des stupés, mon gars. Après tout, c'est dans votre secteur d'activité que le gros du ménage est fait. Non ?

— C'est ridicule !

— Ah ouais ? Pourtant, à en croire Garcia, Dédé et toi êtes assez satisfaits de la situation. Il semblerait même que vous teniez des propos qui iraient dans le sens de ceux du Fantôme.

La remarque parut déstabiliser mon interlocuteur.

— Quels propos ?, questionna Laurent.

Il avait l'air sincère. Je compris que Dan ne lui avait pas parlé des deux lettres anonymes. Ou alors, je me trouvais en présence d'un bon acteur. J'avais pourtant l'impression de connaître Dédé et Laurent. Ils étaient parfois très directs, sans forcément réfléchir aux conséquences de leurs paroles, mais ils n'avaient rien de retord. Une trop grande franchise avait plutôt tendance à les caractériser.

Je m'apprêtais à répondre à l'adjoint blessé, lorsque mon téléphone portable vibra. L'extrayant de la poche gauche de mon pantalon, sans cesser de tenir Laurent en respect au moyen de son arme, je regardai l'écran. C'était Garcia. Je répondis.

— Donner.

— Salut, c'est Dan.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Il faut qu'on se voie le plus vite possible. J'ai une proposition à te faire.

— Dis toujours.

— J'ai pensé à un truc qui permettrait peut-être de déstabiliser le

Fantôme et de l'obliger à se démasquer en faisant une erreur : une conférence de presse.

Je restai une dizaine de secondes sans parler. Dan put percevoir mon scepticisme.

— Et pourquoi aurais-tu besoin de moi pour ça ?

— Parce que le Fantôme t'a pris personnellement à partie. Il veut t'attirer dans son jeu. Alors, tu vas jouer. Mais pas comme il s'y attend.

Je ne voyais pas très bien sur quel terrain Garcia cherchait à m'entraîner.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Que tu t'affiches aux côtés de la police lors de cette conférence de presse. Et que tu dénigres ses qualités face aux médias.

— Si je te comprends bien, tu veux que je le provoque publiquement.

— Exactement.

— En résumé, tu veux dévoiler la chèvre au prédateur devant le grand public.

— C'est la seule solution pour faire sortir l'animal du bois.

— Ce n'est pas un animal, Dan. Les animaux ne se comporteraient jamais comme lui. Ne leur manque pas de respect.

— C'est une expression, Mike.

— Je sais. Ce serait pour quand ?

— Demain matin, si tu es partant.

Je regardai Laurent et réfléchis.

— OK. Je marche.

— Super. Neuf heures, demain matin au BAP.

— J'y serai. Mais dis-moi... Sais-tu où est Laurent en ce moment ?

Garcia parut surpris.

— Normalement, il devrait être chez les Torres. Il a oublié d'y séquestrer l'ordinateur de Francisco. Il est donc retourné le chercher sur mon ordre. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Pour rien, répondis-je en souriant.

Je saluai Dan, raccrochai et rangeai mon natel. Puis je m'adressai à nouveau au commissaire-adjoint blessé, toujours assis au bord du lit, à tâter sa mâchoire cassée.

* * * * *

Neuchâtel, le vendredi matin 28 août.

Le cinquième étage du BAP s'était transformé en véritable fourmilière. Un ballet de journalistes, pour les uns munis de calepins

et stylos, pour d'autres de micros et enregistreurs, et pour d'autres enfin de caméras, défila dans les couloirs étroits, sombres et bleutés du bâtiment de la police, guidé par du personnel administratif de son état-major. Ils se pressèrent vers une salle de réunion, dans laquelle des chaises avaient été installées en rangs serrés face à une table allongée.

Un écran reflétait l'image projetée par un beamer. Il annonçait la conférence de presse du jour, sur fond de logo de la police neuchâteloise. L'ambiance commençait à surchauffer la salle. La rumeur de la confirmation d'un tueur en série passait d'oreilles en oreilles, sans que l'un ou l'autre des journalistes n'aient obtenu d'informations concrètes à ce sujet. Ils avaient cependant tous ressorti leurs notes concernant les bruits courant en ville de Neuchâtel, dans le milieu de la toxicomanie, au sujet de la figure – imaginaire ? – que les drogués appelaient entre eux "Le Fantôme".

Un être invisible comme un courant d'air, à l'âme noircie par la haine, qui faisait des ravages dans leurs rangs, et plus particulièrement dans le rang de ceux qui s'adonnaient au trafic.

Une belle histoire de vengeur masqué, d'antihéros sociopathe, à laquelle les médias n'avaient jusqu'alors pas accordé le moindre crédit.

Je profitai du brouhaha provoqué par l'installation des gens pour me pencher vers l'oreille de Dan Garcia.

— Tu as avisé le procureur Sylvain Kornisch de cette conférence de presse ?

— Bien sûr, Mike. Tu penses. Jamais je n'aurais osé l'organiser dans son dos. Tu connais les directives du ministère public à ce sujet.

— Je m'en rappelle, oui. Et qu'a-t-il dit à propos de ma participation ?

— Oh, ça...

— Tu ne lui en as pas parlé ?, m'étonnai-je.

Cela ne correspondait pas à la rigueur de mon ami et ancien chef.

— Ben, disons qu'en raison de votre ancien litige, le commandant et moi avons pensé que c'est un aspect logistique de la conférence qui ressort de notre propre compétence.

Je souris. Le contournement intellectuel était bien choisi. Je n'osai toutefois imaginer la tête que ferait le magistrat instructeur en constatant les résultats dans les médias audio-visuels des heures à venir et dans les colonnes de la presse écrite du samedi matin.

Le commandant de la police Jean-Louis Belmont se leva à ma gauche – il avait revêtu pour l'occasion son uniforme de colonel de la gendarmerie – et il invita d'un geste ample des bras les derniers invités à prendre place. Les journalistes s'assirent et les murmures

s'atténuèrent les uns après les autres, jusqu'à l'obtention d'un silence complet et presque pesant. Les yeux de la salle furent alors rivés sur ses lèvres.

— Mesdames et messieurs, annonça-t-il, je vous remercie d'avoir répondu présents à notre invitation. Si vous le voulez bien, nous allons commencer.

Les têtes acquiescèrent et les stylos s'affûtèrent.

— Comme d'habitude, poursuivit-il, nous ferons une présentation générale de la situation. Vous verrez qu'elle est assez particulière, si vous me pardonnez d'emblée l'expression. Puis, dans un second temps, vous aurez l'occasion de poser publiquement des questions aux divers intervenants, auxquelles ils répondront dans les limites du secret de l'instruction. Enfin, pour celles et ceux intéressés, nous nous tiendrons à disposition des médias audio-visuels pour d'éventuelles interviews. Y aurait-il des questions préliminaires ?

Une jeune femme brune se leva au fond de la salle, tenant en sa main un micro de couleur rouge avec le logo de la radio locale RTN.

— Pensez-vous que nous aurons terminé avant onze heures ? C'est pour garantir un passage de l'information au journal de douze heures quinze.

— Cela ne devrait poser aucun problème, répondit le commandant Belmont. D'autres questions ?

Comme personne ne se manifesta, il poursuivit :

— Je vous présente rapidement les intervenants qui se trouvent à mes côtés. Tout d'abord, à ma gauche, vous trouverez le chef de notre service forensique – la police scientifique, nos “experts à Neuchâtel” (il sourit de son allusion à la célèbre série télévisée américaine) – Lukas Meyer. Et après lui, au bout de la table, la doctoresse Laura Marty, le médecin légiste du canton. À ma droite, je vous présente le responsable de l'enquête et chef de la brigade des stupéfiants, le commissaire Daniel Garcia. Et enfin, après lui, à l'autre bout de la table, monsieur Michaël Donner.

Il y eut quelques rumeurs dans la salle, notamment chez les journalistes les plus expérimentés, ceux qui se souvenaient que j'étais le “fils” de feu Louis De Bosset. Constatant tout de suite les points d'interrogation dans certains regards, Jean-Louis Belmont coupa court aux éventuelles questions.

— Monsieur Donner, commenta-t-il, travaille avec la police sur cette enquête d'envergure comme consultant externe. Il est lui-même ancien membre de la brigade des stupéfiants et connaît particulièrement bien le milieu de la drogue dans notre République. Dès lors que, comme vous le savez bien, nous sommes de manière presque chronique en sous-effectifs pour des questions d'ordre

budgetaire, son appui nous est apparu comme des plus précieux.

Une main se leva dans la salle, mais le commandant refusa la question d'un simple geste de la main et d'un sourire faussement navré.

— Si vous le voulez bien, continua-t-il, je vais maintenant céder la parole au commissaire Daniel Garcia, qui va vous exposer la situation.

Belmont se rassit et Dan se leva, un pointeur laser dans la main. Il se positionna de sorte à voir l'écran sur sa gauche et les journalistes sur sa droite. Le titre de la conférence de presse et le logo de la police neuchâteloise disparurent de la toile, pour laisser la place à une photo aérienne de l'Arc jurassien. Un point rouge marquait un emplacement perdu au milieu d'une zone forestière, entre le Val-de-Travers et la Vallée de la Brévine. Insérée en plus petit format en haut à droite de l'écran, une autre photo montrait la clairière bordant le puits principal de la glacière de Monlési.

— C'est ici que tout a commencé, entama le chef des stupés en pointant son laser sur l'image du gouffre, le week-end dernier, samedi matin à la première heure. Trois spéléologues amateurs ont découvert, pris dans la glace, les corps sans vie de huit personnes. Huit hommes bien connus de la brigade des stupéfiants pour trafic et, pour certains également, consommation de drogue. La police neuchâteloise, notamment appuyée par la colonne de secours du Club alpin suisse, a mis plus de trente-deux heures pour extraire ces corps de la glace.

— Vous avez des photos des corps ?, l'interrompit un journaliste alémanique du Blick.

— S'il vous plaît, monsieur. Un peu de décence !, le rappela à l'ordre le commandant Belmont.

Garcia poursuivit :

— Ces huit corps ont été autopsiés au Centre universitaire romand de médecine légale de Lausanne et au NHP de Neuchâtel. La doctoresse Laura Marty vous en touchera un mot tout à l'heure. Il s'avère qu'ils ont tous été assassinés, voire même préalablement torturés dans quelques cas.

Un début de brouhaha reprit dans la salle. Les journalistes commençaient enfin à réaliser que le Fantôme, qui n'était depuis quelques années qu'une rumeur sans fondement, prenait forme.

— S'il vous plaît..., intervint le commandant Belmont comme modérateur.

Le silence revint.

— Mesdames et messieurs, reprit le chef des stupés. Vous avez parfaitement raison. Un tueur en série sévit dans notre région. C'est une première pour notre canton. Nous voulions en avoir la preuve formelle avant d'en informer le public. Aujourd'hui, nous l'avons. C'est

pour cela que nous vous avons conviés.

Garcia fit passer la photographie suivante à l'écran. Elle représentait les visages dactyloscopiés, de face et de profil, de deux hommes. Un blanc et un basané.

— Nous avons tout lieu de penser que ce tueur sévit dans notre région depuis au moins quatre ou cinq ans. Les autopsies l'ont confirmé. Et nous avons de bonnes raisons de croire qu'un bon nombre d'homicides, parfois maquillés en overdose, en accident ou en suicide, sont à mettre au crédit de celui que les toxicomanes de notre canton appellent "Le Fantôme". Or, ce dernier ne semble pas prêt de s'arrêter.

Le commissaire pointa la photo de l'Eurasien avec son laser et poursuivit :

— Cet homme s'appelle Jacques Bauer. Il est connu des services de police pour des infractions graves à la loi fédérale sur les stupéfiants. Il a disparu de son domicile de Neuchâtel depuis dimanche soir. Vingt-quatre heures plus tard, un trafiquant de cocaïne nigérian est décédé d'une électrocution dans son bain. Son autopsie vient de révéler qu'il s'agit d'un meurtre.

Le pointeur laser glissa sur l'autre photo.

— Cet homme-ci s'appelle Francisco Torres. C'est un ressortissant du Venezuela qui présente les mêmes liens avec le milieu de la drogue que les précédents. Or, il a disparu depuis avant-hier soir, alors qu'il se trouvait à la projection d'un film au cinéma Strada, avec son épouse. Le corps de cette dernière a été retrouvé dans une cour donnant derrière le cinéma en question, avec une balle dans la tête.

Une nouvelle rumeur envahit la salle.

— Aujourd'hui, nous souhaitons lancer un appel à témoins, continua Garcia. Nous vous demandons de publier les photographies de ces deux hommes disparus, afin que toute personne qui détiendrait des informations à leur sujet avise au plus vite le poste de police le plus proche ou la centrale de la police neuchâteloise, par le biais du numéro de téléphone usuel. Il en va de la vie de ces deux hommes. En revanche, il est important d'inviter le public à ne pas agir seul, sous aucun prétexte, au vu de la dangerosité évidente du tueur.

Le commandant Belmont remercia le chef des stups pour son exposé et donna la parole à Lukas Meyer, qui se leva à son tour.

— Mardi dernier, débuta le chef du SF, celui que nous appellerons désormais le Fantôme est passé *in extremis* entre les mailles d'un filet tendu par la gendarmerie du Val-de-Travers. Il a été vu à proximité de la glacière de Monlési, au niveau du col des Sagnettes. Une course-poursuite a été engagée, mais le tueur a réussi à s'enfuir à moto. Nous avons néanmoins pu déterminer qu'il conduisait une Harley Davidson

noire et chromée. Hélas, nous n'avons pas de photographie de cette moto à vous proposer. En revanche nous savons que le Fantôme enlève ses victimes au moyen d'une vieille fourgonnette de couleur de marque Citroën, de couleur foncée.

Meyer fit passer la photo suivante à l'écran.

— Il s'agit d'un "print" d'une vidéo tournée au moyen d'une caméra de surveillance sise à proximité du cinéma Strada. Mes hommes se sont chargés d'améliorer l'image au mieux. Nous n'y voyons hélas ni le conducteur, ni la plaque d'immatriculation. Quant à la couleur, il pourrait s'agir d'un noir brillant, d'un bleu très foncé ou d'un gris anthracite. Difficile à préciser.

— En accord avec le ministère public, intervint Jean-Louis Belmont, nous souhaiterions que vous insériez cette photo retravaillée dans votre diffusion du présent appel à témoins.

Les journalistes prirent bonne note de la suggestion. L'un d'eux leva la main et prit la parole.

— Serge Lenoir pour l'Express. Pourrais-je déjà poser une question à ce stade ?

Le commandant de la police accepta.

Lenoir s'adressa à Dan Garcia.

— Vous avez dit tout à l'heure, commissaire, que le Fantôme s'attaquait autant à des trafiquants qu'à des consommateurs de drogue. Est-ce que c'est exact ?

— Pas tout à fait, nuance le chef des stup. En réalité, toutes ses victimes sont des dealers d'une certaine importance. Mais il arrive que l'un ou l'autre d'entre eux soit également consommateur de son propre produit.

— S'agit-il toujours du même produit ?, demanda la représentante de la télévision locale Canal Alpha.

— Non, répondit Garcia. Le Fantôme s'attaque à tous les dealers, indépendamment du type de drogue qu'ils vendent. Cocaïne, héroïne, amphétamines, marijuana et j'en passe.

— En fait, il fait votre travail à votre place, ironisa le journaliste du Blick.

— Sans commentaire, répondit Jean-Louis Belmont.

— Pourquoi avez-vous mis près d'un jour et demi pour extraire les huit corps de la glacière de Monlési ?, intervint une chroniqueuse du Matin.

La réponse vint de la bouche de Lukas Meyer.

— À cause des conditions difficiles du terrain et du fait que certains corps reposaient à cet endroit depuis quatre ou cinq ans. Du coup, l'épaisseur de la glace à briser ou faire fondre en prenant garde de ne pas altérer d'éventuelles traces scientifiques nous a retardés.

Il y eut encore une dizaine de questions pour les enquêteurs de la police. Puis le commandant Belmont passa la parole à la doctoresse Laura Marty pour un très bref exposé médico-légal.

Quand enfin vint mon tour, je sentis mes jambes se dérober sous la table.

* * * * *

Colombier, le vendredi matin 28 août.

Sous une pluie battante, Josué Vitor Gomes franchit avec son camion les hautes grilles de sécurité de l'usine de traitement des déchets de Cottendart. L'entreprise d'intérêt public qui gérât le site depuis plusieurs années visait avant tout une revalorisation des matières dont les gens se débarrassaient pour les recycler en énergies. Les grands fours travaillaient jour et nuit, sans interruption, comme l'indiquait la fumée s'échappant constamment et à toute heure de la haute et unique cheminée blanche du site.

Perchée sur les hauts du village de Colombier, dans une zone dégagée et entourée de forêts à l'est du village voisin de Bôle, l'usine ressemblait à un grand cube gris. Elle était accessible par route et par rail, et connaissait, tout au long de la journée, un va-et-vient régulier de camions-poubelle et autres bennes à déchets de toutes sortes, qui étaient aiguillés en différents endroits du site en fonction de la nature de leur cargaison.

Ce fut donc sans surprise que Josué Vitor Gomes fut dirigé ce jour-là, avec son camion-poubelle, vers la fosse principale des incinérateurs. Il traversa la zone réservée au personnel, freina et fit marche arrière vers les portes des grands fours. Il connaissait la manœuvre par cœur, pour l'avoir faite tous les jours depuis plus de dix ans. Au bord de l'abîme en feu, il stoppa sa machine, tira le frein à main et en descendit. Sifflotant l'hymne national portugais en raison de la victoire de la Seleção, la veille au soir, sur sa rivale espagnole, il s'approcha de l'arrière de sa benne à ordures ménagères. Une intense chaleur se dégageait des flammes en contrebas, qui transformaient en scories incandescentes des tonnes de déchets en tout genre. Heureux de vivre en ce jour victorieux pour le monde lusitanien du ballon rond, il actionna gaiment le levier de la porte arrière de la benne, qui contenait le compacteur à ordures.

Dans un bruit caractéristique, les pistons hydrauliques s'allongèrent en parallèle et le panneau arrière du camion s'ouvrit, en même temps que l'ensemble de la benne se leva pour déverser les poubelles dans la fosse enflammée.

Josué Vitor Gomes imagina déjà le frottement des sacs gris

débordant d'ordures ménagères contre le métal du camion, puis leur chute libre et sans résistance vers une incinération rapide. Il avait assisté si souvent à ce spectacle qu'il ne prenait même plus la peine de regarder à l'intérieur de la benne. Il savait que tout se déroulait tout le temps selon les prévisions, sans aucune surprise. C'était un travail répétitif, mais sans grand risque. Sauf évidemment de tomber imprudemment dans l'abîme de feu en contrebas.

Mais cette hypothèse, si elle l'avait travaillé un peu les premiers jours de son emploi, n'effleurait même plus son esprit aujourd'hui.

La benne se leva. Gentiment. Mais rien ne vint. Son étonnement se lut alors sur son visage. Ce n'était pas normal.

Serait-elle vide ?

Pourtant, il avait obéi à un ordre de son patron de prendre en charge ce camion-poubelle, qui avait été laissé la veille par un autre employé de l'entreprise sur un parking du village de Noiraigue. La demande n'était certes pas habituelle, mais elle n'avait rien d'illogique. Et puis, il n'avait pas à discuter une consigne de son chef. Il ne se le serait jamais permis.

Instinctivement, il regarda alors à l'intérieur de la benne. Il ne vit aucun sac à ordures ménagères. Mais son estomac se noua d'un coup et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il lâcha le levier et porta ses deux mains à sa bouche, comme pour s'empêcher de crier.

Devant ses yeux terrifiés, un amas sordide de corps humains entrelacés, nus et blanchâtres, glissa lentement et bascula dans la fosse incandescente.

* * * * *

— Sans aucunement me prévaloir de compétences en psychologie criminelle, continuai-je face aux nombreux journalistes, je pense que l'on peut affirmer que le tueur souffre d'un évident complexe de supériorité. C'est un sociopathe. Quelqu'un qui ne connaît aucune limite, ni sociale, ni morale. Une personne qui, dans le semblant d'éducation qu'elle a reçue de ses parents, n'a peut-être jamais connu la sanction, la punition ou la privation de quelque chose de positif.

Le discours sonnait mal à mes propres oreilles. Il avait été préparé le matin même avec Dan Garcia et une psychologue de la police, qui prétendait avoir suivi des cours de profilage. Sérieusement, j'en doutais.

Mais finalement, le but à atteindre était tout autre. Je savais que, d'une manière ou d'une autre, l'Assassin me regarderait, m'entendrait ou me lirait. Je ne faisais que bêler et brouter de l'herbe autour du poteau auquel j'étais attaché, dans l'attente que mon odeur alléchante

et le bruit que je provoquais ne parvienne aux narines et aux oreilles de mon prédateur.

De quelle manière m'attaquerait-il ?

Ça, je n'en avais aucune idée.

— A mon avis, poursuivis-je en mettant en avance des compétences que je n'avais pas et en mimant une certaine assurance, il faut rechercher le Fantôme parmi un groupe d'individus à l'apparence tout à fait normale, mais souffrant en réalité de terribles troubles de la personnalité. Le psychopathe se caractérise par la faculté involontaire et incontrôlée de piétiner les limites morales et sociales que nous possédons. Nous sommes toutes et tous confrontés, un jour ou l'autre, à la rage, à l'envie de faire mal, de tuer ou encore à des instincts sexuels contre nature. Dans ces situations, le blocage interne de notre éducation enferme le monstre qu'il y a en chacun de nous. Or, chez les individus mentalement déficients comme le Fantôme, ce blocage ne se produit pas.

En disant ces mots, je savais que le contenu de mon discours, fortement inspiré de propos que j'avais perçus dans la bouche de mon psychiatre Anthony Costanza à l'hôpital de Perreux, demeurerait beaucoup trop vague et peu scientifique pour permettre une identification de l'Assassin. Mais ce dernier ne pourrait certainement pas, au vu des lettres qu'il m'avait adressées, rester insensible à des mots particulièrement durs à son égard. Son ego ne pourrait qu'en être cruellement affligé.

En prononçant publiquement de telles paroles, je savais que je mettais ma vie en jeu.

Au fond de la salle, Laurent et Dédé assistaient à la conférence de presse. À ma demande – mais aussi à celle de Dan Garcia – ils n'avaient pas été mis au courant du côté théâtral et provocateur de la démarche. Le Fantôme pouvait être un policier. Le chef des stupés et moi étions d'accord sur ce point. Et le risque était trop grand, vu la grande famille que formait la police neuchâteloise, de voir filtrer la stratégie mise en place.

Avec un sourire en coin, Laurent tâta sa mâchoire cassée et me fixa dans les yeux de manière amusée. Je ne sus si ce furent mes propos qui le firent sourire ou autre chose. Après notre rencontre impromptue d'hier soir, je l'avais conduit, avec sa voiture, au NHP pour y recevoir des soins, avant de regagner mon studio.

La conférence de presse touchait à sa fin et, avec mes anciens collègues, nous nous apprêtions à jouer le jeu des interviews radiotélévisées, lorsque de nombreux bips se mirent à sonner dans la salle de réunion. Les policiers compulsèrent leurs téléphones portables et je remarquai à leurs têtes qu'il se passait quelque chose de grave. Je

me penchai vers Dan Garcia et observai l'écran de son natel.

Le Fantôme s'était à nouveau manifesté. À l'usine de traitement des déchets de Cottendart.

12.

“Le Furcil, le 28 août,

Mon cher Michaël,

Je constate, non sans une certaine amertume, que tu as choisi ton camp dans ce dur combat qui est le nôtre. Tel père, tel fils, tu devras bien finir par te rendre compte que le chemin qui mène au crime coule dans les veines de générations en générations. Tu ne peux y échapper. Tel est ton destin.

Quel être humain peut prétendre connaître la frontière entre l’assassinat et l’acte héroïque ?

Quel être humain peut affirmer que ce genre d’acte résulte de facteurs externes et postérieurs à la naissance et non de gènes hérités ?

Qu’est-ce qui permet donc à la psychiatrie – science inexacte par excellence – d’affirmer qu’un événement traumatisant, qu’il soit survenu durant l’enfance ou plus tard, peut être source de trajectoire déviante chez les uns, alors qu’il paraît être source de génie artistique chez d’autres ?

Le portrait simpliste que tu as dressé – ou que l’on t’a fait dresser ? – de moi frise les limites de la bienséance et ne te correspond guère. Cette psychologie de bas étage n’est pas digne de toi. Je te sais plus intelligent que cela. Tu me l’as déjà prouvé.

J’aimerais croire que tes anciens collègues, empêtrés dans les carcans de la loi et responsables de la dérive de notre société décadente par leur manque de recul face à un système judiciaire dépassé, ne peuvent exercer aucune influence sur ta personne.

Mais aujourd’hui, le doute m’envahit.

Cette mascarade publique diffusée via la presse réduite en esclavage par des conventions figées dans le marbre fut à vomir. Mais je m’y attendais un peu. Le génie ne se mesure et ne se reconnaît qu’à l’aboutissement d’un long périple parsemé d’embûches.

Mon destin et le tien sont intimement liés. Il est inutile de

lutter contre ça. C'est inévitable.

En répétant un texte qui n'était pas de toi, tu n'as pas pris le temps de mesurer les propos que tu as tenus à mon égard. En me traitant aux yeux du monde, de manière honteusement simplifiée, d'assassin psychopathe, tu as manifestement oublié certains événements de ton propre passé.

Tes propres crimes !

Toi qui crois me juger...

Quel regard portes-tu sur la nuit où tu as tué ta mère sur l'île de Wasini ?

Quel regard portes-tu sur cette même nuit, durant laquelle tu as commis le péché originel avec ta propre sœur jumelle ?

Et quel regard portes-tu, toujours sur cette même nuit, où tu as réservé à ton vrai père, dans cet hôtel de Diani Beach, le même sort qu'a connu ta mère quelques heures plus tôt ?

Toi qui as décimé toute ta famille en quelques heures, de quel droit est-ce que tu oses me juger ?

N'entends-tu donc plus, dans tes cauchemars les plus sombres, les hurlements du Massai Mara ?

Les suppliques des orphelins de Shimoni et Wasini ?

Les remous des rapides de la rivière avaler un véhicule et ses quatre occupants ?

Les vertèbres cervicale de Grégory Tardi se briser sous la pression de tes avant-bras ?

La femelle léopard plonger ses crocs dans la gorge de César Prince ?

Le vain appel à la clémence d'Andy Bell ?

La froide exécution de Mwanga ?

Et l'agonie de ton père adoptif Louis De Bosset ?

Après un tel tableau, comment pourrais-tu encore prétendre juger mes actes avec le recul et l'objectivité nécessaire à un tel exercice ?

La réponse est simple : tu ne le peux pas.

Tes anciens collègues t'ont attiré, sans le vouloir, sur un terrain qui t'est totalement étranger. Parce qu'ils ne connaissent pas ton passé et ta vraie nature, comme moi je les connais. Pourtant, eux-mêmes – ou à tout le moins certains d'entre eux – semblent apprécier une partie de mon œuvre. Je suis le bras armé de Dieu, le troisième plateau de la balance de la Justice, celui que seuls les élus perçoivent à sa juste valeur.

Aujourd'hui, tu as pu évaluer ma toute puissance..."

Colombier, le vendredi après-midi 28 août.

Cela faisait trois heures que le ballet des véhicules d'intervention battait son plein dans la cour de l'usine de traitement des déchets de Cottendart. Avec Dan Garcia, nous l'avions inauguré en arrivant les premiers, feu bleu et deux tons enclenchés, au volant de la Subaru de la brigade des stupés, au pied du grand cube de béton érigé au milieu de la forêt.

Pour la première fois de longue date, la grande fournaise avait été mise en *stand by*. Mais évidemment, la charge thermique qui s'y trouvait encore était telle, que l'abîme demeurerait incandescent même en l'absence d'ajout de nouvelles matières. Des cendres rougeoyantes voletaient en dessus des amas noircis de scories et la haute cheminée blanche ne montrait pas encore de signe d'apaisement. La légère fumée grise qui s'en échappait en volutes continues suivait le cours du vent d'ouest, sous une pluie constante.

Avec Dan, nous avons procédé à l'audition orale du chauffeur du camion-poubelle incriminé. L'engin n'avait pas bougé. Il était toujours garé en marche arrière au bord de la fosse, la benne relevée à quarante-cinq degrés et la porte du compacteur grande ouverte. Quant à Josué Vitor Gomes, un brave ouvrier portugais sans histoire, il était en état de choc évident.

Il fallait dire qu'il y avait de quoi !

Sans s'y attendre, ce père de famille de cinquante-et-un ans avait vu défiler devant ses yeux huit cadavres nus et livides, le temps d'une poignée de secondes qui lui avaient paru une éternité, pour ensuite les regarder chuter dans la fournaise. Il avait alors dépeint dans ses réponses, avec moult détails, ce sentiment d'impuissance et de paralysie face à cette scène d'horreur. Cette tétanie qui l'avait empêché d'inverser le levier.

Mais cela aurait-il seulement permis de changer le cours des choses ?

Assurément non.

Avec Dan, nous avons tenté de le convaincre du fait qu'il n'aurait pu mieux agir. Ces gens étaient déjà morts au moment où, au cours de la matinée, il avait pris en charge cette benne à ordures ménagères. Il n'avait alors eu aucune raison de se méfier d'un quelconque piège. À l'évidence, il avait été utilisé à son insu le plus complet. Quant à inverser la manœuvre au bord de l'abîme de feu, qui aurait pu seulement lui reprocher un manque de sang froid ? Il n'était même pas dit qu'au moment où les corps s'étaient mis à glisser de la benne, une inversion du levier de commande aurait suffi à les empêcher de

basculer dans la fournaise.

Et puis, les huit corps avaient pu être récupérés – certes en bien mauvais état – grâce à une intervention rapide des divers corps de métier de l'usine. Ils étaient maintenant alignés côte à côte sur le dos, sous des toiles cirées à l'abri de la pluie, un peu en marge du camion qui les avait conduits ici. Ça et là, un bras ou une jambe complètement calciné dépassait négligemment de la bâche, comme pour rappeler que les investigations du service forensique et de la médecine légale seraient rendues plus difficiles en raison de la destruction d'une bonne partie des traces par le feu.

De toute façon, je ne me faisais aucune illusion sur l'existence de preuves scientifiques. Le Fantôme semblait être quelqu'un d'extrêmement prudent, bien au fait des investigations techniques et de la meilleure manière de les contourner.

La psychologue de la police termina son débriefing avec Josué Vitor Gomes. Dan et moi tentâmes alors une nouvelle approche du malheureux chauffeur.

— Vous rappelez-vous où vous avez pris en charge cette benne à ordures ?, demanda Garcia.

La voix vacilla.

— A... à Noiraigue.

— Quand ?

— Ce matin.

— Où était-ce exactement ?

— Vers la gare. Enfin... un peu plus loin, sur la route sortant du village en direction du Creux-du-Van et des œillons. Elle était garée à l'endroit exact qu'on m'avait décrit.

— Qui vous a demandé de prendre en charge cette benne à cet endroit ?

— Mon chef... Enfin, je crois... Je ne suis plus sûr de rien, maintenant.

— C'était quand ?

— Ce matin... juste avant de partir pour le travail. J'ai reçu un appel sur le fixe. À la maison.

— Et vous avez reconnu la voix de votre chef ?

— Il m'a semblé, oui. En tout cas, il s'est annoncé comme tel. Maintenant, c'est vrai que je n'étais pas très réveillé. Je... j'ai pu confondre.

— C'était à quelle heure ?

— Six heures trente, je crois. Peut-être un peu après. Je ne suis pas sûr. Mon réveil venait de sonner.

— Nous avons entendu votre chef, Josué. Il nie vous avoir appelé ce

matin à la maison. Il dit que ce n'est pas dans ses habitudes.

— Non, c'est vrai. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je...

Le chauffeur s'écroula en pleurs.

— Calmez-vous, tenta de le rassurer Garcia. Nous ne vous voulons pas de mal. Nous cherchons simplement à savoir ce qui s'est passé.

— Mais je vous ai dit ce qui s'est passé ! Et vous ne me croyez pas.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, Josué. J'ai simplement supposé que quelqu'un s'est peut-être fait passer pour votre chef au téléphone.

— C'est possible. C'est tout à fait possible. Je n'ai pas fait attention. Il s'est annoncé comme mon chef et il avait une voix qui lui ressemblait. Je ne me suis pas posé plus de question. J'étais encore à moitié endormi.

Josué Vitor Gomes affichait les yeux vitreux d'un zombie. L'état de choc dont il souffrait était important. Je remarquai qu'il aurait été prêt à admettre n'importe quoi pour qu'on le laisse en paix. Je fis alors signe à Dan de laisser tomber son interrogatoire.

J'attirai mon ami un peu à l'écart et lui dis :

— Tu as songé à demander les données rétroactives de son téléphone fixe ?

— C'est en cours, Mike, me répondit-il. Dédé vient de les requérir via le procureur Kornisch.

— Il va se déplacer sur les lieux ?

— Qui ? Dédé ?

— Non. Sylvain Kornisch.

— Je ne pense pas. Tu le connais. Pour le faire sortir de son bureau du Pommier... Ça m'a déjà étonné de le voir à Monlési samedi dernier.

— Tant mieux, fis-je remarquer. Je préférerais éviter de le croiser.

— Calme-toi, Mike. Je ne suis pas sûr qu'il tienne plus que toi à te rencontrer.

— J'espère que tu as raison, Dan. Je ne sais pas ce que je serais capable de lui dire, si je venais à le croiser dans de telles circonstances. Cette situation me rappelle un peu trop l'affaire des Kenyans.

— Ne t'en fais pas pour ça, me rassura Garcia d'une tape amicale sur l'épaule. Je te ramène à Perreux. C'est mieux ainsi. Et je te redonne des nouvelles demain matin à la première heure. J'espère que Swisscom nous enverra les données rétroactives de Gomes d'ici ce soir et que nous pourrons les analyser rapidement.

— OK, on fait comme ça.

La proposition du chef des stups me calma intérieurement. Je n'avais plus été confronté à une telle scène de crime depuis des années et je sentais monter en moi une tension sournoise. Ces cadavres brûlés

et alignés comme les pions d'un jeu qui m'échappait totalement faisaient me remémorer les terribles événements que m'avait fait vivre Louis De Bosset tout au long de ma vie. Comme un sordide jeu de pistes. Un chemin jalonné de morts à mettre à mon crédit.

Ajouter à cela l'idée que le magistrat instructeur incompetent, avec lequel j'en étais venu aux mains plus de cinq ans auparavant, pût débarquer à l'improviste sur les lieux m'insupportait.

Je laissai donc Cottendart et son ballet de véhicules utilitaires derrière moi. Dan me raccompagna à l'hôpital de Perreux pour le souper, puis regagna la scène du crime. Le travail des enquêteurs allait probablement se poursuivre une bonne partie de la nuit.

* * * * *

Perreux, le vendredi soir 28 août.

Les mots de l'Assassin défilèrent devant mes yeux comme une suite improbable de non-sens. L'enveloppe – la troisième – avait été simplement glissée sous la porte de ma chambre. Contrairement aux deux premières, elle ne comportait pas de timbre.

Le Fantôme venait de s'approcher de mon intimité et avait délibérément pris un risque incommensurable d'être repéré par le personnel hospitalier. À moins qu'il fût lui-même déguisé en infirmier.

Je lus, effaré.

“... Je suis le bras armé de Dieu, le troisième plateau de la balance de la Justice, celui que seuls les élus perçoivent à sa juste valeur.

Aujourd'hui, tu as pu évaluer ma toute puissance au travers des forges de l'Enfer. Huit nouveaux pénitents ont passé le fleuve sacré pour rejoindre leurs complices dans les affres de la mort. C'était le seul sort que pouvait leur promettre ma nouvelle société.

Une société fondée sur le respect d'autrui, l'ordre et la morale. Une société dans laquelle les lois éclatent comme mille évidences devant les yeux de ses sujets, de sorte qu'elles n'ont plus besoin d'être écrites dans le marbre. Une société dans laquelle police et justice n'ont plus lieu d'être, refoulées dans les livres d'histoire comme les derniers relents archaïques mais nécessaires d'un passé troublé par l'anarchie et le manque d'éducation, que tout un chacun rêve d'oublier.

Mon cher Michäel, je sais que tu n'es pas loin de me comprendre. Rejoins-moi dans mon Eden. Je te le ferai découvrir

et il s'illuminera à toi comme le chemin que tu as manqué il y a bientôt six ans.

Depuis ton hospitalisation, j'ai œuvré pour toi. À ta place. En t'attendant patiemment, comme celui qu'une vie cruelle aurait séparé de son jumeau. Pour toi, j'ai fauché les mauvaises herbes. Pour toi, j'ai cherché à éduquer les déchets de notre société décadente actuelle. À force de semer, j'ai produit. De la peur, de la crainte chez les drogués. De la terreur chez les petits dealers de bas étage. Avec les résultats que tu connais.

Le milieu a peur.

Le milieu me craint.

Le milieu n'a d'autre choix que de fuir, de se repentir ou de mourir.

Le milieu quitte les rues et les faubourgs de notre ville magnifique et lui rend sa splendeur.

De plein gré ou sous mon autorité.

Jusqu'à présent, je n'ai fait qu'élaguer les branches de l'arbre pourri. Mais je vais maintenant m'attaquer à son tronc. Et des profondeurs de la terre dont tu as hérité, des couloirs obscurs de ma mine, je vais m'élever au-dessus des rochers, pour abattre le Mal à la racine.

Tu le sais !

Le monde du trafic de stupéfiants répond aux normes élémentaires de l'économie. À la loi de l'offre et de la demande. J'ai fait mal à l'offre en élaguant la demande. Je vais maintenant tarir la source, en ébranlant les vieux pilotis qui la soutiennent.

Cette nuit, écoute l'hallali !

La fin est proche.

Ton dévoué"

Je reposai cette lettre sur mes genoux et crus sentir mon corps tout entier s'enfoncer dans le matelas de mon lit. Mon premier réflexe fut de saisir mon natel, avec l'idée d'appeler Dan Garcia. Mais à l'évidence, je ne le pouvais pas. Et l'Assassin le savait. Il avait tourné ses mots de telle sorte que je trahirais mes propres crimes en dévoilant ce troisième pli à la police.

Mais comment le Fantôme pouvait-il être au courant d'autant de détails de mon passé ?

Quelque chose m'échappait.

Plusieurs personnes avaient su pour ce qui était arrivé à mes vrais

parents, Mariana et Mwai Ouko. Le fidèle Arthur l'avait su. Ma sœur Victoria aussi. Louis De Bosset également. Et toute la Confrérie des dix dans son sillage. Mais ils étaient tous morts dans le Mara. Et je refusais de croire qu'Andy Bell ait pu s'en tirer. Pas avec les hordes d'animaux sauvages que j'avais vu entourer le Canadien blessé dans mon rétroviseur.

César Prince et Grégory Tardi étaient morts sous mes yeux, de même que les quatre autres qui avaient plongé avec leur véhicule tout terrain dans la rivière infestée de reptiles. Concernant leur sort, seul mon père adoptif était au courant. Encore une fois, tout semblait ramener à lui. Au monstre qui m'avait façonné à son image durant plus de vingt ans.

Mais Louis De Bosset, lui aussi, était décédé. Je n'en avais aucun doute, même si je n'avais jamais vu son cadavre. Il n'avait pas pu échapper à son python. Il avait crié, suffoqué, souffert. Ses os s'étaient brisés dans un craquement que mon esprit n'avait jamais pu effacer de ma mémoire. Je le voyais encore ramper sur le parquet de bois de sa somptueuse demeure des hauts de la ville de Neuchâtel, à me supplier de l'achever rapidement en raison des souffrances que lui infligeait son cancer. Et il y avait eu une enquête.

En conclusion, toutes les personnes susceptibles d'être au courant des détails de mon passé tels qu'ils étaient décrits dans la troisième lettre de l'Assassin étaient mortes, à l'exception d'Arthur et de Vicky. Mais ces derniers se trouvaient au Kenya et ils ne pouvaient en principe pas être au courant du dénouement exact des événements qui s'étaient déroulés la veille de Noël dans la maison de feu mon père adoptif. A moins de les avoir déduits d'une lecture attentive des rapports de police et d'autopsie de Mwanga et du vieux PDG de la BCCG.

Qui était le Fantôme parmi tous ces gens ?

Qui était-il pour s'immiscer ainsi dans ma vie ?

Que me voulait-il exactement ?

Dans son dernier courrier, il annonçait la fin de son œuvre. Manifestement, elle aurait lieu en apothéose. De quelle façon ? Il avait déjà dépassé toutes les limites de l'horreur avec son palais de glace et son enfer de feu. Cette ascension, cumulée avec une prise de risques de moins en moins calculés, ne pourrait que conduire à sa prochaine arrestation.

Peut-être était-ce ce qu'il recherchait ?

La reconnaissance médiatique.

Mais cela ne répondait pas à ma question principale, qui était de connaître le lien entre ce malade et moi. Des schizophrènes, des psychopathes et des sociopathes en tout genre, j'en avais croisés pas

mal, en plus de cinq ans au sein de l'hôpital psychiatrique de Perreux. Mais à aucun d'eux, je n'avais confié mon histoire.

Contrairement à eux qui aimaient souvent s'épancher en longues plaintes sur leurs problèmes psychiques, en croyant tout savoir de leur maladie. En répétant, parfois de manière déformée, ce que les psychiatres leur enseignaient de leurs maux. Les thérapeutes de Perreux étaient forts pour cela. Ils entraient dans les pensées les plus secrètes de leurs patients et les sondaient à la recherche de la racine du mal, au fil de longs entretiens individuels ou collectifs.

C'est alors qu'une folle idée traversa mon esprit. Le docteur Costanza. Anthony Costanza. Mon psychiatre de référence. Lui m'avait sondé l'âme, étudié sous toutes les coutures et presque mis complètement à nu durant ces cinq longues dernières années. Comme le cobaye d'une expérience animale.

J'avais toujours refusé ses séances d'hypnose. Dans leur principe et à son plus grand regret. Il affirmait toujours que la clé de mes problèmes résidait dans mon passé et que la trouver permettrait de progresser. Mais progresser pour qui ?

Pour moi ?

Ou pour lui ?

Rétrospectivement, son insistance au sujet de cette thérapie me revint comme un boomerang au milieu du visage. Je l'avais toujours considérée comme une volonté de sa part de me soigner. Mais aujourd'hui, avec les événements de cette dernière semaine, je commençais à en douter.

Le docteur Costanza aurait-il outrepassé mon refus de me soumettre à l'hypnose ?

Aurait-il pratiqué des séances à mon insu, alors que j'étais au plus mal ?

Après tout, il y a cinq ans, lorsque j'avais appris la naissance de ma fille Ange Ouko de la bouche de Dan Garcia, j'avais réagi en marge complète de la réalité. Sans plus me rendre compte des frontières du réel et de l'irréel.

Aurait-il profité de mon état pour progresser dans ses recherches scientifiques sur les zones d'ombre de l'âme humaine ?

Peut-être.

Et dans ce cas, peut-être connaissait-il les secrets de mon passé à mon insu. Mais alors, une chose ne jouait pas. Dans cette trouble hypothèse, je ne voyais pas le lien entre Anthony Costanza et le milieu de la drogue. Le psychiatre avait bien entendu été confronté à des toxicomanes en sevrage dans le cadre de l'hôpital. Mais cela s'arrêtait là. À ma connaissance.

Non. Si je voulais partir dans cette direction, je devais chercher

autre chose. S'il y avait un lien entre mon médecin et les stupéfiants, c'était à travers un tiers. Un tiers auquel il aurait parlé. Un tiers auquel il aurait confié les terribles vérités de mon histoire, peut-être arrachées de mon cerveau contre ma volonté et ma conscience.

C'est alors que je me remémorai une parole anodine.

“Dan...”

Dan Garcia avait parlé au docteur Costanza. À plus d'une reprise. Il me l'avait dit lui-même. C'était suite aux événements d'il y a cinq ans, lorsqu'il avait accompagné mon psychiatre sur les bords du lac à Cortaillod, au pied des vignes, pour venir me rechercher aux abords de la voiture en feu. La Porsche Cayenne du directeur administratif de l'hôpital de Perreux Benoît Neuhaus, que j'avais confondu dans mon délire avec un trafiquant d'organes humains et assassin d'enfant.

“Dan, non...”

Cela n'avait pas de sens.

Aucun.

“Dan... dis-moi que je me trompe !”

À l'idée de suspecter d'abord mon psychiatre, puis mon meilleur ami, je crus devenir fou à nouveau. Cette seule pensée était folle. Sans fondement. Le commissaire Garcia avait toujours été quelqu'un de foncièrement droit et honnête, tant avec le système et ses failles, qu'avec les prévenus qui savaient les exploiter. Il n'avait jamais hésité à rappeler à l'ordre ses hommes, lorsque ceux-ci se mettaient à critiquer vertement les lois et les hommes qui les appliquaient. Je l'avais entendu faire à plusieurs reprises avec ses adjoints Laurent et Dédé. Tout comme il l'avait fait avec moi, lorsque je m'étais opposé au procureur Sylvain Kornisch.

Et pourtant...

Mon ami Dan présentait le meilleur profil de celui qui aurait pu secrètement souhaiter la mort de dealers et de toxicomanes. Il était le chef de la brigade des stupés et se retrouvait souvent sous le feu des critiques de la population, qui demandait ce que faisait la police face à la recrudescence de la drogue. Quelque part, les agissements du Fantôme pouvaient donc l'arranger.

Je pris ma tête dans mes mains pour la secouer.

— Arrête, Mike !, m'exclamai-je, seul dans mon petit studio. Tu déliras ! Ça recommence. Tout recommence. Comme il y a cinq ans...

Je relus cette troisième lettre, avec l'œil suspicieux de cette nouvelle hypothèse. Rien ne tenait la route. Le Fantôme m'écrivait depuis Le Furcil.

“Le Furcil...”

Le nom m'était familier. J'en avais déjà entendu parler. Et pourtant, je n'arrivais pas à me remémorer où. Je ne savais pourquoi, mais je

rattachais cette appellation à feu mon père adoptif.

“Le Furcil...”

Je me répétais le nom plusieurs fois. Sans succès.

Je passai au texte. Je le lus et le relus. Plusieurs fois. Après la demande, l'Assassin menaçait d'agir sur l'offre. Je compris qu'après s'en être pris pour l'essentiel à des vendeurs eux-mêmes consommateurs de stupéfiants – du menu fretin – il envisageait maintenant de s'en prendre radicalement au sommet de la hiérarchie du trafic de drogue.

Pour le canton de Neuchâtel, je ne voyais qu'une seule personne correspondant à ce qualificatif.

13.

Neuchâtel, dans la nuit du 28 au 29 août.

Comme toutes les soirées de week-end, le Lacus Café fermait ses portes bien plus tard qu'en semaine. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis la veille et cela s'en était largement ressenti sur la clientèle, plus maigre que d'ordinaire un vendredi soir. Les rares personnes à avoir bravé le déluge avaient revêtu des vestes de toile cirée et elles portaient bottes et parapluies. Pas le genre d'accessoires le plus pratique pour ensuite sortir en boîtes de nuit. Vers deux heures du matin, Ibrahim Kurtaj n'eut aucun mal à faire déguerpir les derniers clients. Il demeura dans son établissement encore une bonne heure à faire les comptes et ranger le comptoir, tandis que sa jeune serveuse Anita s'occupait de nettoyer la salle de débit.

Les affaires du bar étaient dures. Celles accessoires aussi. La veille sous une pluie battante, il avait enterré son cousin Elvis Beqiri au cimetière de Beauregard. Ses autres lieutenants avaient assisté à l'oraison funèbre, mais aujourd'hui, ils craignaient pour leur vie. De caïds albanais, ils étaient passés au stade de lavettes. Kurtaj ne les reconnaissait plus.

Décidément, ce Fantôme – auquel il ne parvenait pas vraiment à croire lui-même – avait bien réussi son coup. En quelques actions bien ciblées, il avait semé le trouble dans le monde des affaires parallèles, celui du trafic de drogue. Le chiffre d'affaires de l'Albanais avait dégringolé comme un château de cartes.

Le temps était venu de s'occuper de ce grain de sable dans les rouages de son business parallèle. Pour cela, il comptait bien entendu sur ses lieutenants – ceux qui n'avaient pas encore déserté pour regagner le pays – et les renseignements issus du milieu, mais aussi sur ses sources d'information proches de la police.

Et Mikee qui tardait à le rappeler...

Pourtant, Mikee lui devait un service pour celui qu'il lui avait rendu plus de cinq ans auparavant. Kurtaj savait pour le père de Mikee. Il savait qu'il n'était pas mort d'un accident. Il savait que celui que les journaux avaient surnommé "La Bête" n'avait pas été tué en état de

légitime défense par le vieux PDG de la BCCG. Il savait que c'était l'œuvre de Mikee. Mais il ne savait pas pourquoi. Cela ne le regardait pas.

L'Albanais donna un coup d'éponge sur le comptoir, puis se tourna vers sa jeune serveuse.

— Anita, tu es prête ?

— Encore une table, Brahim.

— OK. Termine tranquillement, puis je te ramène.

— D'accord.

La jeune fille débarrassa la dernière table de ses cinq flûtes et de sa bouteille vide de Dom Pérignon, ramena le tout derrière le bar, ôta son tablier, passa une veste en cuir et défit ses cheveux noirs coiffés en chignon, qu'elle laissa retomber sur ses épaules.

De son côté, le patron du Lacus Café remit le fond de caisse de deux mille francs dans le tiroir et emmena avec lui la maigre recette de la soirée. Il émit un petit râle de mécontentement en empochant la liasse de billets de banque.

— Tu es garé où ?, lui demanda Anita.

— Au parking du Seyon. Les autres étaient pleins en début de soirée.

— Malgré le peu de monde qu'il y avait en ville cette nuit ?

— Hélas oui. Moi aussi, je commence à ne plus rien y comprendre, à la vie nocturne de cette cité. Le monde est devenu fou, ma belle.

Elle lui sourit.

Ils quittèrent le Lacus Café par la porte principale, bouclèrent derrière eux, traversèrent la rue en direction de la Place Pury, puis la place elle-même sous la pluie, en courant se mettre à l'abri du kiosque central. Une petite centaine de mètres sous le déluge avait suffi à les détremper de la tête aux pieds.

— *Është e mut !*, jura Kurtaj en albanais.

— *Tu l'as dit...*

Les beaux cheveux d'Anita ne ressemblaient plus à rien. Ils dégouлинаient sur sa veste en cuir et laissaient apparaître, ça et là, la peau de son crâne. Son maquillage aussi se rebella et fondit sur ses joues.

Elle partit d'un grand éclat de rire.

— En bon patron galant, tu pourrais aller chercher la voiture, non ?

Il pesta.

— Tu es déjà toute mouillée comme une chienne. Ça changerait quoi ? Et puis, c'est toi l'employée. N'inverse pas les rôles, ma belle.

Ils se regardèrent, puis foncèrent d'un mouvement commun sous la pluie, en empruntant la rue du Seyon qui menait au parking du même

nom. Le centre-ville de Neuchâtel était mort, inondé sous les trombes d'eau. Le ruisseau symbolique canalisé sur le côté droit de la chaussée débordait par endroits, laissant s'échapper tous les détritiques que les grilles d'égout n'avaient pas réussi à avaler. Les commerces étaient endormis et l'éclairage public peinait à traverser le rideau formé par les grosses gouttes serrées tombant du ciel.

Le bruit éclaboussant de leur course se répercuta contre les murs de la rue abandonnée, jusqu'à l'entrée du parking. Ils ne ralentirent qu'une fois à l'abri, parvenus dans l'entrée contenant les caisses automatiques. Des néons diffusaient sur ces dernières une lumière blanche et glauque, qui accentuait encore le caractère terrifiant des graffitis en tout genre souillant les murs du plus ancien parking couvert de la ville.

Ibrahim Kurtaj inséra son ticket dans la première fente disponible et paya le montant réclamé, non sans traiter les exploitants de l'endroit de voleurs.

De son côté, Anita sécha ses cheveux au moyen d'un foulard qu'elle transportait dans son sac à mains. Puis elle exhiba un mouchoir en papier et un petit miroir de poche, afin de nettoyer les coulures de maquillage violet qui dessinaient des veines sur ses joues.

Quand son patron la rejoignit, elle demanda :

— Tu es garé à quel étage ?

— Au cinquième.

Elle se dirigea alors dans le couloir de béton menant aux deux ascenseurs. L'endroit était désert à cette heure avancée de la nuit. Il n'y avait aucun son de vie, aucun bruit de pas, ni de voiture. Aucune voix. Seulement le clapotis de la pluie résonnant contre les murs extérieurs de la vieille structure.

Elle appela les ascenseurs. Le témoin lumineux se mit à clignoter. L'attente dura quelques secondes, puis une porte métallique s'ouvrit. La jeune serveuse entra dans la cabine. Ibrahim Kurtaj l'y suivit, puis appuya sur le bouton du cinquième. Dans un bruit sourd de câbles vibrants, l'appareil se mit en marche, avec la lenteur qui caractérisait les vieux ascenseurs.

— Ça va ?, demanda l'Albanais à la jeune femme.

— Ça ira mieux à la maison, souffla-t-elle en coiffant ses cheveux mouillés en arrière.

Entre le premier et le quatrième étage, ils ne parlèrent plus, se contentant de regarder les chiffres défiler en dessus de la porte.

1, 2, 3, 4...

Il y eut alors un bruit sec, comme celui d'une porte claquée. La cabine stoppa d'un coup sa progression et la lumière du plafonnier s'éteignit. Anita et Ibrahim furent soudain plongés dans le noir.

— Merde, mais qu'est-ce qui se passe ?, paniqua la jeune serveuse albanaise.

— Je ne sais pas, répondit laconiquement son patron, non moins inquiet.

— Une panne ?

— Espérons qu'elle ne dure pas.

À tâtons dans le noir, Anita chercha dans son sac à mains et en sortit un briquet, qu'elle alluma.

Le visage de Kurtaj apparut. La petite flamme lui conférait un teint orangé. Ses sourcils noirs et épais le rendaient encore plus viril et imposant. Mais ses yeux trahissaient une certaine angoisse. Il regarda du côté du tableau des boutons et appuya sur ceux-ci, sans succès. Il actionna alors le bouton de secours, mais rien ne se passa non plus.

— Merde !

— Que se passe-t-il ?, demanda Anita.

— Même l'alarme est débranchée, répondit-il.

— C'est pas vrai ! Mais alors, personne ne va savoir que nous sommes ici ?

— Je crains que non. Du moins, en tout cas pas tout de suite. À une heure pareille...

La jeune fille relâcha la pression sur son briquet et la flamme s'éteignit, replongeant les deux occupants de l'ascenseur dans l'obscurité. Il y eut alors un petit bruit métallique, suivi d'un cri :

— Aïe !

C'était un cri de douleur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?, s'inquiéta l'Albanais.

— C'est rien, gémit la serveuse. Je me suis brûlée avec la molette du briquet.

Elle réessaya et la lueur orangée de la flamme revint dans la cabine.

— Ohé !, appela Ibrahim Kurtaj. Il y a quelqu'un qui nous entend ?

Il n'obtint aucune réponse, hormis un léger souffle qui sembla parcourir toute la cage de l'ascenseur. Les courants d'air étaient légion dans la vieille structure de béton.

— Qu'est-ce qu'on fait ?, demanda Anita.

Le patron du Lacus Café examina le plafond, puis le sol de la cabine. Aucune trappe n'y était visible.

— Je ne sais pas. Nous ne pouvons qu'attendre qu'on vienne nous délivrer. Nous n'avons pas le choix.

— Mais je ne veux pas dormir ici !

— Moi non plus, ma belle. Moi non plus...

Elle relâcha une nouvelle fois la pression sur son briquet et se laissa glisser de dépit contre la paroi jusqu'à se retrouver assise sur le sol de

la cabine.

— Ohé !, cria une seconde fois Brahim, sans plus de succès.

Il s'accroupit alors près de son employée, dans le noir, et posa une main sur un de ses genoux, dans le but de la rassurer.

— Quelqu'un va venir, Anita...

— Quand ?

— Je ne sais pas. Bientôt...

Elle soupira, au bord des larmes.

Les secondes leur semblèrent alors des minutes et les minutes, des heures. Pourtant, alors que la cabine n'était immobilisée que depuis une dizaine de minutes, elle se remit soudain à bouger. Par à-coups. Quant au plafonnier, il suivit le mouvement, ne s'allumant que par intermittence.

Ce fut alors au tour de Kurtaj de soupirer de soulagement, tandis que la jeune femme se mit à rire de façon nerveuse.

— Tu vois, proféra son patron. Je te l'avais bien dit. On vient nous secourir.

Il ne parvenait pas lui-même à réprimer sa nervosité et son anxiété.

— Est-ce qu'on monte ou on descend ?, s'inquiéta la serveuse.

— On monte, répondit l'Albanais. Du moins, je crois. Quelqu'un semble actionner l'ascenseur manuellement. C'est pour ça que ça fait ces drôles de secousses.

— On ne va pas tomber, n'est-ce pas ?

— J'espère que non...

La réponse de Kurtaj ne la rassura guère et elle se releva, comme pour s'agripper aux mains-courantes des parois de la cabine.

Les à-coups et les coupures de courant semblèrent se succéder sur un demi-étage, puis l'obscurité regagna l'appareil, qui se stabilisa néanmoins. Des bruits étaient maintenant perceptibles, non loin d'eux. Les secours étaient là.

Il y eut un grincement métallique, d'abord extérieur, puis intérieur. Quelqu'un forçait les portes extérieures de la cage, puis celles de la cabine. Un ray de lumière aveugla alors ses malheureux occupants plongés dans le noir et leur sauveur leur apparut en hauteur, en ombre chinoise.

Anita et Brahim constatèrent, non sans une certaine angoisse, que l'ascenseur était arrêté entre deux étages et que seul un espace d'un mètre entre le plafond de leur cabine et le sol du cinquième étage leur permettrait de sortir de là, à travers les portes maintenues manuellement ouvertes par cette aide providentielle.

— Vous d'abord, ordonna alors la voix de l'ombre en s'adressant à Kurtaj. Comme ça, vous m'aidez ensuite à remonter la dame.

— Sorry, ma belle, commença l’Albanais. Je sais que la courtoisie voudrait que...

— Vas-y, idiot, répliqua la jeune femme, soulagée.

Le patron du Lacus Café leva les mains et s’agrippa à l’angle formé par le palier du cinquième étage. D’un effort presque surhumain, il se tira à la force de ses bras pour remonter vers la liberté. Il glissa son genou gauche sur la dalle de béton et son sauveteur l’agrippa sous les aisselles pour l’aider.

— Merci, souffla Kurtaj. Sans vous...

Il n’eut pas le temps de terminer sa phrase. En un éclair, il constata qu’il se trouvait aux pieds d’un homme vêtu entièrement de cuir noir et casqué. Le tableau ne concordait pas avec la situation. C’était un spectre venu de nulle part. Une personnification caricaturale de la mort. L’Albanais comprit alors, dans un battement de sourcils, qu’il se trouvait face au Fantôme.

Mais ce fut trop tard.

Alors qu’il était encore à genoux, se remettant à peine de son ascension à la force des bras sur le palier du cinquième étage du parking du Seyon, il reçut une violente décharge électrique dans le cou et s’écroula sur le côté, inanimé.

Du fond de la cabine, Anita ne comprit rien. Elle avait entendu son patron crier. Elle chercha à voir ce qui se passait. En vain.

Le Fantôme se redressa et lui fit face, la dominant de sa position. La jeune femme s’était habituée à la lumière provenant du palier supérieur. Elle se rendit compte que l’effet d’ombre chinoise était en fait aussi provoqué par la couleur des habits de leur “sauveur”. Elle vit le casque à la visière fumée et comprit que la situation avait été bien mal évaluée.

Elle voulut crier, mais le Fantôme lui fit signe de se taire, en portant un doigt de cuir à hauteur de l’endroit de la visière du casque protégeant sa bouche, lui intimant par là de se taire. Sa voix caverneuse résonna alors dans la structure d’acier et de béton.

— Je ne vous veux aucun mal, mademoiselle. Mais si vous criez, je me verrais certainement contraint de vous en faire.

Elle se tut, médusée par la scène.

— Je suis désolé, ajouta le Fantôme. Mais il faut que vous me laissiez un peu d’avance. Et si j’étais vous, je ne me précipiterais pas à appeler la police. Ce serait une erreur.

Sur ces mots, il repoussa les portes extérieures du cinquième étage de la cage de l’ascenseur et replongea la jeune fille tétanisée dans le noir.

Les mots de l'Assassin résonnaient dans ma tête, comme autant d'aiguilles plantées dans mon corps et dans mon âme. Il me prenait à partie, en me frappant où cela faisait mal – dans les secrets de mon passé – et m'invitait ainsi à participer à l'apothéose de son œuvre. Après la demande, il comptait agir sur l'offre. Soit couper la tête de l'hydre qui tenait le trafic de stupéfiants en terre neuchâteloise.

Une seule personne correspondait à ce critère. Une seule personne pouvait se targuer de détenir un certain monopole de la drogue dans notre République. Ibrahim Kurtaj, le patron du Lacus Café.

Le nom de Brahim tintait comme une évidence dans mon esprit. Son élimination – ajoutée à toutes les autres perpétrées jusqu'à ce jour – tarirait toute source directe d'approvisionnement dans le canton, notamment en ce qui concernait la cocaïne et l'héroïne. Elle plongerait les toxicomanes non encore effrayés par les conséquences mortelles de leur vice (celles provoquées par le Fantôme) dans l'obligation de bricoler des solutions avec d'autres villes plus lointaines pour du deal à la sauvette, de la dépanne de petites quantités au détail. Et chaque malade agirait alors pour lui-même et refuserait de jouer les intermédiaires pour ses camarades d'infortune, par peur de représailles de l'Assassin.

Ce dernier menaçait d'ébranler les vieux pilotis qui soutenaient la source de l'offre. Or, cette référence aux pieux lacustres du passé n'était pas une coïncidence. Elle faisait à l'évidence référence au Lacus Café, baptisé ainsi en hommage aux anciens villages surélevés d'antan qui bordaient les rives du lac de Neuchâtel.

Le Fantôme voulait attirer mon attention, à grands signes de bras, sur le fait qu'il allait s'en prendre au patron de cet établissement et que cela se passerait cette nuit-même. Il parlait d'hallali. Je l'interprétais comme une mise à mort de la bête blessée. Il annonçait que la fin était proche. Je me rendais compte que les événements s'accéléraient et me précipitaient vers un avenir inconnu, un mélange entre passé et présent qui ne pouvait mener qu'à ma propre perte.

Devais-je prévenir l'Albanais ?

Probablement.

Au moment où je parvins à cette conclusion, mon téléphone sonna. Je me rendis alors compte de l'heure tardive qu'il était. Bientôt le matin. J'avais donc cogité toute la nuit sur ce troisième courrier de l'Assassin, à le lire et le relire, à la recherche d'une faille, d'un indice. Et pourtant, je ne ressentais pas la fatigue.

Je regardai l'écran de mon téléphone. Le numéro de l'appelant m'était inconnu. Je décrochai et m'annonçai.

— Michaël Donner ?

La voix au bout du fil sembla paniquée.

— C'est Anita, la serveuse de Brahim Kurtaj.

Je reconnus son léger accent albanais.

— Anita ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous êtes Mikee ?

— Si vous voulez, oui. C'est moi qui suis venu lundi soir dernier au Lacus Café.

— Tant mieux. J'ai eu votre numéro grâce au natel de mon patron. Je sais qu'il a confiance en vous.

— Ça, ça m'étonnerait. Mais dites toujours...

— Il... il vient d'être enlevé. Par cet homme, ce... Fantôme, je crois.

— Quand ça ?

— Juste à l'instant.

— Où ça ?

— Au parking du Seyon. Cet homme l'a électrocuté au moyen d'un teaser.

— Et vous, où êtes-vous ?

— J'étais prisonnière dans l'ascenseur du parking. Le réseau natel ne passait pas. Je ne pouvais appeler personne. Le service de sécurité du parking vient de me délivrer, après plus d'une heure d'angoisse. Je ne sais pas quoi faire. Aidez-moi ! Je vous en supplie.

— Vous avez appelé la police ?

— Non, pas encore. Cet homme m'a menacé. Il m'a dit que je ne devais pas avertir la police. Je... j'ai peur pour Brahim. Je ne savais pas qui appeler.

— Vous avez bien fait de me prévenir. Écoutez-moi, voilà ce que vous allez faire. Je crois bien que j'ai une piste pour retrouver votre patron. Mais il serait mieux, à tout le moins dans un premier temps, que la police ne s'en mêle pas. Je n'ai pas confiance en elle. Pas plus que Brahim. Vous allez me laisser enquêter de mon côté jusqu'à dix heures ce matin. À ce moment-là, je pense que j'en saurai plus et je vous tiendrai au courant. Mais si vous n'avez pas de nouvelles de moi d'ici dix heures, prévenez la police. Demandez à parler au commissaire Daniel Garcia, vous avez compris ?

— Oui, j'ai compris. Jusqu'à dix heures ce matin et si je n'ai pas de nouvelles de vous d'ici là, je téléphone au commissaire Garcia.

— C'est ça, Daniel Garcia. C'est un ami. Expliquez-lui alors la situation et dites lui que je suis...

— Que vous êtes ?

Je réfléchis un instant.

— Au Furcil ! Parlez-lui du Furcil.

— Que vous êtes au Furcil ?
— C'est ça.
— C'est où, ça ?
— Je... (je ne pouvais décemment pas lui dire que je ne savais pas encore). Il sait où c'est, corrigeai-je. Parlez-lui simplement du Furcil.

Elle quittança, comme pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

— Dix heures du matin. Commissaire Daniel Garcia. Le Furcil.

— C'est ça, Anita. Maintenant, tâchez de vous calmer et de penser à vous. De mon côté, je crois que j'ai une bonne piste. Je me charge de retrouver votre patron.

— Ramenez le moi en vie, s'il vous plaît.

— Je vous le promets.

Je bouclai le téléphone et relus rapidement, pour la énième fois, la troisième lettre de l'Assassin. Ce dernier voulait que je le trouve. C'était une évidence. Sinon, il ne m'aurait jamais attiré dans son jeu de pistes macabres. Il me fallait simplement trouver le bon indice.

Une recherche Internet m'informa que le Furcil était un hameau ou un lieu-dit, à l'est de Noiraigue, juste avant la descente des gorges de l'Areuse, connu pour ses anciennes mines désaffectées.

Je repris le texte écrit par le Fantôme et m'attardai sur l'un de ses derniers paragraphes.

“... Et des profondeurs de la terre dont tu as hérité, des couloirs obscurs de ma mine, je vais m'élever au-dessus des rochers, pour abattre le Mal à la racine...”

L'Assassin faisait référence à la mine – à “sa” mine – celle du Furcil. Il s'y trouvait donc. Cela ne pouvait être une coïncidence. Mais chose troublante, il laissait aussi sous-entendre que cette mine se trouverait sur une terre m'appartenant. Cela n'avait aucun sens pour moi.

“À moins que...”

Je repris mon natel et composai un numéro que je n'avais pas appelé depuis plus de cinq ans. La sonnerie résonna plus de cinq fois, avant qu'une voix rauque et endormie ne me réponde. Il n'était après tout que cinq heures du matin.

— Oui, allo ?

— Me De Matos ?

Mon interlocuteur parut surpris.

— Lui-même. Mais qui êtes-vous ? Vous savez quelle heure il est ?

— Je sais. Excusez-moi de vous déranger à une heure aussi matinale, mais il y a péril en la demeure.

— Je vous demande pardon ?

— Il y a urgence. Je suis Michaël Donner...

— Qui ça ?

— Michaël Donner. Vous ne vous rappelez pas de moi ? Je suis le fils adoptif de Louis De Bosset.

La seule évocation du nom du défunt PDG de la BCCG suffit à réveiller mon interlocuteur. Je savais qu'il verrait déjà miroiter ses honoraires prohibitifs dans la recherche que j'allais lui demander.

— Oui... Monsieur Donner... Cela fait longtemps... Que puis-je pour vous ?

— Vous vous êtes occupé de la succession de Louis De Bosset.

— C'est un fait. Mais encore ?

— Il me faudrait un renseignement dans l'urgence.

— C'est que... (il parut emprunté)... le dossier se trouve à mon Étude.

— Je l'imagine bien. Mais peut-être pourriez-vous me renseigner de mémoire ?

— Je peux essayer. De quoi s'agit-il ?

— Des propriétés immobilières de mon père adoptif. Vous vous en souvenez ?

— C'est qu'il y en avait beaucoup. Je me rappelle notamment de la somptueuse demeure dans les hauts de Neuchâtel, évidemment. Elle est toujours mise en vente et malheureusement inhabitée depuis sa mort. Je le sais, puisque je suis précisément chargé de la vente. Hélas, au vu du drame qui s'y est produit, les gens fuient devant l'achat. Ils ont peur des fantômes. Vous comprenez ?

— J'imagine. Mais ce n'est pas de cette maison que je veux vous parler. Mon père adoptif avait-il des biens du côté de Noiraigue ?

— Je crois bien que oui. Mais ils ne représentent strictement aucune valeur marchande.

— L'argent ne m'intéresse pas. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'une ancienne mine désaffectée. Le Furcil.

Je remerciai Me De Matos de ses renseignements, le priai d'excuser encore une fois le dérangement matinal, l'invitai à facturer la communication à la succession non encore liquidée de feu Louis De Bosset et raccrochai. Les lumières s'allumaient les unes après les autres autour du Fantôme et l'encerclaient. Bientôt, il ne lui resterait de noir pour se cacher que son âme perdue.

* * * * *

Noiraigue, le samedi 29 août.

J'arrivai dans le village reculé du Val-de-Travers peu avant six heures du matin, au guidon d'une moto tout terrain que j'avais trouvée aux abords de Perreux et que j'avais détournée en dérivant les fils d'allumage. Par chance, le temps maussade s'était calmé, laissant place à une amélioration passagère au cours de la journée qui s'annonçait. Des coins de ciel bleu, encore sombre avant le lever du soleil, jouaient à cache-cache avec de gros nuages gris. Les flaques d'eau envahissaient encore la chaussée. La route était glissante et dangereuse, surtout pour un deux-roues.

Peu après l'entrée du village, je longeai le terrain de football sur la droite, puis passai à côté de la gare, pour prendre la route en direction du Furcil. Au passage, je remarquai une zone industrielle, au bord de laquelle des banderoles fluo du service forensique annonçaient des recherches de traces. D'après la description qu'en avait faite Josué Vitor Gomes, le malheureux chauffeur du camion-poubelle impliqué dans les événements de la veille à l'usine de traitement des déchets de Cottendart, je reconnus le lieu où il avait dit avoir pris en charge la benne contenant les huit corps. J'imaginai alors que la police scientifique avait dû investiguer en cet endroit la veille dans la soirée, probablement par des recherches d'empreintes diverses, de pneus, de semelles de souliers ou autres.

Mais comme Dan Garcia ne m'avait pas rappelé, j'en déduisis que rien d'exploitable n'avait été trouvé en cet endroit. Ce qui ne m'étonnait guère. Le Fantôme n'était pas stupide. Il ne laissait que les traces qu'il choisissait sciemment de laisser.

Je traversai les quartiers de villas à l'est du village et me dirigeai vers le Furcil, que je trouvai facilement. Le lieu semblait totalement désert, comme l'entrée d'une mine à l'abandon. Ce qu'elle était d'ailleurs. De grandes portes blindées barraient l'accès aux galeries, mais j'avais prévu le coup. Une pince monseigneur viendrait à bout de l'acier de la chaîne ou du cadenas. En dessus de moi, d'impressionnants rochers surplombaient l'endroit. Je regardai un instant en l'air et fus pris de vertige. Le lieu était à moi. Par héritage.

Je remerciai intérieurement – ironiquement – Louis De Bosset de m'avoir laissé en legs cet amas de cailloux creusé de galeries désaffectées. Un bien immobilier sans aucune valeur, à en croire le notaire De Matos, mais qui semblait au moins avoir trouvé une utilité aux yeux d'une personne : le Fantôme.

Il était vrai que l'endroit était discret, à l'abri des regards, tant en son intérieur – évidemment – qu'en son accès. Personne n'avait de vue sur l'entrée de la mine à l'état d'abandon.

En m'approchant de la porte blindée, je remarquai néanmoins que la chaîne et le cadenas étaient neufs.

D'un coup de pince, l'acier se tordit et céda. Une montée d'adrénaline me saisit alors, face à l'obscurité du couloir qui se profilait devant mes yeux. Le tunnel n'avait rien de particulier. Il semblait accessible à moto. Je remarquai d'ailleurs, sur le sol boueux, des traces laissant penser qu'un tel engin était déjà passé par là. Je me remémorai alors l'information de mes anciens collègues, selon laquelle l'Assassin roulait en Harley. Les dessins que j'avais sous les yeux pouvaient correspondre et j'entrepris de les suivre.

Remontant sur ma bécane volée, je m'engouffrai dans les entrailles de la terre – de “ma” terre – au ralenti, à la lueur du phare provoquant un défilé d'ombres sur les murs arrondis du tunnel. Au fur et à mesure de ma progression, je sentis la chaleur diminuer. Jusqu'à provoquer chez moi des frissons et la chair de poule. Je ne sus si c'était dû au froid ambiant ou à la peur de l'inconnu. Il se dégageait du lieu souterrain une part de mystère qui me grisait et m'effrayait à la fois.

Cette descente aux enfers me rappela mon terrible cauchemar éveillé du charnier de la grotte imaginaire de Plitvice. J'avais aujourd'hui conscience que mon esprit malade avait inventé ces images. Mais celles-ci restaient néanmoins gravées dans ma mémoire comme autant de réalités d'une dimension parallèle. Elles faisaient partie de ma vie. Partie de moi.

De part et d'autre de la galerie de la mine, de gros cailloux défilaient dans le faisceau du phare de ma moto, démontrant la fragilité des lieux. L'endroit n'était plus sécurisé depuis des années et aurait mérité des mesures radicales pour éviter l'éboulement. Je me dis un instant que cela aurait constitué un excellent endroit pour y cacher des corps et comprit l'attrait que l'Assassin avait eu pour ce lieu.

Cela ne m'expliquait toutefois en rien comment il en avait acquis la connaissance. Mais encore une fois, je sentis que toute cette affaire était reliée d'une manière ou d'une autre à mon passé. Peut-être même à des bribes de celui-ci que j'ignorais encore.

Au fond de la mine, après une progression de près d'un demi-kilomètre sous terre, je fus surpris de tomber sur des toiles de rebus tendues en travers du passage. Ces toiles aux couleurs militaires, que l'on pouvait trouver dans n'importe quel débarras, n'avaient pas été installées pour rien en cet endroit.

Je sentis que je touchais enfin au but.

Un but inconnu.

Un but incertain.

Une issue incertaine. Pour moi.

Prudemment, je stoppai ma moto et en descendis pour m'approcher de ce que je considérais déjà comme l'ancre du Fantôme. Mais au

moment où je m'apprêtais à écarter les bâches entravant l'accès à la suite de la mine, je sursautai en raison d'une alarme.

Je crus un instant m'être fait piéger comme un bleu, mais me rendis compte bien vite que cette dernière – une sorte de bip assez faible – provenait de la poche de mon pantalon. Mon natel venait de m'annoncer la réception d'un SMS. J'avais oublié de le mettre sous silence. Et le son s'était répercuté contre les murs arrondis du tunnel, amplifié par le silence pesant régnant sous terre. Je me rappelai alors les paroles d'Anita, la serveuse de Kurtaj. Les ondes de la téléphonie mobile n'étaient pas passées dans le vieil ascenseur d'un parking situé en pleine ville. Tandis qu'ici, elles semblaient manifestement atteindre des profondeurs insoupçonnées.

Décidément, les mystères de certaines technologies demeuraient impénétrables.

Stop pantalon ma progression, je sortis mon natel de la poche de mon pantalon et veillai à réparer mon oubli en le mettant immédiatement sous silence. J'écoutai ensuite au-delà des toiles de rebus. Aucun bruit ne semblait provenir de cet endroit. Si le Fantôme s'y trouvait, il devait avoir cessé toute activité. Peut-être était-il lui-même à l'affût, prêt à me bondir dessus.

Je regardai l'écran de mon portable. Le message provenait de Dan Garcia. Ce dernier était déjà réveillé – ou peut-être n'était-il jamais allé dormir depuis hier. Le contenu de son SMS me fit frissonner.

“Avons identifié le numéro ayant appelé Josué Vitor Gomes, l'avons placé sous CT et triangulé. Il déclenche à l'est de Noiraigue. RV sur place, à la gare. Si tu veux, je te prends au passage.”

C'était donc du Furcil que le malheureux chauffeur avait été appelé par son soi-disant chef. Le Fantôme. Et l'écoute téléphonique en cours semblait confirmer que celui-ci était présent dans la mine, en ce moment-même. Si cela se trouvait, il était là, juste de l'autre côté de la toile cirée, à m'attendre avec une arme, prêt à m'occire et à me faire rejoindre Brahim dans la mort. Si tel était le cas, il devait jouir à l'idée de me savoir à moins d'un mètre de lui, juste séparé par de la toile synthétique. Là seule chose qu'il ignorait peut-être, c'est que j'étais préparé de longue date à l'idée de mourir. Quelque part, si la situation m'effrayait, l'idée de souffrir et de quitter ce monde m'était assez indifférente. Et surtout, celle de rencontrer mon interlocuteur était plus forte que toute autre crainte.

La peur de la mort m'avait quitté.

La peur d'être confronté au Fantôme n'avait, quant à elle, jamais existé.

Il m'attendait.

Et je l'attendais.

L'Assassin était donc probablement derrière ces toiles de rebus. Et Kurtaj aussi. Peut-être restait-il alors une chance de tenir ma promesse faite à Anita de sauver son patron. Une promesse que je n'aurais jamais dû lui faire. Je le savais. Mais elle m'avait échappé des lèvres. Comme ça. Sans raison.

D'un geste brusque, j'écartai les toiles cirées. Prêt à frapper, je me retrouvai face à rien. Au néant. À l'air de la mine. Empli d'oxygène vicié. Une odeur d'excréments et de moisi emplissait l'atmosphère. En cet endroit, la galerie sentait la mort.

Je découvris alors, sans grande surprise, les installations du Fantôme. Les huit cellules de fortune. Une drôle de chambre froide ressemblant à un vieux complexe de douches pour salle de sport des pays de l'ancien bloc soviétique. Des gamelles en alu contenant des restes de nourriture à moitié pourris. Une table en bois avec des feuilles de papier et des enveloppes. Identiques à celles utilisées par mon correspondant anonyme. Une plume et un encrier.

Le parfait quartier cellulaire moyenâgeux, auquel ne manquaient que les rats.

La mort suintait de chaque parcelle du souterrain. La vie, elle, n'était nulle part. Personne ne résidait actuellement dans la mine du Furcil. Ou alors plus au fond dans les galeries, au-delà des éboulis, là où la lumière du phare de ma moto refusait d'éclairer. Je fus soudain pris d'un nouveau malaise. Mon esprit tortueux me ramena une nouvelle fois dans la grotte de Plitvice, dans l'ancre des chasseurs d'organes humains. Créés par mes accès de folie de l'époque.

Le doute m'assaillit alors une nouvelle fois : n'étais-je pas tout simplement en train de rêver à nouveau ? De délirer comme il y avait cinq ans ?

La police, Dan Garcia en tête, allait bientôt arriver à Noiraigue. Elle serait alors rapidement menée à l'entrée du Furcil. Mais l'Assassin ne s'y trouvait pas. Kurtaj non plus.

Où l'avait-il donc emmené ?

Là était toute la question.

Dans sa dernière lettre, le Fantôme m'avait annoncé qu'il allait sortir des entrailles de la terre pour s'élever "*au-dessus des rochers*". L'hallali aurait donc lieu au grand jour, en extérieur, aux yeux du monde. Il n'aurait pas lieu ici, dans l'obscurité de la mine. L'apothéose devait se dérouler devant témoins – ou devant Dieu – pour atteindre son but.

L'Assassin m'avait forcément laissé une piste. Je devais la trouver. Et vite, si je voulais encore avoir un espoir de sauver Kurtaj. Je me mis donc à retourner tout l'endroit. Chaque cellule fut fouillée de fond en comble. Chaque mètre carré de la mine fut examiné. Chaque

gamelle fut retournée.

Je découvris avec horreur qu'en plus d'avoir été un quartier cellulaire de fortune, l'endroit devait avoir servi de chambre des tortures.

Dans la salle ressemblant au vestiaire d'un gymnase soviétique des années cinquante, des ongles et des traces de griffures recouvraient murs et sols. Des personnes avaient dû agoniser en cet endroit.

Ailleurs dans la partie emménagée de la galerie, des traces et giclures de sang semblaient marquer le lieu d'une exécution sommaire. Des projections brunâtres maculaient le sol et le mur de la mine, à l'endroit où un impact de balle apparaissait dans la roche.

Le Fantôme m'avait volontairement livré son petit théâtre des horreurs, comme un musée témoignant de la grandeur de sa folie.

Je mis plus de trois heures à fouiller les moindres recoins de la galerie, à l'endroit aménagé par l'Assassin. Quand enfin, sur une feuille punaisée sous le plateau de la table de bois, je tombai alors sur ce simple texte :

“Le Furcil, le 29 août,

Mon cher Michaël,

Enfin tu m'as trouvé. Ou presque. Si tu lis ce mot, c'est que la fin est imminente. Pour moi comme pour toi. Grâce à moi, tu vas bientôt sortir de ce brouillard dans lequel tu végètes depuis trop d'années. Ce brouillard qui, durant la seconde guerre, a précipité du haut des rochers alentours de pauvres soldats innocents, qui ne faisaient que défendre notre belle Patrie.

Le sentier du Single te mènera jusqu'à moi.

Ton dévoué”

14.

La course contre la montre était engagée.

Devant moi, j'avais le Fantôme, qui emmenait Kurtaj vers une mort certaine. Derrière moi, Dan Garcia et ses hommes, qui rappliquaient avec la cavalerie vers la mine du Furcil. Guidés par la localisation d'un natel que je n'avais moi-même pas retrouvé.

L'Assassin avait déjà quitté la pénombre avec sa prochaine victime pour s'élever vers la lumière. Il venait de me fixer un rendez-vous précis, que je ne pouvais pas manquer. Je savais où le retrouver.

Même si je ne savais toujours pas qui il était et ce qu'il me voulait au-delà de sa folie meurtrière.

Sans attendre d'hypothétiques renforts, j'enfourchai ma moto et remontai à pleins gaz le tunnel de la mine en direction de la sortie. Ma bécane jaillit en pleine lumière comme un cheval lancé au galop, dérapa à la jonction avec la route et fonça à vive allure en direction des premières maisons du village de Noiraigue. Puis elle prit la direction du sud, pour monter en direction de la Ferme Robert et des œillons.

Je retrouvai soudain, au cœur de l'action, cette montée d'adrénaline que je connaissais à l'époque où le sport faisait partie de mon quotidien. Avant ma chute dans la dépression et mes nombreuses hospitalisations. Le Fantôme voulait jouer. Eh bien, nous allions jouer. À un jeu où il n'y avait que des perdants.

Le bitume encore mouillé défila sous les roues de mon engin pétaradant dans le petit matin. Lorsque je pénétrai dans la forêt en dessus de Noiraigue et que j'entamai la montée sinueuse en direction du cirque du Creux-du-Van, je retrouvai la sensation de froid qu'il faisait dans la mine. Un froid humide. Traversant la peau et glaçant les os.

Le soleil se levait sur les crêtes du Jura neuchâtelois et les nuages se dissipaient enfin entre les cimes des sapins. Les rayons de l'astre allaient bientôt inonder les majestueuses parois rocheuses de leur chaleur estivale et de leur luminosité orangée.

La révélation de l'œuvre du Fantôme s'était faite sous pareilles

auspices, il y a une semaine jour pour jour, heure pour heure, dans la forêt de Monlési. Elle allait maintenant connaître son épilogue dans des conditions climatiques similaires. Une boucle se bouclait. Le cycle de la vie et de la mort s'achevait.

Le crépuscule et l'aurore se confondaient.

La fin approchait.

J'atteignis la Ferme Robert encore dormante en cinq minutes, contournai la barrière interdisant aux véhicules l'accès au pied du cirque rocheux et pris la direction du sentier du Single. Je ne savais pas exactement en quel lieu le Fantôme m'attendrait. Mais ce que je savais, c'est que je n'accèderais pas à moto, par ce chemin escarpé, jusqu'au sommet des falaises du Creux-du-Van.

Au besoin, je devrais abandonner mon engin volé. L'heure n'était toutefois pas aux calculs savants, mais à l'improvisation.

Une fois passé la Ferme Robert – et sa terrasse de tables et de bancs en bois sous la verdure – le bitume fissuré laissa rapidement place à un chemin caillouteux et boueux, serpentant et grimpant en direction du pied des hautes falaises de roche calcaire formant un théâtre grandiose au sein du Jura neuchâtelois. Je venais de pénétrer à moto au sein de la réserve fédérale, paradis des bouquetins et des chamois.

* * * * *

Sur la route du Val-de-Travers, le samedi 29 août, dix heures du matin.

Le commissaire Daniel Garcia regarda une nouvelle fois l'écran de son natel et fit la moue. Michaël Donner ne lui avait pas encore répondu, ni ne l'avait rappelé. Pourtant, il avait essayé de lui téléphoner à plusieurs reprises ces dernières heures, sans succès. Le portable de Mike sonnait. Il était donc allumé.

Reposant son natel sur le siège passager, le chef des stupés se concentra à nouveau sur la route. Il dépassa le hameau de Fretereules et fonça à vive allure en direction de Brot-Dessous, espérant que rien n'était arrivé à son ami, que ce dernier avait bien reçu son premier message et qu'il l'attendait déjà à la gare de Noiraigue. Il verrait bien, une fois sur place.

Tandis qu'il entamait sa descente vers le tunnel de la Clusette, son natel sonna.

“Mike, enfin !”, pensa-t-il.

Il se ravisa en regardant l'écran de son téléphone. Le numéro qui s'y affichait n'était pas dans son répertoire et lui était inconnu. Il décida néanmoins de répondre.

— Garcia, s'annonça-t-il.

Une voix féminine hésitante le salua.

— Euh... bonjour... vous êtes bien monsieur Daniel Garcia.

— Lui-même.

— Commissaire de police ?

— C'est exact. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Anita Salihaj. Je travaille pour Brahim Kurtaj, le patron du Lacus Café. Je vous appelle de la part de monsieur Mikee...

— Mikee ?

— Je suis désolé. Je ne connais que son prénom. C'est comme ça que mon patron l'appelle.

— Mike Donner ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Comment est-il ?

— Assez grand, noiraud, les yeux bruns. Assez mal rasé, avec la peau basanée. Comme un métis.

— C'est lui. Je vous écoute.

— C'est Mikee qui m'a demandé, cette nuit, de vous appeler à dix heures ce matin, s'il ne m'avait pas redonné de nouvelles. Or, il ne m'a pas rappelée. Je suis inquiète. Pour lui et mon patron.

— Attendez un instant...

Dan Garcia gara la Subaru des stupés sur le bas côté de la route.

— Excusez-moi, j'étais au volant. Maintenant, nous pouvons parler. Calmez-vous, car je n'ai rien compris à votre histoire. Est-ce que vous pouvez la recommencer depuis le début ?

— Oui, pardon. Cette nuit, après mon service, nous avons fermé le Lacus Café avec Brahim Kurtaj. Il m'a proposé de me ramener à mon domicile et j'ai accepté. Alors, je l'ai accompagné au parking du Seyon, où il avait garé sa voiture. Quand nous sommes arrivés, nous sommes restés coincés dans l'ascenseur. C'était un piège de ce gars que vous surnommez le... Fantôme. Brahim ne s'en est pas suffisamment méfié. Et cet homme l'a assommé et enlevé sous mes yeux. Je n'ai rien pu faire. Il m'a ensuite enfermée à nouveau dans l'ascenseur, en me faisant comprendre que je ne devais pas appeler la police. Alors, j'ai appelé Mikee...

— Et ?

— Mikee m'a rassurée. Il m'a dit qu'il avait une piste et qu'il allait sauver Brahim. Il me l'a promis. Il m'a aussi dit qu'il était mieux de ne pas appeler la police dans l'immédiat, mais que s'il ne me redonnait pas des nouvelles d'ici dix heures ce matin, je devais appeler le commissaire Daniel Garcia. Vous. Or, Mikee ne m'a pas rappelée jusqu'à maintenant. Alors, je vous appelle. J'ai peur qu'il ne lui soit

arrivé quelque chose. Je vous en supplie, aidez moi. Aidez-les !

“Le con !”, jura intérieurement le chef des stup. “Il a voulu jouer cavalier seul...”

— Il vous a dit où il est allé ?

— Il m’a juste dit de vous parler du Furcil.

— Et merde !

Le juron sortit de manière explosive de la bouche de Garcia et surprit Anita, qui se vit aussitôt raccrocher le téléphone au nez. Le natel du commissaire gicla sur le siège passager et la clé tourna précipitamment dans le contact. La Subaru banalisée vrombit et démarra sur les chapeaux de roue, direction Noiraigue.

“Pourvu qu’il ne soit pas trop tard...”

Mike Donner semblait s’être jeté dans la gueule du loup. Le Furcil donnait exactement dans la région où le natel qui avait contacté le chauffeur de la benne à ordures Josué Vitor Gomes avait déclenché très tôt ce matin dans la matinée.

Mike et le Fantôme se trouvaient dans un mouchoir de poche.

Au bas de la Clusette, Garcia bifurqua à gauche en direction de Noiraigue. Les pneus crissèrent et le moteur regagna sa pleine puissance dans la ligne droite. Le chef des stup se pencha sur sa droite et glissa sa main au jugé sous le siège passager. Il en retira un gyrophare bleu qu’il déposa sur le toit et enclencha en le branchant à l’allume-cigare. Il pénétra dans le village à plus de cent kilomètres heure et le traversa à cette vitesse, sous les yeux médusés de quelques passants.

Parvenu rapidement à l’entrée de la mine du Furcil à l’est du village, il constata tout de suite que la porte métallique d’accès au tunnel avait été fracturée et qu’elle était demeurée grande ouverte. Il eut alors un mauvais pressentiment. Il sortit précipitamment de la voiture, laissa le gyrophare enclenché et la portière conducteur ouverte, puis dégaina son arme de service et sa lampe de poche. Il s’aventura ensuite dans l’obscurité de la galerie et s’enfonça dans les entrailles désaffectées de la terre. Il marcha, marcha et marcha encore, découvrant au fur et à mesure de sa progression dans la mine un décor froid et répété sur quelques cinq cents mètres au moins. Le sol était caillouteux et humide, beige comme de la glaise tassée. Ça et là, des flaques d’eau marquaient des failles d’infiltration dans la roche.

Il progressa ainsi – canon de son pistolet et faisceau de sa lampe braqués dans la même direction et balayant l’obscurité de manière synchronisée – jusqu’aux bâches de toile cirée obstruant le passage.

Les traces de pneus au sol et une odeur froide de gaz d’échappement lui firent comprendre qu’une, voire deux motos l’avaient précédé dans l’ancre souterraine. Il écarta alors les tentures artisanales et découvrit

toute l'étendue de la folie du Fantôme. Un rapide examen des lieux lui démontra qu'ils étaient vides. Ni Mike Donner, ni Ibrahim Kurtaj, ni l'Assassin ne s'y trouvaient. Hélas. Il rengaina alors son arme de service et la remplaça dans sa main par son natel.

Par chance – ou miracle – du réseau atteignait cet endroit enfoui sous la roche. Il composa le numéro de son adjoint Dédé. Lorsque son interlocuteur s'annonça, il répondit :

— Salut, c'est Dan. J'ai besoin que tu lances deux recherches d'urgence sur des natels. Tu peux signer les ordonnances pour le CSI sur mon ordre.

— OK, je t'écoute. Quels numéros ?

— Ceux de Mike Donner et d'Ibrahim Kurtaj.

— Le patron du Lacus ?

— Exact. Nous avons leurs numéros dans notre base de données. Fais brancher ces mesures dans l'urgence, en vue d'une localisation des portables. Et ramène-toi illico à Noiraigue avec l'IMSI-catcher ! C'est vraiment urgent, Dédé. C'est une question de vie ou de mort.

* * * * *

Encore engourdi par la décharge du teaser, Ibrahim Kurtaj fut sommé par le Fantôme de se lever et de se diriger vers la voix qui lui parlait. Ses mains étaient entravées dans son dos par des sangles de plastic et un bandeau avait été placé sur ses yeux.

— Descends !, ordonna l'Assassin.

— Qui... êtes-vous ?, balbutia le patron du Lacus.

— Je suis ton pire cauchemar, répondit la voix.

Celle-ci résonnait. Elle était caverneuse. L'Albanais en déduisit donc que son kidnappeur portait encore son casque de motard.

— Que me voulez-vous ?

Il n'obtint pas de réponse. À la place, il sentit deux puissantes mains le saisir par les vêtements et le tirer hors du véhicule dans lequel il avait été transporté. À en juger le peu de confort et l'espace de la plage arrière, il s'agissait probablement d'une camionnette. Ses souliers foulèrent un sol caillouteux, qui crissa sous ses semelles. Puis la portière du véhicule utilitaire claqua.

— Où sommes-nous ?, demanda Kurtaj.

— Avance !, tonna le Fantôme en guise de réponse.

Le patron du Lacus sentit un objet dur se plaquer entre ses omoplates. Vraisemblablement le canon d'une arme à feu. Il sentit le froid du métal à travers le tissu fin de sa chemise, déjà trempé par la transpiration.

— Vous allez me tuer..., lâcha-t-il.

Mais comme auparavant, il n'obtint que le silence en retour.

Ses pieds avançaient au jugé. Il entendait les pas de l'Assassin dans son dos. Les deux hommes avançaient au ralenti. Un léger souffle de vent, le soleil du matin se levant en face – il sentait la chaleur naissante de l'astre caressé la peau de son visage – le calme et des senteurs de nature persuadèrent l'Albanais qu'ils se trouvaient assez éloignés de toute civilisation. Bientôt, les cailloux laissèrent place à de l'herbe. Une herbe non coupée. À mi-hauteur de mollet, comme celle des pâturages. Le sol n'était pas plat, mais formait une succession de trous et de bosses.

Ibrahim Kurtaj pensa alors à Monlési, là où le corps de son cousin Elvis Beqiri avait été retrouvé. Il était allé y faire un tour durant la semaine, pour se rendre compte par lui-même de l'endroit. Il était même descendu sur le névé au fond du puits principal, mais il n'avait pas osé pénétrer dans la glacière. Pas sans équipement.

Un frisson parcourut le corps du patron du Lacus.

— Vous ne pouvez pas faire ça, tenta-t-il. Je... j'ai de l'argent. Beaucoup d'argent. On peut peut-être trouver un arrangement. Si vous me laissez la vie sauve, je...

— Ta gueule !, trancha le Fantôme.

La marche lente à travers le "pâturage" sembla durer une éternité. Tous les trois pas, l'Albanais se tordait une cheville et chancelait, manquant de peu de chuter, ne voyant pas où il mettait les pieds. L'herbe était encore mouillée de la pluie torrentielle de la nuit dernière. Ses souliers commençaient à percer et ses chaussettes épongeaient l'eau à chaque foulée.

Après une vingtaine de minutes à travers champs, le Fantôme intervint.

— Juste devant toi, tu vas sentir un muret. Il y a un petit passage entre les pierres. Lève bien les pieds.

Ce fut au tour de Kurtaj de ne pas répondre. Mais il s'exécuta. D'un pas hésitant, il franchit l'obstacle et sentit l'Assassin en faire de même derrière lui.

— Continue !, ordonna ce dernier.

Le patron du Lacus avança encore d'une dizaine de mètres, toujours à l'aveugle. Le soleil le frappait toujours de face. C'était le soleil levant. Il était encore assez bas dans le ciel, à en juger l'ombre qui se dessinait à travers le bandeau. Ils avaient donc marché en direction de l'est. Ou peut-être du sud-est. Toujours tout droit. Cela ne correspondait pas au chemin menant à la glacière de Monlési. L'Albanais le comprit.

— Arrête-toi !, le somma la voix derrière lui.

Kurtaj stoppa net. Il resta un instant debout, droit comme un piquet, les mains toujours attachées dans le dos et les yeux toujours bandés. Il ne savait pas ce qui se passait, ni où il était. Les seules choses qu'il sentait étaient le sol inégal et humide, la chaleur des rayons du soleil matinal et cet air, ce souffle qui s'était accentué au fur et à mesure de leur progression.

Une main saisit le bandeau et le retira. Une lumière aveuglante lui arriva d'un coup dans les yeux. Elle était violente. Jaune orangée. Presqu'en face de lui. Comme une ampoule de dix mille watts dans la figure. Le patron du Lacus cligna des yeux. Il secoua la tête, comme pour chercher à accélérer l'adaptation de ses pupilles. Il avait devant lui un vaste champ de vision. Un grand décor, vert en bas, bleu en haut. Des forêts à perte de vue en contrebas. Et le ciel azur jusqu'à la ligne d'horizon.

Ses yeux s'habituerent alors à la luminosité et il comprit rapidement où il se trouvait. Sa gorge se noua et il eut de la peine à avaler sa salive. Les intentions du Fantôme se concrétisaient.

À un mètre devant lui, le sol se dérobait, laissant la place à de gigantesques falaises. Celles du cirque du Creux-du-Van. Elles formaient un majestueux théâtre rocheux sur une largeur de mille quatre cents mètres et une hauteur de deux cents mètres. À l'extrémité est du Val-de-Travers, le site naturel se trouvait en dessus de Noiraigue et dominait le départ des gorges de l'Areuse. Il se trouvait en pleine réserve fédérale protégée. Kurtaj comprit que l'Assassin avait garé son véhicule utilitaire au Soliat et qu'ils avaient marché depuis la ferme jusqu'à cet endroit.

À cette heure matinale et avec le temps qu'il avait fait durant la nuit, ils n'avaient croisé aucune âme qui vive. Alors que d'ordinaire, le site était l'un des plus prisés des touristes en terre neuchâteloise. Pas de chance pour le patron du Lacus.

L'Albanais inspira profondément l'air de la nature, presque résigné face au sort qui le guettait. Il comprit que personne ne viendrait à temps à son secours. Il trouva même la force d'admirer le paysage, se disant que s'il devait mourir, cela lui arriverait dans l'un des plus beaux décors de la région. Et si l'âme devait conserver une image après la mort, ce serait celle-là.

— Mes hommes te retrouveront..., dit-il simplement à l'intention de son ravisseur.

— Alors, répliqua le Fantôme, espérons qu'ils aient plus de chance que toi.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Pourquoi est-ce que le soleil luit ?

Kurtaj sourit.

— Tu dois bien avoir une raison, non ?
— La postérité.
— Toi et moi sommes semblables, constata le patron du Lacus.
— Détrompe-toi, corrigea la voix. Tu es un assassin et je suis un héros.

— C'est toi qui tues les gens.
— Je rends service à la société. Toi, tu vends la mort pour de l'argent. J'ai fait des gens comme toi les raisons de ma croisade.

— Je n'ai jamais contraint qui que ce soit à acheter de la drogue. Tous les clients de mon réseau sont des consommateurs majeurs et vaccinés. T'aurais-je déjà fait du mal ?

— Ça dépend.
— De quoi ?
— Réponds à une seule question : il y a un peu plus de cinq ans, as-tu remis une arme au fils de Louis De Bosset, le jour de la mort de ce dernier ?

La question surprit l'Albanais.
— Pourquoi cette question ? Serais-tu un flic ?
— Réponds !, le somma l'Assassin.
— Chercherais-tu à coincer mon ami Mikee ?
— Réponds !
— Qu'est-ce que j'y gagnerais ?

Le Fantôme planta le canon de son silencieux entre les omoplates de Kurtaj, qui grimaça de douleur.

— Réponds !
— Oui, je l'ai fait !, s'énerva le patron du Lacus. Bien sûr que je l'ai fait ! Et Mikee a tué son père. Mais ce n'est pas mon problème. Son père était un pourri. Il avait voulu me piéger, alors que je n'avais rien à voir dans ses affaires. J'ai donc décidé d'aider Mikee en lui fournissant un flingue. Mais c'est tout...

Un long silence suivit l'aveu de l'Albanais. Seul le souffle du vent remontant le long des hautes falaises se faisait entendre. Les rayons du soleil baignaient l'ensemble de l'hémicycle. Il faisait bon.

— Si je dois mourir aujourd'hui, j'aimerais au moins voir ton visage, ajouta plus calmement Kurtaj.

Il sentit l'Assassin s'approcher de lui dans son dos et d'un coup sec, ses liens furent tranchés. Ses mains furent libérées.

Une certaine surprise put se lire sur le visage du patron du Lacus Café, qui ramena ses bras devant lui et se frotta les poignets.

— Retourne-toi !, ordonna le Fantôme.
Ibrahim Kurtaj s'exécuta lentement, pour faire face à son ravisseur. Il se retrouva alors dos au gouffre.

— Si c'est ce qui vous intéresse, ajouta-t-il, je suis prêt à confirmer mes déclarations au sujet de Mikee devant la police ou la justice.

L'Assassin pointait son pistolet à silencieux sur lui. L'Albanais regarda la petite bouche noire, entourée de noir. D'une arme noire. De gants et de bottes en cuir noir. D'une combinaison de motard intégralement noire. Et d'un casque noir, dont la visière teintée reflétait les rayons du soleil.

Lentement, sans bouger sa main droite armée et menaçante, le Fantôme retira son casque de la main gauche. Sa tête apparut, avec ses yeux déterminés et ses cheveux au vent. La surprise sur le visage de Kurtaj se transforma soudain en désespoir. Le temps d'un quart de seconde.

L'Assassin pressa la détente. Le "plop" s'évanouit dans les courants d'air ambiants. Le pistolet sursauta à peine. La balle de 9mm atteignit le patron du Lacus dans le ventre.

15.

Le Creux-du-Van, le samedi matin 29 août.

Le nom du grand hémicycle de falaises calcaires provenait du celtique “van”, qui signifiait “rocher”. Celui-ci avait déjà commencé sa formation avant la dernière glaciation, par une érosion progressive de la charnière fracturée de l’anticlinal du Soliat. Le ruissellement des eaux avait alors fracturé la roche par dissolution du calcaire. Un glacier avait ensuite occupé l’extrémité de la combe et l’alternance gel-dégel avait alors favorisé une intense érosion et la formation du cirque. Les débris de calcaire avaient été évacués en aval et avaient formé la moraine recouverte d’éboulis qui s’étale en cône au pied des hautes falaises et obstrue une partie de la vallée, provoquant le colmatage lacustre du Val-de-Travers et la formation des gorges de l’Areuse.

Vers la fin du dix-neuvième siècle, le site du Creux-du-Van avait été décrété réserve naturelle et le territoire de celle-ci s’était agrandi au fil des décennies, pour s’étendre sur plus de quinze kilomètres carrés. Elle incluait aujourd’hui la montagne de Boudry et les gorges de l’Areuse, jusqu’à la route cantonale reliant Fretereules à Brot-Dessous. Le district franc fédéral constituait un biotope de nombreuses espèces animales, dont notamment bouquetins, chamois, chevreuils, sangliers, lynx, blaireaux et grands tétras.

Durant la seconde guerre mondiale, des soldats avaient chuté de la falaise du théâtre rocheux en raison d’un intense brouillard.

Au guidon de ma moto volée, je gravis à vive allure, à la limite du dérapage à chaque contour, le sentier du Single permettant d’atteindre le sommet du cirque par le sud-est depuis la Ferme Robert. Le chemin caillouteux longeait les éboulis calcaires recouvrant le cône marneux et se faisait de plus en plus escarpé. Jusqu’au point où je dus prendre la décision d’abandonner mon deux-roues et continuer à pieds, dans l’ombre des parois rocheuses et dans la boue.

En dessus de moi, le soleil baignait le sommet de la grande falaise circulaire. Je parcourus un demi-kilomètre à la force de mes jambes, évitant au maximum les pierres glissantes et m’efforçant d’avancer le

plus rapidement possible. Là-haut se jouait l'apothéose annoncée. J'en avais l'affreuse intuition. Après la glace enfouie sous terre, le Fantôme avait décidé de dévoiler son jeu au grand jour, à l'air et au soleil. Il prenait de plus en plus de risques, marquant par là la fin de son œuvre et son désir refoulé d'être arrêté.

Mais j'avais beau ressasser les récents événements et ses lettres, je ne comprenais toujours pas pourquoi il m'avait choisi pour endosser ce rôle. Moi, le Massaï. Le métis. Le "café au lait" de l'orphelinat Sainte-Anne et de l'internat de Saint-Maurice. Le flic manqué. Le meurtrier parricide et matricide. La marionnette honteuse de Louis De Bosset. Le malade incurable.

Soufflant un instant, je m'arrêtai en bordure du petit chemin, qui grimpait à flanc de coteau sur la partie gauche de l'hémicycle. L'effort me faisait respirer comme un bœuf. Je n'avais plus la condition physique de mes vingt-cinq ans. Je levai alors mes yeux vers le haut de la falaise pour évaluer ma progression et constatai non sans une certaine inquiétude que je n'avais atteint que le niveau du pied des parois, là où elles achevaient leur verticalité pour suivre l'inclinaison du cône marneux recouvert d'éboulis. Loin derrière moi, dans le fond de la combe, je devinais encore, entre les arbres, le toit de la Ferme Robert.

Au moment où je me décidai à poursuivre sur le sentier du Single, un bruit me fit à nouveau lever les yeux vers le sommet des rochers me surplombant. Le son fut sec et répété. Une série de "tac". Des pierres se détachant et chutant le long de la paroi. Je cherchai leur origine, d'abord en pensant à un éventuel bouquetin sautant d'escarpement en escarpement. Jusqu'à ce que mon regard atteigne le rebord du précipice.

Une forme humaine, proche de l'abîme, faisait dos à celle-ci. Je crus reconnaître le patron albanais du Lacus Café. La silhouette était éclairée par le soleil du matin et se trouvait à plus d'une centaine de mètres en amont, mais la corpulence m'était familière. Je revoyais le dealer détenant le monopole du trafic de drogue dans le canton de Neuchâtel, se balader de manière nonchalante, avec son accent slave, dans son antre de pierre d'Hauterive au sud de la Place Pury.

C'était bien lui.

— Brahim !, criai-je par réflexe.

Il ne sembla pas m'entendre, ne broncha pas, ne se retourna pas. Il paraissait discuter avec un tiers, qui se trouvait hors de mon champ de vision, masqué par le bord de la falaise. Probablement le Fantôme. Kurtaj avait les mains libres, mais était acculé dos au gouffre.

— Brahim !, l'appelai-je une seconde fois à pleins poumons.

L'Albanais ne réagit pas. Peut-être ne le pouvait-il pas ? Je devais

me hâter.

Alors, je me mis à courir sur le sentier caillouteux et boueux, sachant que la montée était encore longue. La scène semblait si proche. Et pourtant si éloignée. Je ne tiendrais pas à ce rythme.

Je levai la tête une troisième fois.

La distance et le bruit du vent dans le cirque m'empêchaient d'entendre quoique ce soit de la discussion entre Kurtaj et l'Assassin.

Je vis l'Albanais faire un pas en arrière et lever les mains devant lui, en signe de défense. Puis il se plia en deux, comme s'il avait reçu un violent coup de poing dans le ventre. Il chancela, fit un pas à gauche, puis un à droite, perdit l'équilibre, chercha à se rattraper à un objet invisible et bascula en arrière dans le vide. Il chuta le long de la paroi rocheuse, sans un bruit, sans un cri. Son corps semblait libre.

Il heurta une première fois les rochers à mi-parcours et rebondit dans les airs. Il termina en chute libre et atteignit enfin les éboulis dans un fracas de débris de pierres. Un nuage de poussière marqua le point de choc. Le corps rebondit une seconde fois, puis se mit à rouler le long du cône marneux, comme un pantin désarticulé. Il parcourut de la sorte plus de deux cents mètres dans le pierrier, avant de s'immobiliser sur le ventre.

Je restai tétanisé quelques secondes, puis relevai les yeux vers le sommet de la falaise. Une autre silhouette se détacha alors du ciel bleu, toute vêtue de noir. Un noir luisant dans le soleil, comme une combinaison intégrale de cuir. Le Fantôme, l'Assassin. Pour la première fois, je le voyais. Ou plutôt, j'en distinguais les contours. Son visage apparaissait à l'air libre – il tenait un casque de motard sous le bras – cependant, je ne parvenais pas à discerner ses traits. Quelque chose de terrifiant, mais de terriblement familier à la fois se dégageait de l'aura de mon correspondant anonyme.

“Lui ?”

Le doute s'estompa presque immédiatement.

“Lui...”

C'était lui !

C'était bien lui.

Il n'y avait aucun doute possible.

La terrible réalité me sauta à la figure comme une charge explosive.

Comment ne l'avais-je devinée avant ?

Cruelle vérité.

L'Assassin sembla contempler son œuvre ou plutôt le résultat de celle-ci, transfiguré dans le corps sans vie d'Ibrahim Kurtaj, gisant au fond de la combe. Puis il me vit. Moi. Nos regards se croisèrent et se figèrent l'un dans l'autre. Une éternité de quelques secondes.

La mort me regardait dans les yeux.

Puis, sans un mot, sans un geste de la main, avec la froideur et la légèreté d'un être immatériel, il se retira de mon champ de vision. Je sus alors qu'il allait quitter les lieux, mais ce n'était plus un problème. Je savais aussi où il allait se rendre. En fait, je le sus tout de suite, comme une évidence.

* * * * *

L'Assassin venait de voir le corps du roi du crime, du patron du trafic de drogue en terre neuchâteloise, disparaître en bas du ravin. Cette image provoqua chez lui une jouissance maléfique. Il venait de porter un grand coup au milieu des stupéfiants. Il le savait. Après cela, les sources de cocaïne et d'héroïne, mais aussi par ricochet de l'amphétamine, de l'ecstasy et du cannabis, seraient taries dans la petite république. Les dealers avaient déjà peur. Peur de dealer. Peur de se ravitailler. Peur même de consommer. Peur de mourir en raison de telles infractions, qu'ils percevaient par le passé comme des broutilles. Et aujourd'hui comme une porte vers la mort. Pas celle de l'overdose. Mais celle de la vengeance. D'une vengeance aveugle. Qui les frappait au jugé. Une vengeance qui les jugeait.

Ça, c'était certes l'image que le Fantôme avait voulu donner de lui dans la zone cantonale de la drogue. Et c'était manifestement réussi. Mais ce n'était pas son but final. En effet, ses actes criminels ne relevaient d'aucune vengeance. Il n'avait jamais perdu personne en raison des produits stupéfiants. Aucun familier. Aucun proche. Aucune connaissance non plus.

Mais il ne supportait pas le sentiment d'impunité qui régnait dans ce milieu. Les drogues avaient envahi le marché mondial et les autorités baissaient leur garde les unes après les autres. Quand certaines n'avaient pas carrément des billes placées dans ce business.

Si l'Assassin n'avait pas lui-même subi les conséquences de la drogue, il avait en revanche été confronté à bien des situations de ce genre. Des vies détruites. Des familles anéanties par ricochet. Des appels au secours qui se heurtaient au non-recevoir – faute de compétences – des autorités. La prévention, la thérapie, la réduction des risques et la répression étaient emprisonnées dans les arcanes financiers de l'État. Aucun pays, aucun canton, aucune commune ne consacrait suffisamment d'argent à la lutte contre ce fléau.

Lui, il n'était pas limité par ce genre de considérations. Lui, il frappait selon ses connaissances du terrain. Et il frappait juste. Il pouvait le lire sur les visages des policiers et des toxicomanes qu'il fréquentait. Par ses méthodes – certes radicales – un seul homme était

arrivé à lutter contre les narcotrafiquants en les privant, non pas de produit, mais de clientèle. Il n'était nul besoin de frapper directement au cœur des forêts colombiennes, de la jungle nigériane ou des montagnes afghanes pour obtenir des résultats.

Son œuvre en était la preuve vivante.

Ou morte.

Savourant cette constatation, l'Assassin s'approcha du bord de l'abîme. Il n'éprouva aucun vertige. Aucune crainte du vide. Juste un sentiment de suprématie. Il jouait sur un plan d'égalité avec la nature qui l'entourait. Lui était en haut. L'Albanais en bas. Lui était vivant. L'Albanais mort. Lui avait gagné le jeu. L'Albanais avait perdu. Dans le pierrier en contrebas, au pied de la haute falaise, le corps de sa dernière victime reposait, laminé par les débris calcaires. La poussière soulevée par sa chute demeurait encore en suspension sur la trajectoire linéaire qu'avait suivie le cadavre.

Le Fantôme inspira une grande bouffée d'air frais. Il touchait au but – au vrai but – de son œuvre. Mais pour cela, il devait encore attirer un homme dans ses filets : Michaël Donner. Son unique véritable cible depuis le début de cette partie macabre. Cet idiot de “fils” à papa paierait bientôt son manque total de lucidité. Quand il comprendrait la vérité, il mourrait à son tour.

Tandis qu'il contemplait le cadavre d'Ibrahim Kurtaj au pied du Creux-du-Van, l'Assassin fut attiré par une tache de couleur, en contrebas sur sa droite. Un homme l'observait. Il se tenait sur le sentier du Single, dans la partie escarpée à mi-hauteur. Cet homme était celui qu'il attendait de longue date. Celui que son esprit venait de citer comme sa dernière cible. Sa présence ne le surprit guère, à vrai dire. Il lui avait donné rendez-vous en cet endroit.

Mike Donner avait donc trouvé le Furcil, puis le mot caché. Il était peut-être plus intelligent que ce qu'il avait imaginé. La maladie ne l'avait pas totalement réduit à l'état de légume. Tant mieux. L'affrontement final n'en serait que plus excitant.

Et pour cela, nul besoin de rendez-vous. L'Assassin sut tout de suite que Donner avait maintenant compris où il pourrait le trouver.

* * * * *

Un peu plus tard dans la matinée...

La Subaru des stupés arriva enfin en vue de la Ferme Robert. Quelques minutes auparavant, le commissaire Daniel Garcia avait fait les cent pas devant l'entrée de la mine du Furcil, attendant l'arrivée de son adjoint Dédé. Comme requis, ce dernier avait amené avec lui l'IMSI-catcher. L'appareil avait été rapidement transféré du bus de la

BO – la brigade d’observation – au coffre du break banalisé du commissariat RTS. Il représentait la taille d’un gros boîtier d’ordinateur, doté d’un PC portable annexé. L’appareil avait été branché sur l’antenne de la Subaru et Dédé avait pris en main, sur le piège passager, l’antenne secondaire de recherche.

L’IMSI-catcher était doté de plusieurs fonctions. Il permettait d’identifier et d’écouter tous les téléphones mobiles se trouvant dans un rayon déterminé, en les attirant artificiellement sur une antenne fictive, ainsi qu’une localisation précise de ceux-ci.

C’était cette dernière fonction qui intéressait avant tout le chef des stupés.

Ce dernier stoppa le véhicule banalisé à l’entrée de la réserve fédérale et en descendit pour retirer la chaîne de sécurité. Il remonta ensuite derrière le volant et jeta un coup d’œil à son passager. Dédé conservait en permanence un regard sur les indicatifs de la petite antenne triangulaire dotée d’un manche similaire à celui d’une arme de poing. De faibles crépitements lumineux apparaissaient de manière irrégulière, selon la direction dans laquelle il pointait l’engin de recherche.

— Ils sont là-haut, lâcha-t-il simplement, sans quitter des yeux son précieux appareil.

— Les deux ?

— En tout cas Kurtaj. Son natel est clairement repéré par l’antenne. Quant à Mike, le signal est beaucoup plus faible.

— OK. On monte.

Garcia redémarra et pénétra dans le district franc. Suivant les indications de son adjoint, il continua tout droit, en direction du pied du Creux-du-Van. Le chemin, suffisamment large pour une voiture, serpentait dans la forêt et montait vers les hautes falaises. Ça et là, à travers les branchages, les majestueux rochers montraient leur visage. Le sol était caillouteux et boueux, en raison des violentes pluies de la nuit dernière. De temps à autre, une pierre rebondissait contre le châssis.

Parvenus à une bifurcation, les policiers durent faire un choix. L’IMSI-catcher les y aida. Ils empruntèrent le sentier du Single, dont la première partie au moins était accessible en voiture.

— C’est un cul-de-sac, remarqua Dédé.

— Je sais, répondit le commissaire du RTS. Suivant où ils se trouvent, nous devons poursuivre à pied.

— Sans l’appareil, alors. Il est beaucoup trop lourd et le rayon d’autonomie de l’antenne est limité.

— Essayons d’abord comme ça, décida Garcia. Puis ensuite si la situation s’enlise et devient trop compliquée, nous pourrions toujours

faire venir l'hélicoptère.

— D'accord.

La Subaru grimpa en direction des éboulis recouvrant le cône marneux. Plus le véhicule s'en approchait, plus l'antenne triangulaire crépitait de bip-bip lumineux de différentes couleurs. À un moment donné, le véhicule longea le vaste talus de débris calcaires. Dédé balaya la zone avec son appareil et somma à son chef de s'arrêter.

— Il est par là. Je dirais à une centaine de mètres au maximum.

Dan Garcia gara la voiture sur la droite du chemin, coupa le moteur et tira le frein à main. Les deux policiers descendirent du véhicule et consultèrent une nouvelle fois ensemble les indications de l'antenne. La direction les emmenait tout droit dans les éboulis.

— OK, on y va, annonça Garcia.

— Sans casque ?, s'inquiéta Dédé.

— Pas le temps pour ça. Mais si tu as peur des chutes de pierres, reste là et attends moi.

— Hors de question. Je viens avec toi.

Les deux hommes s'éloignèrent du sentier du Single en direction du grand pierrier conique. Ils parcoururent une soixantaine de mètres dans les gravats et, grâce à l'antenne mobile, ils découvrirent sans peine un corps sans vie. Celui-ci était couché sur le ventre, mais l'on voyait sans mal qu'il était complètement désarticulé et laminé par la chute. Il n'était que mélange de sang et de poussière. À l'évidence, cela s'était passé dans l'heure. La scène semblait encore fraîche.

Pour s'assurer de l'identité du mort, Garcia et Dédé entreprirent de le retourner sur le dos. Son visage était difforme, avec un œil exorbité et la mâchoire arrachée. Il avait été à moitié scalpé. Tout le corps n'était que plaie béante. Les membres étaient brisés de partout. Des os, témoins de fractures ouvertes, transperçaient les habits en divers endroits. Au niveau de l'abdomen, des viscères dépassaient de l'interstice entre la ceinture du pantalon et le bas du pull.

Rapidement, Dédé plongeait sa main dans la poche avant droite du pantalon du défunt et en retira un natel. Le petit téléphone semblait, quant à lui, avoir survécu par miracle à la chute.

L'adjoint des stups ouvrit le boîtier et lut le numéro de la carte SIM.

— C'est bien le natel de Kurtaj, conclut-il.

— Et c'est bien Kurtaj, ajouta Garcia. Je l'ai observé suffisamment de fois en chair et en os ou sur photographies pour l'affirmer.

Dédé regarda le visage broyé du cadavre.

— Je crois bien que je le reconnais aussi..., finit-il par lâcher avec une mine de dégoût.

Le chef des stups leva la tête et scruta le sommet de la falaise. Il

imagina la terrible chute. D'abord libre le long des rochers sur quelques deux cents mètres. Puis le choc et la roulade dans le pierrier, sur une distance à peu de chose près similaire. Et enfin le corps du malheureux s'immobilisant à seulement soixante mètres du sentier du Single. L'Albanais avait vécu l'enfer. Il ne le plaignait pas. Mais il n'osait pas non plus s'en réjouir, comme ses adjoints ne manqueraient pas de le faire.

L'Assassin était là-haut. Ou à tout le moins s'y était trouvé dans l'heure.

“Et Mike ?”

Cette pensée le réveilla de sa torpeur.

— Où est Mike ?, demanda-t-il à Dédé.

— Je ne sais pas, Dan. L'antenne ne repère plus son portable.

Garcia prit son propre téléphone et appela son autre adjoint, Laurent.

— Tu es derrière l'ISS ?

L'ISS était le nouveau système d'écoutes de la Confédération, mis à disposition des polices fédérale et cantonales.

— J'y suis, répondit Laurent.

— Où déclenche actuellement le natel de Mike ?

Toutes les trente secondes, des SMS zéros ou SMS fantômes, invisibles pour celui qui les recevait, étaient envoyés sur les natels d'Ibrahim Kurtaj et de Michaël Donner. L'adjoint consulta le système informatique et répondit :

— Il se déplace entre le Creux-du-Van et Neuchâtel. Il se trouve actuellement dans la région de Rochefort et il descend sur Corcelles. Apparemment à vive allure.

— Au moins, il semble être en vie.

— À moins que le Fantôme n'ait pris son natel.

— Soyons optimistes. Tiens-moi au courant.

— OK.

À peine le chef des stups avait-il mis un terme à sa conversation avec Laurent que son téléphone sonna. Il regarda l'écran. C'était le service forensique.

— Garcia, s'annonça-t-il.

— Salut Dan, c'est Lukas. Tu as un moment ?

— Écoute, je suis sur le terrain, dans une situation assez pressante. C'est urgent ?

— À toi de voir ! J'ai les résultats d'analyse des prélèvements d'ADN effectués sous les timbres des courriers anonymes du Fantôme.

— Dis-moi !

Meyer donna la réponse et les yeux du chef des stups

s'écarquillèrent.

— C'est une blague ?

— Pas dans mes habitudes, lui fit remarquer le chef du SF.

Garcia n'en revint pas.

— Il ne peut pas y avoir une erreur ?

— Non.

— Pas même une erreur de manipulation ?

— Non. L'ADN en question a été découvert sous le timbre et en son milieu. Pas au bord.

Le commissaire du RTS en resta bouche bée.

— Et Louis De Bosset ?, finit-il par demander.

— On a vérifié, comme tu as demandé. Il n'a pas été aisé d'obtenir du procureur Kornisch qu'il délivre un mandat pour l'exhumer. Mais nous l'avons quand même obtenu.

— Et ?

— Le corps reposait paisiblement dans son caveau du cimetière de Beauregard. Nous avons pu faire un prélèvement ADN, qui n'a évidemment rien donné.

— Et les autres membres de l'ancien état-major de la BCCG ?

— Ne m'en parle pas. Pour eux non plus, il n'a pas été évident de retrouver des échantillons d'ADN. Mais nous avons réussi, grâce à divers objets qu'ils avaient touchés avant leur mort ou leur disparition. Nous avons également comparé l'ADN retrouvé sous le timbre avec l'ensemble des données des membres de la police.

— Je n'arrive pas à y croire...

Garcia demeura sans voix. Dédé le remarqua et le questionna :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je t'expliquerai, répondit laconiquement son chef, en poursuivant sa conversation avec Lukas Meyer.

— Pour le Furcil, tu as pu te renseigner ?, demanda-t-il au chef du service forensique.

— Oui, répondit celui-ci. Je suis passé par le registre foncier, qui m'a aiguillé sur un notaire de Neuchâtel, maître José De Matos. Ce dernier s'est d'abord retranché derrière le secret professionnel, puis il s'est ravisé. Il m'a confirmé que le Furcil était un bien immobilier ayant appartenu à Louis De Bosset et qu'il faisait partie, encore aujourd'hui, de la succession non liquidée. Il a ajouté que Mike Donner l'avait appelé très tôt ce matin pour lui demander également des renseignements au sujet du Furcil. Tu y comprends quelque chose ?

— Je ne suis pas encore sûr, mais...

— Mais ?

— Mais je crois que oui, hélas. Je comprends. J'espère que je me trompe, Lukas.

— Tu sais où est Mike, actuellement ?

— Entre Rochefort et Neuchâtel.

— Tu sais où il se rend ?

— J'ai bien une idée. Mais c'est l'écoute téléphonique qui va nous mener à lui. Et au Fantôme par la même occasion.

Dan Garcia remercia Meyer de ces informations et le salua. Il raccrocha.

— Qu'est-ce qui se passe ?, répéta Dédé, visiblement inquiet.

Le chef des stupés ne répondit pas. Il regarda une nouvelle fois la grande falaise qui le surplombait. Toute la combe était encore plongée dans l'ombre. La nature était d'une force incroyable, à côté de laquelle l'homme ne pouvait lutter.

Maintenant, Garcia allait devoir lutter contre une autre nature. La nature humaine.

Il repensa à Michaël Donner et pria pour qu'il ne soit trop tard. Celui-ci semblait avoir pris passablement d'avance. Il lui faudrait à son tour une petite heure pour regagner Neuchâtel.

Bien plus qu'il n'en fallait à l'Assassin pour faire de nouveaux dégâts.

Il n'était sûr de rien. Et pourtant, son intuition lui révélait qu'il avait raison. Mais devant cette incertitude, il ne pouvait mêler Dédé à la suite de l'enquête. Il se tourna alors vers son adjoint.

— Appelle la gendarmerie, le SF, le médecin légiste et le procureur de permanence. Et attends-les ici.

— Où vas-tu ?

— Je t'expliquerai plus tard.

Il abandonna alors Dédé au chevet du corps laminé d'Ibrahim Kurtaj, non sans récupérer l'antenne portable de l'IMSI-catcher, regagna la Subaru et laissa le théâtre mortel du Creux-du-Van dans son rétroviseur. Prenant la direction de Neuchâtel, il passa un nouveau coup de téléphone, qui allait peut-être confirmer ou infirmer son hypothèse.

16.

Neuchâtel, le samedi 29 août.

J'avais quitté le cirque du Creux-du-Van à la suite de l'Assassin, sachant où il comptait se rendre après le meurtre d'Ibrahim Kurtaj. La vision de l'homme vêtu de noir au bord de l'abîme m'avait fait exploser la vérité en plein visage et fait apparaître l'enquête sous un angle nouveau. Je savais où se terrait le Fantôme entre deux méfaits, même si je n'étais pas encore sûr de comprendre ses motivations. Mais le puzzle s'affichait maintenant à mes yeux comme une évidence.

Pourquoi ne l'avais-je pas vue avant ?

Au guidon de ma moto volée, j'avais filé à vive allure en direction de la ville, redescendant la combe par le chemin d'accès, le sentier du Single, la Ferme Robert et la route de Noiraigue. Sur le trajet, dans la forêt, j'avais croisé la Subaru des stupés grim pant vers le lieu du crime, avec Dan Garcia et Dédé à son bord. Ils n'avaient pas prêté attention à moi. J'avais hésité à faire demi-tour, pour leur dire, leur raconter, leur crier, toute la vérité, toute l'horreur. Mais à quoi bon ?

Il s'agissait maintenant d'une affaire personnelle entre le Fantôme et moi. C'était à moi de la régler, sans le concours de la police. Sur ce point, l'Assassin avait eu raison. Je n'aurais pas dû mêler mes anciens collègues à tout cela. Même si eux récoltaient les cadavres, simples dommages collatéraux de ce déferlement de colère et de folie meurtrière.

L'apothéose annoncée était en réalité un duel *mano a mano* entre deux personnes tourmentées. Lui et moi. Et je ne m'en étais rendu compte que trop tard.

Le paysage défila comme dans un mauvais rêve entre Noiraigue et Neuchâtel. Brot-Dessous, Fretereules, Rochefort, Corcelles, Peseux. Autant de localités dont j'ignorai les rues, les maisons et les habitants. Entre deux, autant de bitume, d'arbres, de forêts, de champs et autres décors insignifiants. Seule la tête du Fantôme se dessinait en hologramme imaginaire devant mes yeux plongés dans le vide, tandis que défilait la route comme un long tapis gris et monotone.

Je n'étais pas armé pour affronter l'Assassin. Mais je n'en avais pas

besoin. La situation était fondamentalement différente de celle de la veille de Noël, plus de cinq ans et demi plus tôt. Brahim n'était plus là pour me fournir un pistolet, mais je savais que je trouverais sur place ce qu'il me fallait.

Sur les hauteurs du chef-lieu, la splendide demeure n'avait pas changé d'apparence. La différence était que la dernière fois que j'y étais venu, elle affichait un décor hivernal. Aujourd'hui, il faisait beau. Un soleil radieux baignait Neuchâtel et séchait les dernières traces de la violente pluie de la nuit.

Comme par le passé, je contournai la propriété par l'ouest, enjambai un mur hors de tout regard indiscret et pénétrai dans le vaste parc de verdure. Je retombai sur la pelouse encore humide, à l'ombre d'un grand pin. Le lieu semblait désert. Déserté même depuis belle lurette. La végétation avait envahi le moindre recoin du jardin, qui ne semblait plus entretenu. Le gazon s'était mué en prairie vert clair et jaunâtre. Le lierre étouffait les arbres et les arbustes. Une mousse épaisse recouvrait les dalles du chemin et de la terrasse.

Les chiens qui, jadis, gardaient la propriété n'étaient plus là. Ils avaient été confiés à la SPA suite au décès du propriétaire des lieux.

La grande porte en acajou décorée de dorures n'était plus que l'ombre d'elle-même. Terne et délabrée, elle ne devait plus avoir servi depuis plus de cinq ans.

Même maître José De Matos, le notaire de feu mon père adoptif, n'avait pas jugé utile de faire visiter les lieux dans le cadre des tentatives de mise en vente du produit immobilier. Les gens fuyaient dès qu'ils apprenaient le drame qui s'y était produit. Ils ne voulaient pas habiter avec l'âme des morts.

Seul un Fantôme pouvait donc côtoyer sans peur ses congénères.

Quelle planque magistrale pour un Assassin !

Jamais personne n'aurait songé à venir le chercher en cet endroit cauchemardesque.

Je me rappelai alors du chemin d'accès que j'avais emprunté à l'époque. Le saut-de-loup. Les caves de la demeure. Je décidai de repasser par là. Je slalomai entre les arbres du parc, atteignis la grille au sol, la soulevai, descendis dans le trou et constatai que les traces d'effraction que j'avais provoquées jadis étaient toujours là. À l'évidence, personne n'avait jugé bon de réparer le cadre de la fenêtre donnant dans les caves, suite au drame de la veille de Noël.

Dans le sous-sol non plus, rien ne semblait avoir été changé. Les meubles entassés, les cartons et les cages de verre de diverses tailles, maculées de terre et de mousse, étaient encore là. Seuls le nombre de toiles d'araignées et la couche de poussière avaient augmenté. L'odeur de vieux moisi était toujours la même, âcre à faire piquer les yeux et

le nez.

À la seule lueur filtrant du saut-de-loup, je gagnai l'escalier en pierre donnant accès au vestibule et le gravis lentement, marche après marche, en prêtant attention à tout bruit éventuel provenant du rez-de-chaussée. Le silence était la seule réponse au crissement de mes pas. Je me demandai un instant si j'avais précédé le Fantôme ou si celui-ci m'attendait, tapi dans l'ombre. À moins que je ne me fusse trompé.

En haut de l'escalier de pierre, la porte donnant sur le vestibule craqua comme à son habitude. Je stoppai mes mouvements et écoutai une nouvelle fois. Rien. Pas un bruit. Pas un signe de vie. Mais toujours cette même odeur rance.

Une épaisse couche de poussière et de nombreuses toiles d'araignées avaient aussi envahi les étages de la demeure abandonnée. L'endroit était sale, vieux, mort. Mais un détail attira tout de suite mon attention. Des traces de pas récentes ancrées dans la crasse traversaient le couloir et menaient au grand salon. Au lieu même où Mwanga et Louis De Bosset avaient péri.

Les portes de la grande pièce étaient ouvertes, mais aucune lumière ne filtrait. Les volets étaient fermés et plongeaient l'endroit dans la pénombre.

Ma gorge se noua. Je ressentis soudain une peine à déglutir. J'allais être confronté à la scène du crime. De mon propre crime. Celle de la confrontation finale avec mon père adoptif. Dans la chaude et humide ambiance des vivariums contenant les reptiles, mygales et autres arthropodes que le défunt banquier avait fait exporter d'Afrique. Je me souvins encore, non sans un certain effroi, de cette lueur bleutée qui emplissait la vaste pièce décorée d'objets du continent noir.

Pas à pas, je m'approchai des deux battants de la porte du salon. Mes pas doublèrent ceux de l'Assassin dans la poussière qui recouvrait le parquet. Mes yeux s'habituaient à la pénombre. Et doucement, ils scrutèrent les lieux dans leur ensemble.

Le long tapis central qui menait au bureau de mon père adoptif était toujours en place, de même que les tentures, statues, sculptures, boucliers, lances et autres objets africains. Les livres aussi étaient encore là. Mais tout était recouvert de crasse. Tout sentait la moisissure. Tout puait la mort.

Je pris alors sur moi de m'avancer au milieu de cet enfer de souvenirs. De ces histoires de crimes de guerre rwandais et ougandais dans lesquelles "père" m'avait baigné depuis ma petite enfance. Laquelle n'avait jamais été tendre. Tous ces objets. Tous ces livres. Tous ces récits. Tous ces mensonges.

À ma droite et à ma gauche, les vivariums brisés par mes balles

avaient été débarrassés. Probablement par la police scientifique au moment de l'enquête. Le fauteuil roulant avait lui aussi disparu.

Mais tout le reste était à sa place, sous la crasse des années écoulées depuis le drame.

Je progressai dans la pénombre jusqu'au bureau de Louis De Bosset. Tout était sale, hormis quelques feuilles de papiers, des enveloppes, une plume et une bouteille d'encre, qui paraissaient avoir été épargnées par la poussière. Les lettres anonymes – ou à tout le moins la première qui indiquait avoir été rédigée à Neuchâtel – semblaient avoir été écrites ici.

Je ne m'étais pas trompé.

J'étais bel et bien dans l'antre du Fantôme.

Sur la droite du bureau, un peu plus loin sur le parquet, une tache sombre me rappela l'endroit où la tête de Mwanga avait frappé le sol après avoir été fauchée en plein front par la balle que j'avais tirée. Le sang du pygmée ougandais était à jamais gravé dans le bois de la demeure.

Soudain, je sursautai.

Dans le fond de la pièce, dans un recoin encore plus sombre que les autres, une forme humaine noire me faisait face. Je ne l'avais pas remarquée auparavant. Elle était totalement immobile.

Mon sang ne fit qu'un tour.

L'Assassin était là. Il m'observait depuis le début de mon entrée dans la vaste pièce. Il se jouait de moi. Je fus prêt à réagir. Mais lui ne bougea pas. Pourtant, il devait maintenant avoir compris que je l'avais repéré. Quelque chose clochait. Son immobilisme n'était pas normal. Je relâchai alors mes muscles et fis un pas vers la silhouette sans vie. Ses formes se précisèrent et je compris mon erreur. Les vêtements de cuir – une combinaison de motard – avaient été suspendus à un porte-habits. Les bottes déposées par terre. Les gants également au sol, à côté. Le casque fiché au sommet achevait l'illusion dans l'obscurité du salon.

Le Fantôme s'était ainsi changé à cet endroit pour reprendre son innocente apparence. Mais son odeur était encore présente. Tenace. Comme celle de la mort.

J'éprouvai alors – je ne sus pourquoi – une étrange et irrésistible attirance et m'approchai de ces vêtements, baissant ma garde et ne pensant plus à l'Assassin.

* * * * *

— Il est là ?, demanda Garcia par téléphone.

— Son natel déclenche en tout cas dans le secteur, lui confirma

Laurent depuis la salle des écoutes au BAP.

— OK merci.

Le chef des stups raccrocha, saisit l'antenne portable de l'IMSI-catcher et l'alluma. Il la dirigea directement sur l'ancienne maison de maître de Louis De Bosset. Tous les derniers renseignements qu'il venait de recueillir, l'ADN sous les timbres, les déclarations du notaire De Matos au sujet du Furcil et surtout le coup de fil qu'il venait de passer en roulant avant d'appeler son adjoint, l'avaient conforté dans la direction à prendre. L'antenne-pistolet crépita de bip-bip lumineux.

Mike était là.

Garant la Subaru sur le trottoir devant l'entrée de la demeure, il déposa l'appareil localisateur sur le siège passager, sortit de l'habitacle et se dirigea vers la grande grille en fer forgé. Une lourde chaîne et un cadenas de bonne dimension empêchaient l'accès au vaste parc de la somptueuse propriété. Une pince telle que celle qui se trouvait dans le coffre du véhicule de police banalisé ne suffirait pas à en venir à bout.

Garcia entreprit alors d'escalader le mur d'enceinte. Il savait bien que les alarmes du domaine n'étaient plus enclenchées depuis plus de cinq ans. Il n'éprouva aucun mal à franchir l'obstacle et sauta à pieds joints dans les hautes herbes, qui avaient jadis constitué un green digne des plus beaux terrains de golf. Un regard rapide et circulaire à l'entier du jardin ne lui révéla aucun mouvement suspect. Par précaution, il dégaina néanmoins son arme de service, engagea une balle dans la chambre, mais laissa la sécurité.

Le chemin d'accès en graviers passait par une petite maisonnette à la même architecture que la demeure. Une double porte de garage en indiquait son usage. Garcia décida de s'en approcher prudemment. Pistolet à la main prêt à être engagé, il tenta d'ouvrir. Sans succès. La porte était verrouillée. Il fit alors le tour du grand garage et remarqua une fenêtre sur l'un des flancs. Jetant un coup d'œil à l'intérieur, il fut confronté à l'obscurité du lieu. Il dégaina par réflexe sa maglite et en éclaira l'intérieur à travers les carreaux sales. Le faisceau balaya l'endroit et révéla la présence de deux véhicules : une fourgonnette de couleur foncée et une moto Harley Davidson noire et chromée.

Le Fantôme était là, lui aussi.

Sans grande surprise pour le chef des stups.

Cela ne fit que renforcer ses convictions.

Il se tourna alors vers la demeure, prêt à affronter la bête qui se trouvait derrière ces murs. Il ne savait pas s'il arrivait trop tard ou s'il avait encore de l'espoir pour son ami Mike. Mais cela ne changeait plus grand chose. Le jeu se jouait en ce moment à l'intérieur de la maison de maître de feu Louis De Bosset. Une issue mortelle, dont personne ne sortirait indemne. C'était la seule certitude qu'il avait

acquise.

Pas à pas, toujours l'arme prête à l'engagement, Dan Garcia se dirigea vers la porte principale en acajou ternie par le temps et l'absence d'entretien. Même ses dorures ne brillaient plus. Elles étaient tristes. De la mousse et de la terre recouvraient le perron. Dans un coin, une boule brisée de sapin de Noël rappelait la dernière scène que les lieux avaient connue.

Manifestement, personne n'avait jugé bon de faire le ménage depuis le drame d'il y avait plus de cinq ans. Pas étonnant qu'avec ce genre de détail, le notaire De Matos n'ait pas trouvé acheteur. C'était presque à se demander s'il existait une réelle volonté de vendre.

À tout hasard, le chef des stupés actionna la poignée de la porte d'entrée de la demeure. À sa grande surprise, celle-ci était ouverte. Celui qui l'avait précédé dans les lieux avait dû oublier de refermer derrière lui. Ou alors, le Fantôme lui tendait un piège. De toute façon, au stade où il en était, rien ne pouvait plus changer le cours des choses. Il avait décidé d'agir sans renforts. Il s'en sentait de taille. La situation le lui imposait. Il eut toutefois une pensée pour sa femme Luisa et ses enfants Mirko et Joël. Que deviendraient-ils s'il lui arrivait malheur ?

Il s'efforça de balayer cette idée de son esprit. Il se rappela qu'il avait un avantage sur le Fantôme : l'aide de Mike. Mais même sur cela, il n'était pas totalement sûr de pouvoir compter. Cela allait dépendre de beaucoup de choses.

Prenant son courage à deux mains, il poussa la porte et pénétra dans les lieux. Le faisceau de sa maglite accompagna la visée de son pistolet. Les deux mains soudées, il s'avança prudemment dans le vaste vestibule. L'endroit était sombre, mais pas totalement obscur. De faibles rais de lumière filtraient à travers les volets clos. La poussière et la crasse avaient envahi l'endroit depuis la dernière fois qu'il y était venu. Pour procéder au constat de décès et aux levées de corps du père adoptif de Mike et de son meurtrier présumé, un petit Africain non identifié aux dents taillées en pointe et acérées comme des lames de rasoir.

L'enquête de jadis n'avait jamais réellement abouti à des explications convaincantes. Le procureur Sylvain Kornisch s'était alors contenté de noyer les doutes dans une hypothèse qui lui paraissait plausible. Certainement par pure paresse. Il avait été conclu que le défunt PDG de la BCCG avait tué en état de légitime défense le meurtrier de ses cadres Joël Perrier et Olivier Mestre, mais que dans la bagarre pour sa survie, il avait involontairement brisé les cages en verre de son vivarium privé et avait alors été victime de son propre python royal. Jamais toutefois le procureur ne s'est demandé pourquoi le pistolet de Louis De Bosset était muni d'un silencieux, ni pourquoi

le service forensique n'avait relevé aucune empreinte sur la crosse.

Cette thèse n'avait jamais convaincu Dan Garcia, qui restait persuadé que Mike Donner connaissait la vérité. Ou à tout le moins une partie de celle-ci.

Le chef des stupés s'était renseigné sur le vieux PDG. Il savait qu'il avait été consul de Suisse en Ouganda et au Kenya. Or, les renseignements que son fils adoptif lui avait demandés après le drame concernaient une fille kenyane. Une certaine Victoria Ouko, qui avait donné naissance à un enfant au mois de septembre, près de cinq ans auparavant. Ange. La petite s'appelait Ange. Garcia se souvenait du rapport d'Interpol Nairobi. Tout ceci ne pouvait pas relever de la simple coïncidence. Et puis, peu avant le drame, il y avait eu cet étrange appel téléphonique de Mike, depuis l'hôtel Hilton de Dar Es-Salaam, qui lui demandait de lui faire parvenir la copie d'un rapport de la police genevoise relatif à un accident de voiture remontant à vingt ans. Son ami n'avait jamais motivé cette requête, pas plus qu'il ne lui avait expliqué ce qu'il était allé faire en Afrique en pleine enquête sur les quatre assassinats qui avaient bouleversé la ville de Neuchâtel à l'époque. Il était parti, parce que Garcia lui avait conseillé de prendre des vacances. Parce que Mike avait failli frapper le procureur Sylvain Kornisch. Outre les banquiers Joël Perrier et Olivier Mestre, les deux autres victimes, Benson Odinga et Julius Kibaki, étaient d'origine kenyane. Ceci devait expliquer cela. Se sentant mis à l'écart de l'enquête, Donner avait dû vouloir faire cavalier seul et suivre une piste.

Mais laquelle ?

Le chef des stupés n'avait jamais su. Et il le regrettait amèrement. Il avait maintenant le sentiment que si Mike avait consenti à lui raconter son histoire, il aurait pu l'aider et peut-être éviter une grande partie des événements de ces cinq dernières années.

Au fond du long vestibule se trouvaient les grandes portes ouvertes donnant sur le salon. La fameuse scène du drame, dont Dan Garcia se souvenait comme si c'était hier. Toujours pas à pas, mains jointes et tendues devant lui, braquant le faisceau de la maglite et le canon de son arme dans la même direction, il s'avança dans le couloir. Sur sa droite, il dépassa une porte entrouverte. Il savait qu'elle menait à la cave. Il se rappelait l'avoir franchie lors de la perquisition.

L'odeur âcre et rance de la crasse et de la poussière moisie manqua de le faire éternuer à deux reprises. Ce n'était vraiment pas le moment. La tension montait dans ses veines. Il sentait que tout allait se dénouer derrière ces deux battants de porte. Dans cette vaste pièce qui avait abrité à l'époque un vivarium. Cette simple pensée lui donna la chair de poule.

Trois pas.

Deux pas.

Un pas.

Le policier se retrouva enfin dans l'axe du salon et du long tapis central recouvrant une partie du parquet et menant au bureau de Louis De Bosset, à l'autre extrémité de la vaste pièce.

Non sans une certaine surprise, un homme se tenait debout au milieu du salon et lui faisait face. Le Fantôme arborait sa combinaison intégrale en cuir, y compris ses bottes, ses gants et son casque. Il était tout en noir dans le noir. Presque invisible. Une forme obscure, dont la respiration était lente, mais intense. Sa main droite se prolongeait par un objet de la même couleur. Métallique. Brillant légèrement grâce aux faibles rais de lumière qui filtraient à travers les volets de la pièce. Garcia reconnut sans mal un automatique muni d'un silencieux.

Le chef des stupés braqua alors sa lampe et le canon de son arme en direction de l'Assassin.

— Pas un geste !, ordonna-t-il d'une voix étonnamment posée.

Le Fantôme ne bougea pas.

Ne chercha même pas à lever son pistolet.

Ne répondit rien.

Comme s'il ne craignait pas son adversaire.

Comme s'il n'était pas là.

Comme si lui-même n'était pas vivant.

Comme un Fantôme.

* * * * *

— Lâche ton arme !, lui intima Garcia.

Il y eut un bref silence.

— Lâche la tienne, Dan, prononça l'Assassin.

Ce fut au tour du flic de ne pas répondre.

— Ne sous-estime pas mon entraînement, conseilla le Fantôme.

— Ni toi le mien, répliqua le chef des stupés.

— Tu fais une erreur.

— Montre-moi ton visage, que je puisse lire dans tes yeux.

— D'abord, lâche ton arme, Dan !, répéta l'homme en noir.

— Tu sais bien que je ne le ferai pas. Je suis là pour t'arrêter.

— Dans ce cas...

Même à travers l'épaisseur du cuir, Garcia devina les muscles de l'Assassin se tendre comme un arc. Son adversaire était prêt à l'affronter en duel, alors que le commissaire semblait avoir un net

avantage. Le canon de son pistolet était déjà pointé sur sa tête. Mais peut-être cherchait-il l'absolution dans la mort.

— Mike !, cria le chef des stup. Je t'en conjure. Tu ne peux pas faire ça. Tu dois me suivre. Nous pouvons te soigner. Tu... Je viens d'avoir un entretien téléphonique avec ton psychiatre, le docteur Anthony Costanza. Tu n'es pas responsable de tes agissements. Tu souffres de schizophrénie. De dédoublement de la personnalité. Tu n'es pas toi-même. Je t'en supplie. Ne m'oblige pas à te tirer dessus.

— C'est trop tard, Dan. Tu ne peux plus rien pour moi. Tu ne sais pas à qui tu t'adresses. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Et Costanza non plus, d'ailleurs.

— Je t'en prie. Je m'adresse à Michaël Donner. Mon ancien collègue qui avait prêté serment de défendre la constitution et les valeurs de notre pays. Mon ami. Mon meilleur ami.

— Je ne m'appelle pas Donner. Mon nom est Ouko. Michaël Ouko. Et je ne suis pas de ton pays. Je suis un guerrier. Un guerrier massaï. Comme mon père.

— Louis De Bosset était un diplomate suisse, Mike.

— Je ne te parle pas de cette ordure ! Que son âme brûle en enfer ! Je te parle de Mwai Ouko, mon vrai père. Un Massaï de Wasini. N'affronte jamais un guerrier de mon pays, Dan. Tu n'es pas de taille.

Sur ces paroles, le bras droit ganté de noir se leva en un éclair. Les deux armes crachèrent en même temps. Il y eut deux impacts. La première ricocha contre la visière du casque de motard et la balle se perdit parmi les objets africains de décoration murale. La seconde atteignit le chef des stup à l'épaule droite. Sous le choc, Dan Garcia lâcha son arme, qui rebondit sur le parquet dans un bruit métallique.

* * * * *

Indifférent au fait d'avoir remporté ce duel, je retirai mon casque et le posai au sol à côté de moi. Le policier put ainsi constater que j'étais ici chez moi. Dans mon antre. Sur mes terres. J'avais pris mes aises. Et surtout, j'avais enfin retrouvé mon visage de guerrier. Celui que plus personne ne connaissait depuis plus de cinq ans. Je m'étais rasé et coupé les cheveux. Entretenu. Préparé à affronter ma propre mort.

Les longs cheveux et la barbe appartenaient à un autre. Au faible, au lâche, au pantin Michaël Donner. La dignité et la force étaient les appareils de Michaël Ouko. Le guerrier massaï. Moi.

L'autre était déjà mort. Psychiquement mort. Moralement mort. Socialement mort.

Je l'avais déjà remarqué lorsque je l'avais vu sur le pont ferroviaire

de Boudry, n'osant même pas affronter l'idée du sacrifice personnel. À faire copain-copain avec un chaton. Un chaton. Moi, le guerrier, j'avais abattu un lion en la personne d'Ibrahim Kurtaj. J'avais mérité mon rang. J'avais mérité mon sang.

Avec Donner, nous nous étions aussi regardés les yeux dans les yeux au Creux-du-Van. Lui en bas. Moi en haut. Chacun à sa place hiérarchique.

En ce monde, il n'y avait de place que pour un seul d'entre nous. Et cette place était pour moi. Aujourd'hui, je me levais enfin, pour me dévoiler à la face du monde, aux yeux de tout l'univers.

Je connaissais enfin mon *ilmoran*, celui que j'avais choisi. Pas celui que m'avait choisi Louis De Bosset. Je pouvais enfin montrer fièrement à mon vrai père que je faisais partie de son clan. J'étais fort. J'étais courageux. J'étais un héros. J'étais un guerrier.

Mike Ouko avait enfin terrassé Mike Donner. Mike Donner était mort. Bel et bien mort. Victime innocente et collatérale d'une guerre qui l'avait dépassé. Mike Ouko était né. De sa vraie naissance. Son *ilayok* – son enfance – s'était achevée dans la douleur. Le *moran* était maintenant à son point culminant. Au sommet de son art. Il avait dominé la savane et dompté les espèces maléfiques qui la peuplaient, pour lui redonner son aura, son aspect féérique, sa nature originelle. Et la rendre aux animaux qui la méritaient.

“Michaël Ouko...”

Mon nom résonnait comme le sauveur de la Justice. J'avais montré le chemin. J'étais le Créateur du nouvel ordre. Je savais que mon exemple allait engendrer des vocations à travers le monde. Mes disciples allaient se multiplier comme des criquets, d'abord dans l'ombre, puis à la lumière. D'abord dans la clandestinité et ce que le commun des mortels appellerait la criminalité, puis au sein même des autorités de mon nouvel Empire. Ils s'abattront alors sur les champs de coca et de pavot, à la source du Mal, aux quatre coins de la planète.

Le *moran* – le guerrier – avait montré la voie à suivre et pouvait maintenant se retirer. L'étape suivante de sa vie était l'*eunoto*, l'accession au stade adulte, à la sagesse. Celui du mariage et de la procréation. J'avais déjà une femme – la femme de ma vie – ma sœur jumelle Victoria, ma belle Vicky, et une fille, Ange. Mon ange. Elle allait atteindre ses cinq ans le 20 septembre prochain. Elle avait vécu une partie de son *ilayok* sans son père à ses côtés. Il me fallait combler ce vide.

Mais d'abord, je devais m'occuper de Dan.

— Ta blessure n'est pas grave, informai-je Garcia. J'ai visé ton épaule, contrairement à toi qui n'as pas hésité à me tirer dans la tête. Si tu avais un peu mieux écouté les GI lors des cours de tir, tu saurais

qu'il ne faut jamais viser un casque, quel qu'il soit. Il présente des arrondis qui suffisent à dévier les balles, même s'il n'est pas prévu à cet effet à l'origine. Grave erreur de ta part.

Le chef des stupps compressait sa plaie au moyen de sa main gauche. Il émettait de temps à autre une grimace de douleur.

— Moi aussi, poursuivis-je, j'ai été blessé par balle à l'épaule dans le Massaï Mara, il y a plus de cinq ans. Je te rassure. Je n'en ai gardé aucune séquelle.

Garcia gémit.

— Pourquoi, Mike ?

— Pourquoi quoi ?, demandai-je.

— Pourquoi tout ça ? Tous ces meurtres ? Toutes ces horreurs ? Toute cette folie ?

— Et si je te retournais la question, Dan. Pourquoi faut-il toujours une explication rationnelle à tout ? Pour rassurer l'âme humaine. Seulement pour ça. Vous autres, Occidentaux, vous ne pouvez concevoir que les choses se produisent sans raison. Juste par nature. Juste parce qu'elles doivent arriver. Comme une fatalité. Comme une nécessité.

— Ce n'est pas toi qui parles ainsi...

— Ce n'est pas Mike Donner, en effet.

— Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— C'est parce que tu ne fais pas l'effort intellectuel de t'éloigner un instant de ta culture et de tes préjugés.

— Mais tu es devenu un assassin.

— Un héros.

— Un tueur en série, tu veux dire. De qui ou de quoi te venges-tu donc par ces actes ?

— Qui te parle de vengeance ?

— Tu n'as pas pu commettre toutes ces atrocités pour rien. Ce n'est pas possible. Pas toi.

Je ricanai.

— Que vas-tu imaginer, Dan ?

— Je ne sais pas, puisque tu as toujours refusé de me parler de ta vie après les événements d'il y a cinq ans. Je ne sais plus quoi penser. Je ne peux donc que m'appuyer sur les dires du docteur Anthony Costanza.

— Celui-là... En tout cas, le secret médical ne l'a jamais étouffé. C'est vrai. De quel droit te révèle-t-il des éléments de mon dossier psychiatrique, qui sont établis sur de simples suppositions ?

— Il a bien été obligé à un moment donné d'émettre des suppositions, puisqu'à lui non plus, tu n'as rien dit de ton passé.

— Quel incompetent !

— Tu es bien présomptueux, Mike. Parles-tu de la même incompetence que tu as déjà prêtée au procureur Sylvain Kornisch à l'époque ? À t'entendre, il n'y a que toi qui aies quelques valeurs sur cette terre.

— Je t'en prie, Dan. Laisse la psychologie aux mains des psychologues. Nous, nous avons été formés pour établir des faits. Non des hypothèses.

— Dans ce cas, éclaire-moi ! Explique-moi pourquoi tu sembles avoir pété les plombs il y a cinq ans ! Dis-moi pourquoi tu as commis tous ces assassinats ! Pourquoi tu es devenu un... Fantôme !

Je ricanai une nouvelle fois.

— Mais par esprit de Justice, Dan. Pour rien d'autre. Pour rétablir l'ordre et la morale dans notre société décadente. Dis-moi, depuis combien de temps es-tu à la tête de la brigade des stupés ?

— Bientôt dix ans.

— Et depuis tout ce temps, combien de fois avez-vous, toi et tes hommes, arrêté les mêmes criminels, les mêmes dealers, les mêmes toxicos ? Combien de fois le pouvoir judiciaire a-t-il relâché ceux-ci en les remettant aussitôt dans le circuit de la drogue ? Combien de fois as-tu entendu des parents pleurer en te demandant de mettre leur enfant en prison pour les protéger d'eux-mêmes ? Combien de fois as-tu entendu des toxicos te supplier de les arrêter pour les empêcher de consommer leur merde ou balancer leur propre dealer dans le seul but de couper leur propre source d'approvisionnement ? Et qu'est-ce que font les autorités politiques et judiciaires face à ce fléau ? Rien du tout.

— Le système n'est pas parfait, je te le concède. Mais ça ne te donnait pas pour autant le droit de tuer.

— Ah non ? Pourtant, en temps de guerre – car nous sommes en guerre permanente contre le trafic de drogue – le droit de tuer est reconnu. C'est même le devoir de tout guerrier.

— De tout guerrier massai, je présume. Mais tu n'es pas à demi kenyan, Mike. Tu es à demi sénégalais si je me fie à ce que tu m'as toujours dit. Ton vrai père était genevois et ta mère du Sénégal. Tes parents travaillaient à l'ONU à Genève.

— Ça, ce sont les bobards que m'a fait avaler Louis De Bosset durant vingt ans. En réalité, mon vrai père s'appelait Mwaï Ouko. C'était un guerrier massai. Et ma vraie mère était allemande. Son nom était Marie-Ange Eigenheer. Je les ai tués au Kenya il y a cinq ans et neuf mois, Dan. J'ai tué mes propres parents. Sans le savoir. Guidé par mon père adoptif.

Garcia ouvrit des yeux écarquillés. Il n'en crut pas ses oreilles. Ces

noms ne lui étaient pas inconnus. Ils étaient déjà apparus dans les renseignements d'Interpol Nairobi qu'il avait requis via Interpol Berne à l'époque. Le début de la vérité était posé sur la table.

— Si c'est vrai, me dit-il, alors tu dois te rendre. Il y aura une enquête approfondie sur cette vague d'homicides, lors de laquelle tu pourras expliquer tout cela. Je veillerai à ce que le procureur Kornisch se récuse. Ce ne sera pas très compliqué. Il suffira de ressortir l'enquête disciplinaire classée il y a cinq ans. Il n'aura pas le choix. Et il y aura une expertise psychiatrique. Avec ce que tu viens de me révéler et le diagnostic du docteur Anthony Costanza, tu seras déclaré irresponsable. Tu n'iras pas en prison.

— Mais on me gardera enfermé à Perreux. C'est tout comme. Et puis, qui te dit que je cherche à me réfugier derrière une irresponsabilité pénale ? Je sais très bien ce que j'ai fait. J'ai agi avec conscience et volonté. Dans un but de Justice.

— C'est ce que disent certains tueurs en série, qui ont été déclarés irresponsables.

— C'est ce que disent les héros.

— Tu n'en es pas un.

— Maurice Bavaud en était un, Dan. Il a tenté de tuer Hitler. S'il avait réussi, il aurait été considéré comme un héros sur le plan international.

— Ou comme un criminel.

— Tu plaisantes ? Il incarne l'image du traqueur du plus grand criminel de guerre de tous les temps.

— Je n'approuve pas ce qu'ont fait les nazis, Mike. Et Hitler méritait probablement cent fois la peine de mort. Mais après un procès dans les formes. Pas de la main d'un cavalier solitaire œuvrant comme juge et bourreau. En cela, ton "œuvre" – comme tu l'as appelée dans les courriers que tu t'es adressés à toi-même – n'est certes pas très différente de celle d'un Guillaume Tell des temps modernes. Mais toute démocratie digne de ce nom ne peut pas tolérer l'auto-justice.

— Tu me déçois, Dan. Tu parles comme un mouton de cette société qui se gausse de la défense des droits de l'Homme, au mépris le plus total des maux de notre monde et de ceux des victimes de la criminalité. Or, tu sais comme moi que la drogue et l'argent sont les deux premiers facteurs de la criminalité moderne. Attaque-toi à la base du problème – les dealers sans scrupule – et tu sauves des victimes potentielles par milliers. Pas seulement des toxicos eux-mêmes, mais aussi toutes les personnes souffrant de leurs actes. Parents, conjoint, enfants, victimes de brigandages, lésés de vols à la tire ou par effraction, et j'en passe.

— C'est du délire, Mike ! Comment peux-tu défendre une telle

idée ?

— J'ai été élevé dans le mensonge et dans le sang.

— Est-ce que tu veux dire par là que le crime coule dans tes veines ? Que c'est héréditaire ?

— Cette théorie existe. Elle est même très étudiée en ce moment, notamment aux États-Unis. Mais elle ne me concerne pas. Elle ne peut pas me concerner.

— Comment le sais-tu ?

— Mes vrais parents Mwai et Mariana Ouko étaient des saints. Ma mère a défendu les victimes de la guerre, d'abord à travers une ONG en Ouganda, puis à travers l'orphelinat de Wasini. Quant à mon père, il est avant tout un berger. Ce que sont tous les Massaïs par essence, qu'ils soient guerriers ou non. Avant le massacre du Blue Lagoon, il n'avait jamais tué personne. Et s'il a tué à cette occasion, c'est parce que je l'avais fait avant lui. Il a tué en étant aveuglé par la douleur. Parce que je venais de lui enlever sa femme. Ma mère.

— Qu'en sais-tu qu'il n'avait jamais tué avant cela ? Tu ne le connaissais pas.

— Je le sais. Un point c'est tout. Le seul criminel dans ma famille, c'était mon père adoptif, Louis De Bosset. Et par bonheur, ce ne sont pas ses gènes qui coulent dans mes veines.

— Ce n'est pas pour autant que tu as agi avec le libre arbitre, Mike. Je ne peux pas y croire.

— Ce n'est pas dans l'hérédité, mais dans l'éducation qu'il faut chercher la raison de mes actes, Dan. Si tu tiens vraiment à obtenir une explication, il faudra te contenter de celle-ci.

— Quelle éducation ?

— Celle d'un criminel de guerre. Celle d'un consul et banquier déchu. Celle de Louis De Bosset. Dès mon plus jeune âge, il m'a appris le goût du sang. Si tu veux tout savoir, ma première victime a été ma sœur jumelle.

— Cette Victoria Ouko, au sujet de laquelle tu m'as demandé des renseignements d'Interpol il y a cinq ans ?

— Exact. Ma tendre et douce Vicky. Nous avons le même cœur. Le même sang. Et pourtant, lorsqu'elle et moi avions cinq ans, j'ai failli la tuer. D'un coup de couteau dans le ventre. D'un coup que mon père adoptif avait patiemment préparé, calculé et destiné en réalité à ma mère.

Face à l'incrédulité de Garcia, j'entrepris alors de lui raconter toute mon histoire depuis le début. Sa blessure à l'épaule droite semblait moins saigner. Il continuait de la comprimer avec sa main gauche. Par sécurité – pour lui comme pour moi – je pris garde néanmoins de récupérer son arme de service, tombée non loin de lui sur le parquet

du vaste salon. Je voulais par là lui éviter toute nouvelle velléité de tenter de m'arrêter. Car après mon récit, je n'avais aucune intention de me rendre à lui. La suite de ma route était en effet déjà tout tracée, comme le sentier de la guerre pour un *moran*.

Quelque part dans le grand Sud, à l'est du continent noir, la moitié de ma chair m'attendait avec notre fille, notre petite Ange, qui ne devait qu'attendre de connaître enfin son père.

17.

En marge de mon récit, Garcia et moi abordâmes la question des tueurs en série, avec une vision diamétralement opposée. Lui avec celle du criminel malade. Moi avec celle du héros de guerre.

— C'est moi le méchant de l'histoire ?, demandai-je naïvement.

Il me le confirma d'un regard et j'en souffris. Non pas de cette confirmation, que je savais fausse, mais du fait que mon ami ne me comprenait pas.

D'où venait cette envie de tuer ?

Pourquoi était-elle si puissante ?

Aurais-je été capable d'y résister ?

De contrôler mes pulsions ?

Était-ce génétique ?

Hormonal ?

Biologique ?

Le fruit d'un conditionnement ?

D'un conditionnement culturel ?

Éducatif ?

Qu'est-ce qui avait fait que, chez moi, Michaël Ouko ou Michaël Donner, le monstre présent en chaque être humain avait été libéré de sa cage ?

Dan m'assaillit de questions les plus diverses, auxquelles je ne pus lui apporter de réponses satisfaisantes. Je le vis à la fois me prendre en pitié et s'éloigner de moi, loin de saisir toute la portée et la réelle signification de mes actes.

De meilleur ami, il devint un étranger.

Puis un ennemi.

Il me reparla de Laura Marty, de Lukas Meyer, de Laurent, de Dédé et des autres. Il tenta de me faire croire que je les avais trahis. Je savais que c'était faux. C'était eux qui, par leur ignorance des vraies valeurs de ce monde, m'avaient abandonné.

Selon Garcia, les événements de l'enfance pouvaient expliquer ma soi-disant dérive. Il restait accroché à cette idée qu'il y avait encore du

bon en moi. Qu'on pouvait encore me sauver. Me ramener sur le droit chemin, dans la lumière.

Quelle ironie !

Parmi toutes ces brebis égarées qui m'entouraient depuis des années, étais-je réellement la seule à voir où se situaient le Bien et le Mal ?

Je savais que le chemin menant à la reconnaissance et à la gloire serait long et semé d'embûches. Comme pour Maurice Bavaud, il faudrait probablement aux autorités plusieurs décennies pour me réhabiliter et me reconnaître le statut de héros. Ce n'était pas aujourd'hui que j'allais convaincre Dan.

Ce dernier me tint des discours abracadabrants sur l'adoption comme facteur potentiel pouvant expliquer mon comportement. Il me rappela que deux tueurs en série tristement célèbres, Ted Bundy et David Berkowitz, avaient souffert d'une telle situation.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant la ridicule comparaison.

L'adoption posait deux questions. La première était que les parents biologiques aient pu transmettre des gènes déviants à leur enfant – cela ne pouvait pas être mon cas – et la seconde que la découverte de la situation pouvait miner le sens de l'identité d'un jeune adulte psychologiquement fragile et l'amener à fantasmer sur la personnalité de ses vrais parents, qu'ils soient bons ou mauvais.

La vraie mère était-elle une prostituée ?

Ou une sainte ?

Le vrai père était-il un criminel ?

Ou un héros ?

Et pourquoi avaient-ils rejeté leur enfant ?

Mais une fois de plus, je connaissais la réponse à toutes ces questions. Je ne ressentais aucun sentiment de rejet par rapport à mes parents. Je connaissais mon passé et le plan machiavélique de Louis De Bosset, qui avait conduit à cette situation inextricable.

Il allait sans dire que l'adoption ne créait pas des tueurs en série. Et heureusement. Sans quoi le monde regorgerait de psychopathes issus d'orphelinats. Tout au plus pouvait-elle altérer l'identité d'une personne à la psyché déjà instable.

Dan Garcia tenta aussi une autre explication : celle de l'exposition à des événements violents dans l'enfance. Il fit notamment référence à mon "formatage" par Louis De Bosset. Mon éducation par le sang et ma tentative de meurtre, à l'âge de cinq ans, sur ma sœur. Avoir vu cette tache rouge grandir sur la petite robe blanche de Vicky aurait pu me donner des idées perverses. Le même raisonnement pouvait être tenu au sujet des histoires de crimes de guerre dont mon père adoptif

m'avait abreuvé dans mon adolescence.

Je souris une nouvelle fois face à cette énième théorie. Garcia était manifestement désarçonné face à ce qu'il avait découvert au sujet de ma personnalité et il lui fallait une explication rationnelle pour se rassurer. Il en était presque pathétique. Allait-il maintenant me sortir la théorie de la triade des symptômes ? La cruauté envers les animaux, la pyromanie et l'énurésie ? À l'évidence, bien mal l'en inspirerait, car si l'on faisait abstraction de l'incendie particulier de la Porsche Cayenne du directeur administratif de Perreux Benoît Neuhaus cinq ans auparavant, je n'avais jamais mis le feu à d'autres biens. Et les flammes ne m'avaient jamais procuré de plaisir insoupçonné. Quant aux animaux, je les avais toujours respectés ; c'était d'ailleurs peut-être la seule éducation positive que j'avais reçue de Louis De Bosset. Enfin, en remontant dans les tréfonds de mes souvenirs, je ne me rappelais pas avoir uriné au lit dans mon enfance. Et encore moins dans mon adolescence.

Je me rappelai alors de certaines théories du docteur Anthony Costanza lors de nos séances individuelles, lors desquelles je lui avais posé des questions au sujet de la personnalité des criminels. Il m'avait alors parlé des psychopathes et de leur incapacité à concevoir les autres comme des êtres méritant la compassion. Leurs victimes étaient généralement déshumanisées, aplaties, transformées en objets sans valeur. Plusieurs tueurs en série avaient déjà déclaré à la police qu'ils ne faisaient que nettoyer les rues de leurs déchets humains. Quant aux sociopathes, ils se manifestaient par des comportements irrationnellement antisociaux, un manque de conscience et un grand vide émotionnel. Ils s'en prenaient toujours à leur "moi" faible et vulnérable, en le projetant sur les autres.

Aux yeux de mon psychiatre, je devais probablement être un peu de l'un et un peu de l'autre. Amusant lorsque je savais qu'une étude rapportait que plus de soixante pourcents des psychopathes avaient perdu au moins un de leurs parents. Moi, j'avais perdu les deux, en les tuant de mes propres mains.

Mais peu importait aujourd'hui.

De toute façon, ni Garcia, ni Costanza n'avaient rien compris de mes motivations et de la réelle valeur de mon œuvre. Une œuvre de bienfaisance.

* * * * *

— Et maintenant, me demanda Dan, que vas-tu faire de moi ? Me tuer ?

Je pensai à Luisa, Mirko et Joël.

— Ce n'est pas dans mes intentions, lui répondis-je en ramassant mon casque.

Je me rappelai l'enterrement imaginaire de Garcia dans la Collégiale de Neuchâtel, cinq ans auparavant. Je n'avais aucune envie de créer une veuve et des orphelins et de voir se concrétiser ainsi mes fantasmes incontrôlés de l'époque.

— Mais j'ai besoin d'un peu de temps devant moi, ajoutai-je en passant derrière mon ancien ami et nouvel ennemi.

“Pardonne-moi !”

D'un geste franc, je dirigeai les connecteurs de mon teaser vers sa veine jugulaire et déchargeai les cinquante mille volts dans son cou. Le corps du chef des stup fut secoué d'une vague de spasmes et s'écroula au sol.

Rapidement, je vérifiai l'état de son épaule. Elle ne saignait plus. Il n'y avait donc pas de réelle urgence. Les renforts ne tarderaient pas. Je savais que j'étais placé sous écoute. Je déposai donc mon natel allumé aux pieds du corps inanimé de Dan. Cette mesure les guiderait et ils appelleraient alors l'ambulance.

Cela me laisserait le temps d'atteindre la France.

* * * * *

Lorsque Laurent et Dédé parvinrent à la grille principale de la demeure de feu Louis De Bosset, ils n'eurent que le temps de voir un éclair noir et chromé quitter en trombe le grand parc à leur nez et à leur barbe. Comme ils avaient déjà mis un pied en dehors de leur véhicule banalisé, garé sur le trottoir à dix mètres de là, ils ne purent réagir.

Par chance, la voiture de gendarmerie qui les suivait put prendre en chasse le Fantôme. Les pneus de l'Opel crissèrent sur le goudron, les gyrophares s'allumèrent et la sirène deux-tons se mit à hurler dans les hauts de la ville. L'Insigna disparut à la poursuite du motard dans le rond-point des Cadolles, en direction de Pierre-à-Bot et du Val-de-Ruz.

De leur côté, tout en entendant la voiture de leurs collègues s'éloigner, les deux commissaires-adjoints des stup se précipitèrent vers la maison de maître, à travers le vaste jardin. Ils passèrent devant le garage ouvert et remarquèrent, sans prendre la peine de s'arrêter, la fourgonnette de l'Assassin. Elle correspondait à celle qui figurait sur les images vidéo de la caméra qui filmait la rue à proximité du cinéma Strada. C'était une évidence. Ils foncèrent alors vers la porte principale de la demeure, qui était restée entrouverte. Pistolet au poing, ils pénétrèrent dans les lieux, qui ne leur étaient pas inconnus. Eux aussi avaient, à l'époque, enquêté sur le drame qui avait coûté la vie au

propriétaire des lieux, le père de leur ex-collègue Michaël Donner.

Dans le vestibule, ils repérèrent les traces de pas dans la poussière. Elles menaient toutes au grand salon, là où les corps sans vie de Louis De Bosset et de son agresseur africain avaient été découverts jadis, au milieu du verre brisé et des reptiles libérés. Ils coururent dans cette direction et trouvèrent leur chef inanimé, sur le long tapis central. Du sang maculait le haut de son torse. Ils crurent un instant qu'il était mort.

Dédé prit le pouls de Garcia, tandis que Laurent examina rapidement sa blessure à l'épaule droite. Ils constatèrent qu'il n'était qu'évanoui. Le premier nommé prit alors son téléphone portable et appela les secours. Il passa par la CET, tomba sur Vanessa, qui leur envoya l'ambulance à l'endroit indiqué.

— Dan, tu m'entends ?

Laurent n'obtint aucune réponse. Il tapota les joues de son chef à trois ou quatre reprises. Dans un premier temps, la tête de Garcia demeura inerte, la nuque toute molle. Puis il y eut une réaction. D'abord il toussota, puis il remua les lèvres et émit un son presque inaudible avant d'entrouvrir les yeux.

— Dan, c'est nous. Dédé et Laurent. Que s'est-il passé avec le Fantôme ? Et où est Mike ?

— Le... le Fantôme..., balbutia le chef des stups.

Il était encore dans les vapes.

— Nous le tenons, Dan. Il devrait être arrêté d'ici peu. Une patrouille est à ses trousses. Ce n'est plus qu'une question de minutes.

— Mike...

— Où est-il, Dan ? Où est Mike ?

— Mike... est... le Fantôme.

— Quoi ?

— C'est... la même personne.

— Quoi, la même personne ?

— Le Fantôme, c'est... Mike.

— Tu déliras ?

— Non, c'est la vérité... Il... il a pété les plombs.

Garcia perdit à nouveau connaissance et Laurent se chargea de le ranimer une seconde fois.

— Reste avec nous, Dan ! Tu nous entends ? Reste avec nous ! L'ambulance va arriver.

Le chef des stups semblait avoir épuisé ses dernières ressources dans la révélation qu'il venait de faire à ses deux adjoints. Il n'arrivait plus à articuler un mot de manière compréhensible. Ses lèvres étaient sèches. Ses yeux tendaient à se révolter à chaque effort pour parler à

nouveau.

À ce moment-là, la radio crépita.

— Dédé de Zebra trois, réponds...

Le commissaire-adjoint saisit l'appareil et répondit.

— Ici Dédé. On vous écoute, Zebra trois.

— Nous l'avons perdu. Désolé.

— Vous rigolez, les gars ?

— Hélas non. Il nous a semés en prenant la route de Chaumont, puis en bifurquant sur des chemins de forêt qui conduisent vers la Côte. Impossible de le suivre sur ces sentiers étroits avec l'Insigna.

Ça valait bien la peine d'avoir de nouvelles voitures de gendarmerie, se dit Laurent.

— Vous avez commandé l'hélico ?, demanda Dédé.

— Nous l'avons fait. Mais avec cette forêt, il ne sera pas aisé de repérer la moto.

— L'imagerie thermique s'en chargera.

— Il n'y a plus qu'à compter là-dessus. Mais l'hélico va mettre un moment à arriver. Et le temps d'établir des barrages, le Fantôme risque bien de filer une nouvelle fois entre les mailles du filet.

— OK, Zebra trois. Prévenez-moi s'il y a du nouveau. Merci. Terminé.

Dédé coupa la conversation et s'adressa à Garcia.

— Sais-tu où il va ?

Le chef des stupr maugréa une réponse inaudible.

— Dan, s'il te plaît. Si tu sais où va Mike, dis-le nous.

— Il... retourne... chez lui.

— À Perreux ?

— Non... à... Wasini.

— Wasini ? C'est où, ça ?

Garcia ne répondit pas et s'évanouit à nouveau. La sirène de l'ambulance se fit entendre dans le lointain. Les secours arrivaient. Ils montaient à grande allure depuis l'hôpital Pourtalès.

* * * * *

Les trois semaines qui suivirent ma renaissance furent assez chaotiques. Je réussis à fuir l'Opel Insigna de la gendarmerie en m'engouffrant entre deux arbres sur un petit sentier forestier plongeant de la montagne de Chaumont en direction du Val-de-Ruz. La suite fut une succession de chemins caillouteux, pour lesquels une Induro aurait mieux fait l'affaire qu'une luxueuse Harley. Mais je n'eus

pas le choix. Je dus faire avec. Je gagnai le Côtière, traversai la vallée et choisis d'autres détours à travers prés et bois pour gagner la frontière. Je connaissais plusieurs passages non gardés, auxquels des barrages n'auraient pas le temps d'être érigés.

Tandis que ma moto filait en direction de la liberté, j'entendis, loin derrière moi, le Super Puma que l'armée prêtait aux polices cantonales commencer à sonder de sa caméra thermique la montagne de Chaumont. Il était trop tard. J'avais déjà mis une sacrée distance entre mes poursuivants et moi. Les principaux axes seraient bien évidemment bouclés, tout comme les douanes et les aéroports. Mais cela n'avait plus d'importance.

Je connaissais leurs méthodes, leurs stratégies. Elles étaient toujours les mêmes. J'avais souvent reproché à la hiérarchie de ne pas se renouveler. Je n'avais jamais été écouté. Moi, le jeune inspecteur, le jeune novice, le bleu. Aujourd'hui, je retournais leur satanée routine à mon avantage. Je n'allais pas m'en plaindre.

La police n'était pas de taille à traquer un guerrier massaï, un guerrier de l'ombre, un *morán* qui avait appris à se fondre dans la masse dès son plus jeune âge. J'étais un traqueur. Non une proie.

La peur m'était inconnue. Une étrangère.

Une fois dans le Doubs, côté français, je continuai de privilégier des routes secondaires, évitant autoroutes et péages, de même que les nationales. Je pris la direction du Sud. Je traversai successivement les départements du Jura, de l'Ain, de l'Isère, de la Drôme, du Vaucluse et du Gard, pour aboutir dans l'Hérault. Avant d'embarquer dans un bac des Corsica Ferries dans le petit port de Sète, je fis une halte au sommet du Mont Saint-Clair qui dominait la ville et l'étang de Thau. Je profitai de la vue à l'infini sur la Grande Bleue et vérifiai mes bagages. Les quelques habits de rechange que j'avais emportés étaient sans rapport avec l'importante somme d'argent en euros que j'avais préparée avant ma fuite. Une avance d'hoirie, autre rare bienfait de feu Louis De Bosset. Je m'assurai enfin de la présence de mon précieux sésame de voyage, le passeport de César Prince que j'avais fait falsifier il y avait plus de cinq ans à Dar Es-Salaam, en y apposant ma photographie. Ce faux passeport m'avait permis de regagner la Suisse après mon safari en enfer. Il allait aujourd'hui me permettre de faire le voyage inverse. Mon retour vers le Paradis perdu.

Pour cela, j'avais choisi le trajet le plus improbable pour quitter l'Europe. D'une part pour tenter de perdre d'éventuelles recherches internationales que lancerait la justice helvétique. D'autre part pour revivre en sens à rebours certains événements de ma vie, et notamment remonter la route qu'avait empruntée Louis De Bosset pour fuir le Kenya il y avait vingt-six ans, alors qu'agé de cinq ans, je venais de poignarder ma sœur jumelle, ma douce Vicky, dans le

ventre. À l'époque de cet exode forcé, Mwanga nous avait escortés, mon père adoptif et moi, de la villa de Diani Beach à l'aérodrome d'Ukunda, puis Arthur nous avait pilotés jusqu'au Soudan, où nous avions gagné la Mer Rouge par la route, puis l'Europe par bateau.

Je quittai Sète et la côte française tard dans la soirée, sous le pseudonyme de César Prince. Le sale métis que le vrai numéro deux de la BCCG avait tant détesté, au point de prendre un plaisir sadique à le traquer comme une bête jusqu'aux confins de l'Ooloolo, sur les flancs retirés des monts du Massai Mara. D'Ajaccio, je remontai sur Bastia à travers les décors féériques de l'intérieur de la Corse. Dans ces endroits encore sauvages, personne ne prêta attention à un Fantôme entièrement vêtu de cuir noir au guidon d'une superbe Harley Davidson. Des témoignages ne parviendraient peut-être aux autorités suisses que trop tard. J'aurais alors déjà quitté l'Italie de longue date.

Après une journée sur l'île de Beauté, je traversai de nuit le golfe de Gênes avec la même compagnie maritime, longeai l'île d'Elbe au petit matin et débarquai dans le port de Livourne, sur la côte toscane. J'aperçus de loin le haut de la tour de Pise, mais ne m'attardai pas dans la région. Contrairement à la France, susceptible de collaborer plus rapidement avec la Suisse dans le cadre de l'entraide judiciaire internationale en matière pénale, je ne cherchai pas à éviter les axes principaux dans la botte italienne. Ma machine noire et chromée fila en direction de Florence, la cité des doges, via la nationale fi-pi-li – la semi-autoroute reliant *Firenze*, *Pisa* et *Livorno* – puis elle traversa la colonne vertébrale à hauteur de la région du Chianti et prit la direction d'Ancône.

Dans cet autre port de la péninsule italienne, j'optai pour un ferry de la Jadrolinija – la compagnie croate – en vue d'une traversée de l'Adriatique. Je voulais voir une fois en vrai la merveilleuse cité médiévale de Dubrovnik, que m'avait décrite dans tous les détails mon camarade de chambre de Perreux Sadik Bojko. Le bateau y accosta le mardi soir 1er septembre.

L'île de Lokrum, le mont Zarkovica, les remparts de la cité, le Fort Saint-Jean, les quais illuminés du *Strara Luka* – le vieux port – et le *Placa Stradun*, la rue principale de la vieille ville. Tout était comme l'Albanais me l'avait exposé. Mes souvenirs imaginaires se mêlèrent alors aux décors réels.

Je revis notamment les corps des Scorpions que j'avais éliminés en rêve. Celui qui s'était enfoncé, avec une balle dans le front, dans les eaux noires et profondes de la baie de Lokrum. Et celui du capitaine Besnik Samic qui s'était écrasé sur les rochers au pied des murailles de la cité.

Je souris en repensant à mon délire. Car je savais bien que ce que je vivais aujourd'hui n'en était pas un. Il y avait un monde de folie entre

les deux.

Après une vraie nuit au Pucic Palace et une journée tout aussi réelle dans le joyau croate, bastion de mon esprit défaillant, je poursuivis ma route maritime en direction du sud-est. Un ferry de la compagnie Minoan Lines me fit longer la côte grecque, via l'île de Corfou, l'inévitable escale d'Igoumenitsa, la ville de Patras et le doigt le plus à l'ouest du Péloponnèse. D'Athènes sous les flammes de la révolte antieuropéenne, je gagnai la Crète, Chypre, puis l'Égypte.

Le canal de Suez me fit passer en Mer rouge le soir du lundi 7 septembre. Ce fut d'abord l'Égypte et ses stations balnéaires prisées – notamment Sharm El Sheik et Hurghada – dont les fonds marins avaient hélas été corrompus par le tourisme de masse et n'arrivaient plus à la cheville de ceux du récif de Kisite Mpunguti, au sud de l'île de Wasini. Puis le passage entre le Soudan à l'ouest et l'Arabie saoudite à l'est, celui entre l'Érythrée à l'ouest et le Yémen à l'est, et celui du détroit de Djibouti. Et enfin, l'océan indien et la côte somalienne.

Le cargo qui m'accepta à son bord échappa à toute velléité des pirates de la région, en raison de sa taille. Les centaines de conteneurs qu'il transportait furent le seul décor que je connus durant plus d'une semaine. Au fur et à mesure que la côte kenyane approchait, je sentais la chaleur augmenter, non seulement en raison de la proximité de la ligne de l'équateur, mais aussi à cause de l'atteinte imminente de mon but. L'angoisse de retrouver ma sœur jumelle suait par tous les pores de ma peau, déjà maculée de sel marin et de cambouis.

Après une nuit en mer, Mombasa fut en vue. Mais le Queen Jane Seymour n'y fit pas halte. Ce qui m'arrangea au vu du fait que j'étais probablement recherché par la police kenyane depuis les événements de Wasini et de Diani Beach d'il y avait presque six ans. Si je n'avais probablement laissé aucune trace exploitable sur l'île, il n'en était pas allé de même de l'hôtel Blue Lagoon, où j'avais abandonné derrière moi, dans ma fuite précipitée, une foule d'indices corporels et de documents permettant de m'identifier.

Le cargo dépassa l'ancienne capitale et fila le long de la côte sud. Il longea au large les plages de Shelly et Tiwi et leurs immenses palmeraies, puis atteignit Diani dans l'après-midi. Je reconnus le long récif de corail au-delà duquel j'avais marché dans l'eau près d'une heure au petit jour pour échapper aux hommes de mon vrai père Mwai Ouko. Mes pieds et mes chevilles portaient encore aujourd'hui les cicatrices de cette fuite désespérée pour ma survie, au terme de laquelle Arthur m'avait recueilli pour me conduire à l'aérodrome d'Ukunda. Je sentais encore, dans mon cerveau, les lames des coraux entamer mes chairs. L'eau salée me brûler. Le sang qui devait s'échapper de mes blessures sous l'eau. Et la peur naturelle – mais

irrationnelle – des requins.

Dans la soirée, le Queen Jane Seymour franchit la frontière tanzanienne au large de la côte. Peu avant, j'avais reconnu au loin, avec un pincement au cœur, la petite embouchure de la rivière Ramisi se jetant dans l'océan indien, suivie de l'île de Wasini cachant le village de Shimoni. Je devinai également la localité frontalière de Lunga Lunga, avant que le cargo ne s'éloignât du rivage et de ses cocoteraies. La nuit envahit alors la côte et la grande étendue salée, à l'est et au sud.

* * * * *

Zanzibar, le dimanche 20 septembre à l'aube.

Située sur la côte ouest de l'île d'Unguja – que beaucoup appelaient à tort “Zanzibar” – la ville commerciale avait perdu de la superbe qui la caractérisait autrefois.

Zanzibar City s'étendait sur les sites de Ng'ambo et l'ancienne crique de Darajani. Sa vieille ville historique – que les locaux appelaient Mji Mkongwe, Stone Town ou ville de pierre – était inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Ses maisons étaient bâties en pierre de corail et constituaient une médina, véritable dédale architectural de trois kilomètres carrés bâti sans planification. Un étroit labyrinthe de ruelles enclavées entre plus de deux mille cinq cents bâtisses de plusieurs étages, datant pour la plupart du XIXème siècle et dotées de vieilles portes en bois sculptées.

La religion principale de l'archipel tanzanien était l'islam à dominance sunnite. Les hindouistes ne constituaient qu'une toute petite communauté.

Le rendez-vous que j'avais convenu par téléphone avec mon contact était fixé à midi, sur Malawi Road, à proximité de la Mosquée bleue. Cela me laissa le temps de négocier – brader serait plus juste – ma fidèle Harley, souillée par le long périple maritime. Un garage sur le port me la racheta pour le vingtième du prix que j'en aurais retiré en Europe. Mais cela n'avait plus aucune importance. J'avais suffisamment de cash pour le restant de mes jours en Afrique orientale.

À l'heure du déjeuner, un taxi m'emmena au lieu du rendez-vous. Mon contact était en avance. Il m'attendait depuis plus d'une demi-heure.

— Jambo, patron, me salua-t-il en me voyant.

— Jambo, Arthur.

Nos retrouvailles se limitèrent à quelques politesses. Rien de plus.

Le fidèle chauffeur de Louis De Bosset savait qu'il ne continuait de bien vivre au Kenya que parce que je n'avais rien entrepris auprès de la BCCG pour faire stopper le versement de son "salaire". Bien qu'il m'eût abandonné dans la Massai Mara à l'époque, probablement par peur de la situation, j'avais toujours su qu'un jour, j'aurais de nouveau besoin de ses précieux services. Ce jour était arrivé et il avait répondu présent. C'était la seule chose qui comptait.

Il n'y eut entre nous aucun commentaire relatif au passé. Aucune question. Aucune explication.

Arthur me conduisit dans un petit port de plaisance hors de la ville. Et de là, il me mena en vedette rapide à Wasini. J'évitai ainsi tous les contrôles douaniers pour entrer au Kenya. Nous arrivâmes en vue de l'île en fin d'après-midi. Je demandai à mon pilote d'attendre le déclin du soleil pour s'en approcher.

18.

Wasini, le dimanche 20 septembre au crépuscule.

Les flots noirs clapotaient contre l'escalier de rocher s'enfonçant dans les eaux du chenal, lorsque la vedette accosta, moteur au ralenti. J'avais pris l'option d'affronter la situation de face, sans détour. La dernière fois, une approche secrète de l'île par les fonds marins avait viré au drame. Je ne souhaitais pour rien au monde revivre cela.

Le soleil venait de se coucher. Un magnifique voile rosacé striait le ciel, qui s'obscurcissait lentement. Des oiseaux profitaient des dernières lueurs du jour et virevoltaient en dessus de l'île. Leurs cris étaient, avec les vagues fouettant les falaises plongeant dans l'océan, les seuls bruits alentour. Pourtant, je savais que des gens vivaient là-haut. J'avais aperçu le dernier dhow quitter le lieu une trentaine de minutes auparavant pour rejoindre le petit village de Shimoni, de l'autre côté du chenal, sur la côte.

L'air était doux, la température agréable. Le Paradis perdu n'avait en rien démerité son nom depuis que je l'avais quitté dans d'horribles circonstances, près de six ans auparavant. La vie semblait avoir repris son cours, comme si rien ne s'était passé. Comme si le temps avait simplement été suspendu depuis ma première rencontre avec Vicky. Elle n'était alors à mes yeux qu'une belle inconnue kenyane, métisse comme moi. Une beauté sur laquelle il était impossible de ne pas se retourner. Une Ève d'ébène en son Eden tropical.

Fébrilement, mes pieds quittèrent l'un après l'autre le pont de la vedette rapide pour gagner la terre ferme. Je n'en menais pas large.

Arthur me tendit alors mon unique bagage, un sac de toile dans lequel j'avais transféré toutes mes affaires personnelles, ainsi qu'un petit achat que j'avais effectué à Zanzibar.

— Quand est-ce que vous voulez que je vienne vous chercher, patron ?, me demanda mon pilote.

Je le regardai avec un petit sourire.

— Jamais, Arthur. Jamais. Je vais rester ici. Retourne dans ta famille, à Mombasa.

— Comme vous voudrez, patron.

— Si j'ai besoin de toi, je te ferai signe.

Il me sourit en retour, comme s'il sut qu'un nouveau lustre séparerait nos prochaines retrouvailles. Peut-être eut-il le sentiment d'avoir aujourd'hui rattrapé sa lâcheté ou sa trahison du Massai Mara. Ou peut-être n'eut-il que l'impression d'avoir fait son travail. Je ne sus jamais vraiment pour qui il avait œuvré à l'époque, mais à vrai dire, je m'en moquais.

J'observai la vedette s'éloigner en douceur, presque sans bruit, de l'escalier de rocher faisant office de ponton d'amarrage. Arthur me lança un dernier salut de la main avant de mettre le cap au nord-est.

— Asante sana, mon ami..., prononçai-je alors que le hors-bord disparaissait de ma vue.

J'éprouvai alors la désagréable sensation que je ne le reverrais jamais.

Puis je jetai un coup d'œil vers le haut de la falaise. Le chemin escarpé qui y menait allait me conduire vers mon destin. L'ombre du soir avait déjà envahi l'endroit. Sur la rive de l'autre côté du chenal, des lumières s'allumaient déjà, tandis que des marins pliaient les voiles des dhows.

Je jetai mon sac de toile sur une épaule et entreprit de monter l'escalier de rocher en direction du grand abri de palme. L'endroit réservé aux touristes était probablement déjà fermé. Je verrais bien une fois en haut. Peut-être m'attendait-on ? Peut-être avait-on en effet entendu la vedette accoster ? Encore une fois, je verrais bien une fois en haut. L'improvisation était le maître mot, même si j'avais déjà préparé dans ma tête quelques mots pour Vicky. Sa surprise serait totale. Je devrais la rassurer à mon sujet. Lui expliquer. Lui raconter. Tout lui raconter. Dans les moindres détails.

Elle était intelligente. Elle comprendrait. Elle ne pouvait que comprendre. J'en étais sûr. Certain. Et nous formerions alors une famille.

Des larmes de joie se mirent à couler sur mes joues, rien qu'à cette idée.

Je gravis les marches de pierre une à une, lentement, sereinement. Je me sentis soudain léger. Soulagé de tous les fardeaux que j'avais portés ces cinq dernières années. Libre. Enfin chez moi.

Je ne pouvais toutefois empêcher le sombre passé de ressurgir par endroits. Ainsi, je reconnus dans la montée le recoin, derrière un gros caillou, où j'avais jadis caché mon matériel de plongée. Un flash me traversa l'esprit. Je revis ma mère Marie-Ange, avec la flèche sous-marine plantée dans sa poitrine. Le sang inonder son kitenge blanc. Comme le sang avait inondé, vingt ans avant, la robe blanche de Vicky.

Je secouai alors la tête et balayai ces images de mon cerveau. Elles étaient tenaces. Mais je serais le plus fort. J'étais le plus fort !

J'achevai ma montée des marches et aboutis enfin au sommet de la petite falaise. Devant moi, l'abri de palme – le lodge – se dressait, majestueux comme dans mes souvenirs. Le décor n'avait pas changé. Le sable fin qui recouvrait son sol était là. Les profonds canapés de style Funzi aussi, de même que le comptoir. Rien ne semblait avoir changé. De magnifiques fleurs rouges bordaient l'endroit de rêve.

Avant de poursuivre en direction des baraquements de l'orphelinat, que l'on ne pouvait voir d'ici, je décidai de m'accorder une pause sous le lodge. Même si j'étais confiant quant à la réaction qu'allait avoir Vicky en me voyant, je m'attendais néanmoins à une épreuve assez étrange. Je devais m'y préparer mentalement.

Je m'assis dans un canapé et profitai de la vue sur le chenal et Shimoni. Le ciel était passé de rose à violet. Ça et là, des étoiles apparaissaient dans la voûte céleste. La lune aussi avait fait son apparition. Ronde et lumineuse, elle semblait me sourire. Je lui rendis la pareille. Le bel astre avait veillé sur Vicky lorsqu'à l'âge de cinq ans, elle s'était retrouvée clouée sur son brancard. Je revoyais encore la photo jaunie de cette petite fille qui se débattait entre la vie et la mort. Par ma faute.

Ces images me faisaient mal. Plus je les chassais de mon esprit, plus elles y revenaient.

Un jour, je retrouverais la sérénité.

Mais pas aujourd'hui.

Pas encore.

C'était trop tôt.

Trop facile.

Je devais encore payer mes fautes.

Et celles de Louis De Bosset.

Tandis que je profitais du lodge déjà endormi, un décor attira mon attention. Un peu plus loin sur ma gauche, sur un petit promontoire dominant le chenal au sommet de la falaise, deux pierres gisaient côte à côte. Je ne les avais pas vues à cet endroit à l'époque. En fait, je savais, pour être observateur, qu'elles ne faisaient pas partie du décor de l'époque. C'était apparemment la seule innovation depuis ma visite d'il y avait presque six ans.

Laissant mon sac de toile au pied du canapé, je me levai et m'approchai des deux stèles ressemblant à des pierres tombales taillées grossièrement dans la roche de l'île. Je me rendis compte, en m'en approchant, que mon intuition ne m'avait pas trompé. Il s'agissait bel et bien de deux tombes creusées côte à côte, démarquées par de plus petites pierres blanche déposées à même le sol et bordées

de somptueuses décorations florales, tournées vers l'océan. De larges plaques dorées, probablement de laiton, recouvraient chacune des stèles.

Les noms éclatèrent à mes yeux dans la douce brise marine qui balayait le rivage nord de Wasini.

Mwaï Ouko sur l'une. Mariana Ouko sur l'autre.

En dessous des noms des défunts, des inscriptions en swahili avaient été ajoutées. Je ne les compris pas. Je n'en éprouvai pas le besoin. Une boule s'empara soudain de mon cœur et le serra à le faire exploser. Des larmes jaillirent de mes yeux. Mes jambes flageolèrent. Je perdis l'équilibre et tombai à genou devant la sépulture de mes parents.

Leurs meurtres revinrent une nouvelle fois en image devant mes yeux. Ce fut insupportable. La main de ma mère me caressant la joue avant de mourir. Le corps de mon père secoué de soubresauts, mon couteau planté jusqu'à la garde dans sa gorge. Le sang de ma mère en auréole autour de la flèche sous-marine fichée dans son kitenge blanc. Les litres de sang de mon père se déversant sur la couche incestueuse, devant l'impuissance de ma sœur jumelle.

Vicky les avait réunis côte à côte, pour l'éternité, sur leur île à proximité de l'orphelinat qu'ils avaient créé par vocation et par amour. La mort ne les avait pas séparés, mais les avait réunis. Ils regardaient à jamais la passe entre Shimoni et Wasini, dans la même direction. Celle du continent. Mes parents étaient devenus les gardiens éternels du Lost Paradise.

Recroquevillé au pied de leurs tombes, je pleurai, attendant que la douleur qui compressait ma poitrine me laisse enfin en paix. Ce moment ne sembla jamais venir. Je restai une éternité dans cette position de prière, mouillant mes jeans de mes larmes abondantes et intarissables.

Jusqu'à ce qu'une voix d'enfant me tira soudain de mon désespoir.

— Jambo bwana...

L'expression était timide ; le timbre aigu.

Je relevai la tête de mes genoux. Mes yeux tuméfiés et mes joues rougies par le sel se tournèrent dans la direction de cette voix presque miraculeuse, qui avait brisé le silence naturel de cet endroit féérique. Dans le crépuscule, je remarquai alors une petite forme à la peau plus claire que la mienne, aux yeux bleus et aux cheveux blonds. La fillette portait un kitenge coloré.

Un instant, je crus reconnaître le portrait de Mariana Ouko dans cet enfant. Seule sa peau légèrement hâlée rappelait l'ascendance massai de son grand-père. Pour le reste de son aspect physique, les gènes germaniques de sa grand-mère avait manifestement dominé ceux de ses origines kényanes. L'habillement et le langage ramenait un certain

équilibre.

— Ange..., murmurai-je.

Comme elle était belle, du haut de ses cinq ans.

“Mon ange...”

Elle répondit quelque chose en swahili.

Elle me sourit.

Je me levai.

Elle ne bougea pas.

Je m’approchai d’elle.

Elle me regarda faire, sans sourciller.

Je m’agenouillai en face d’elle.

Elle me sourit à nouveau.

— Ange..., répétais-je.

Elle sembla acquiescer.

Elle n’en avait pas besoin.

Je savais qui elle était.

Je ne pouvais pas me tromper.

— Bon anniversaire, mon cœur...

Elle parut comprendre.

De sa main droite, elle me montra ses cinq petits doigts tendus vers le haut. Aujourd’hui, elle avait cinq ans. Elle comprit que je la connaissais. Elle comprit que je savais son âge.

Des larmes coulèrent à nouveau sur mes joues. Je lui caressai les siennes. Elle me laissa faire. Elle n’avait rien de sauvage. Son éducation n’avait pas inclus la peur de l’inconnu. Inutile sur une petite île côtière et perdue de l’océan indien, loin de toute civilisation et, d’ordinaire, de toute criminalité.

Nos yeux se croisèrent. Nos sourires se répondirent. Elle me prit les mains et me posa une question dans sa langue, en me montrant l’intérieur de l’île. Je savais qu’elle voulait désigner la direction de l’orphelinat. Elle voulait que je l’accompagne là-bas.

— Ange..., m’extasiai-je une troisième fois.

J’étais enfin en présence de ma fille. Cette rencontre magique dépassait toutes mes espérances. Je ne l’avais jamais imaginée ainsi. L’enfant me fit presque oublier la proximité de la sépulture de mes parents. Je décidai de la suivre vers les habitations toutes proches. Sa mère – ma belle et douce Vicky – l’attendait sûrement. Me voir arriver à la main de notre fille ne pourrait certainement que faciliter nos retrouvailles.

Mais au moment où je décidai de me lever, un fait inattendu se produisit.

Venue subrepticement par derrière, tel un fauve en chasse profitant

de la direction du vent pour ne pas se faire repérer de sa proie, une main me saisit violemment par les cheveux et me tira la tête en arrière. Je sentis alors le froid d'une lame se plaquer contre ma gorge, ainsi offerte au métal. Vulnérable.

D'instinct, je ne bougeai pas et écartai mes bras en signe de reddition.

— Je... je ne vous veux aucun mal, tentai-je.

Je n'obtins aucune réponse.

Ange regarda par-dessus mon épaule et ne sembla pas effrayée par mon adversaire. Il y eut un échange de paroles en swahili entre les deux. Je reconnus alors une voix féminine venue du passé.

— Vicky..., poursuivis-je.

— Ne m'appellez pas comme ça !, cria-t-elle. Seule ma mère me nommait ainsi. Je m'appelle Victoria. Victoria Ouko. Je suis la propriétaire de l'île.

— Victoria, corrigeai-je. Je... c'est moi. Mike.

Il y eut un silence, puis elle reprit.

— Je t'ai reconnu. Assassin !

Je voulus répliquer, mais elle me devança.

— Qu'es-tu venu faire ici ? Terminer le sale boulot que tu as commencé il y a six ans ? Me tuer ? Tuer ma fille ?

— Notre fille, Victoria. Ange est notre fille.

La lame du couteau entama la peau de ma gorge.

— Tu crois que je ne le sais pas ?, hurla-t-elle.

Un filet de sang s'échappa là où l'arme appuyait.

— Mama !, gémit Ange, qui ne comprenait manifestement pas la situation.

Vicky tint encore quelques mots en swahili à notre fille. Ceux-ci ne devaient pas être tendres à mon égard, à en juger par le ton utilisé.

— Que lui as-tu dit ?, demandai-je.

— Je lui ai confirmé que tu es le monstre qui a tué ses grands-parents. Elle connaît l'histoire. Elle connaît le monstre. Elle sait qu'un jour, il va revenir à Wasini pour me tuer. Simplement, elle ne connaissait pas ton visage. Maintenant, elle le connaît.

Toujours avec le couteau sous la gorge, je baissai les yeux pour regarder la fillette dans les siens. J'y constatai alors une autre expression que celle qu'elle affichait tout à l'heure. Son regard était devenu dur et méfiant à mon égard. Elle commençait à me détester. Je le voyais. Je le sentais. Il fallait que j'inverse la tendance.

— Écoute, Vicky..., commençai-je.

— Victoria !, me coupa-t-elle en hurlant. Mon nom est Victoria !

— OK, Victoria. Écoute-moi, je t'en conjure...

— Écouter quoi ? Que tu es venu pour me tuer ? Pour que tes commanditaires puissent acheter mon île ?

Je fus étonné.

— De quoi parles-tu ?

— À toi de me dire ! Pour qui tu travailles ? Pourquoi as-tu tué mes parents ? Pourquoi as-tu abusé de moi ? Pour un bout de terre ? Pour le compte de qui ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Je... je ne travaille pour personne. Et je ne suis pas venu pour te tuer. Je suis venu pour t'expliquer...

— M'expliquer quoi ?, vociféra-t-elle en appuyant la lame un peu plus sur ma gorge. M'expliquer pourquoi tu as tué mes parents ? Qu'espères-tu ?

— Que tu me pardonnes, risquai-je.

— Tu plaisantes ?

— Non. Sur la tête de notre fille...

— Laisse ma fille en dehors de ça !, hurla-t-elle.

La lame du couteau entama un peu plus la chair de ma gorge, mais la douleur ne fut rien en comparaison du mal que me provoqua la situation.

Vicky refusait le dialogue. Elle semblait perdre son sang-froid. Elle n'était accessible à aucune discussion et me voyait comme un vulgaire assassin à la solde d'un commanditaire inexistant.

Qu'avait-elle imaginé ces dernières années ?

Que des occidentaux mal intentionnés avaient des vues sur l'île de Wasini ?

Que ses parents – nos parents – avaient refusé de leur vendre leur bien ?

Qu'ils en étaient morts ?

Qu'elle allait subir le même sort ?

Près de six ans plus tard ?

Elle avait porté dans son ventre, neuf mois durant, le fruit de notre amour. Le fruit d'un amour improbable, escroqué par un meurtrier.

Comment corriger près de six ans de mensonges, de non-dits, de trahison ?

En un simple face à face improvisé ?

Ridicule.

Naïf.

J'avais été naïf.

Une fois de plus.

La naïveté faisait partie des défauts que Louis De Bosset m'avait inculqués.

Un de plus.

— Ange, appela-t-elle.

L'enfant fixa sa mère d'un regard interrogateur. Elle lui intima alors quelque chose en swahili. La petite obéit. Elle tourna la tête pour regarder vers l'océan.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?, demandai-je.

— Te tuer, répondit-elle froidement.

Je sus qu'elle ne bluffait pas. Elle allait le faire. Je devais impérativement retourner la situation à mon avantage. Après tout, que pouvait réellement faire une ancienne étudiante en sciences politiques de l'Université de Mombasa face à un ancien flic, qui avait suivi l'entraînement des commandos d'élite.

— Je suis ton frère !, prononçai-je lourdement.

La phrase produisit l'effet escompté. Vicky se trouva soudainement paralysée par l'analyse de ces mots qui n'avaient pas de sens. Cette vérité m'offrit la seconde d'inattention qu'il me fallait.

D'un geste vif, je lui saisis son bras armé et l'écartai de ma gorge. Me retournant, j'exerçai alors une torsion qui manqua de peu de lui déboîter l'épaule. Elle lâcha le couteau, qui tomba au sol et se planta dans la terre de l'île. Elle cria, plus de surprise que de douleur. Dans la manœuvre, elle se retrouva au sol, sur le ventre. Comme une tigresse retrouvant ses esprits, elle chercha alors son arme des yeux. Elle vit le manche dépasser de la terre et essaya de ramper dans sa direction. Je m'aplatis sur elle et, d'un effort presque surhumain, la retournai d'un coup sur le dos. Je me retrouvai à cheval sur son ventre. Elle me griffa le visage en se débattant. Fermant à moitié les yeux pour éviter qu'elle ne me les arrache de rage, je cherchai ses poignets dans la bagarre, les trouvai et les plaquai au sol, en dessus de sa tête.

Enfin maîtrisée, elle cessa de se débattre, mais me cracha au visage. Puis elle afficha une moue de dégoût à mon égard. Je laissai sa salive dégouliner sur ma joue. Elle était chaude et avait un goût de vengeance. Mais avant tout d'ignorance.

— Tu le reconnais ?, me demanda-t-elle, énervée, en me désignant le couteau du menton.

Je jetai un coup d'œil à l'arme plantée dans le sol à moins de deux mètres derrière moi.

— Tu devrais !, poursuivit-elle. C'est ton couteau de plongée. Je l'ai récupéré dans le crâne de mon père, dans la chambre du Blue Lagoon de Diani Beach. Je l'ai gardé toutes ces années, car je savais qu'un jour, tu reviendrais. Je te le destinais !

Sans relâcher mon étau autour de ses poignets, je la fixai dans les yeux et m'énervai.

— Maintenant, tu vas m'écouter !

Elle parut soudain moins virulente. Ses grands yeux me fixèrent. Comme si, enfin, elle fut prête à accueillir mes explications.

Percevant la brèche, je répétais :

— Vicky... je suis ton frère ! Ton frère jumeau. Je m'appelle Michaël Ouko. Mwai et Mariana Ouko étaient mes parents. Comme les tiens. Je les ai tués, certes. Mais on m'a tendu un piège. Un abominable piège.

Elle sembla fouiller mon âme au fond de mes yeux. Plusieurs secondes s'écoulèrent sans réaction. Puis elle finit par prononcer :

— C'est tout ?

— Comment ça ?

— C'est tout ce que tu as trouvé comme mensonge pour te rapprocher de moi ?

— Ce ne sont pas des mensonges, m'énervai-je. C'est la stricte vérité !

Elle sembla soudain résignée.

— Remarque, commença-t-elle, ça paraît tellement énorme comme mensonge que...

— ...ce doit être vrai, terminai-je. Et c'est vrai. Depuis tout ce temps, je ne rêve que de te retrouver pour tout t'expliquer. J'ai suivi ton parcours. J'ai régulièrement fait verser de l'argent à ton orphelinat via des comptes off-shore de la BCCG. J'ai...

— C'était toi ?

— Quoi ?

— Ces versements anonymes mensuels ?

— C'était moi. Depuis la Suisse.

Elle en resta bouche bée.

— J'ai appris la naissance d'Ange, dix jours après ton accouchement. C'était le 20 septembre. Il y a cinq ans. Jour pour jour. Ce n'est pas un hasard si je suis arrivé à Wasini le jour de son cinquième anniversaire.

L'expression de Vicky changea. Elle s'était complètement arrêtée de lutter et, pour la première fois de la soirée, je percevais chez elle un signe d'écoute. D'intérêt. D'espoir.

Des larmes se mirent à emplir ses yeux. Les miens l'imitèrent.

— Pourquoi ?, me demanda-t-elle.

— Si tu le veux bien, je vais tout t'expliquer depuis le début.

Elle se mit à pleurer.

— Je le veux, Mike. J'attends une explication depuis presque six ans.

— Alors, je vais te lâcher les poignets. Mais promets-moi de ne plus te débattre et de m'écouter. Après mon récit, tu pourras décider

librement ce que tu veux faire de moi. Si tu veux que je disparaisse, je disparaîtrai. Si tu estimes que je dois me rendre aux autorités kenyanes, alors je ferai selon ton désir. Mais donne-moi une chance de m'expliquer. Je t'en supplie.

Au moment où Vicky s'apprêtait à me répondre, il se produisit le second épisode inattendu de la soirée. Je venais de relâcher l'étau qui enserrait les poignets de ma sœur, lorsque je ressentis un violent choc au niveau du cou, sur la droite. Je ne compris pas tout de suite ce qui m'arrivait. Ce fut d'abord comme une piqûre soudaine, suivie d'une douleur sourde. Puis je sentis mon pouls battre dans ma gorge et un liquide chaud commencer à couler dans le col de mon t-shirt.

Par réflexe, je portai les mains à ma gorge. Ma peau était visqueuse en cet endroit. Quelque chose de chaud et de poisseux coulait lentement. Je regardai mes mains, paumes ouvertes devant moi, en dessus de Vicky. J'étais toujours assis à cheval sur le ventre de cette dernière. Mes doigts étaient rouges foncés. Pleins de sang.

Ma sœur le remarqua aussi et se mit à crier. Je me laissai alors glisser sur le côté et elle put s'asseoir. Encore sous l'effet de la surprise, je cherchai autour de moi l'explication de ce qui m'arrivait. Je ne vis que ma fille. Ange. L'enfant se tenait debout, à moins de deux mètres derrière moi, à l'endroit où le couteau de plongée était tombé au sol. Mais l'arme n'était plus à cet endroit. Elle était dans les mains de la petite.

Ange me fixait, le regard plein de reproches. Elle me lançait à la figure, à la seule force de ses petits yeux bleus, que j'étais le monstre qui avait tué ses grands-parents, le monstre qui s'en prenait à sa maman, le monstre dont cette dernière lui avait plusieurs fois parlé devant les tombes de Mwai et Mariana Ouko. Elle me fit comprendre qu'elle n'avait fait que punir le monstre.

Je regardai la lame du couteau se réfléchir dans le clair de lune. Sa pointe était ensanglantée. Mon sang était sur l'objet. Mon sang était sur mes mains. Mon sang était partout. Mon sang s'échappait de mon cou blessé. Je ne savais pas à quel point.

Une enfant de cinq ans pourrait-elle me tuer ?

Je portai une nouvelle fois mes mains à mon cou. Le flot continuait, mais pas par saccade. Il m'était impossible de connaître l'étendue des dégâts. Mais soudain, un vertige me prit. Je tentai de me retenir, puis tombai sur le flanc. Des frissons me parcoururent.

Vicky se leva et se précipita vers notre fille. Elle lui demanda en swahili de lâcher l'arme. La petite s'exécuta, sans répondre, ni bouger. Elle n'avait aucune conscience de ce qu'elle venait de faire, si ce n'était celle d'avoir protégé sa mère de son mieux.

De mon côté, je sentis soudain une grande faiblesse m'envahir. Je

me laissai glisser et me retrouvai couché sur le dos. Par moment, ma vision se voilait. Dans le ciel passé du violet au noir, la lune dansait avec les étoiles. Le crépuscule s'était effacé pour laisser sa place à la nuit. Une splendide nuit équatoriale. Avec ses trente degrés. Et pourtant, le froid m'envahissait.

Je revis alors la scène où, à l'âge de cinq ans, j'avais poignardé Vicky dans le ventre avec le couteau que Louis De Bosset avait savamment placé dans mes petites mains. Un instant, je me confondis avec ma sœur. Et je revis la photo jaunie de cette petite fille qui, couchée sur son brancard, regardait la lune. Elle avait survécu. Mais je savais déjà que ce ne serait pas mon cas.

Même s'il n'y avait apparemment pas de saignement par saccades, signe d'une hémorragie artérielle, je savais que la veine jugulaire était touchée d'une façon ou d'une autre. Le sang s'échappait de mon cou de manière assez abondante. Sans une intervention rapide, je ne survivrais pas. Arthur et sa vedette rapide étaient déjà très loin, en direction de Mombasa. Quant au premier dispensaire de Shimoni, il n'était atteignable que par dhow, moyennant une traversée du chenal d'au minimum une demi-heure. Je savais donc qu'il était trop tard.

Redressant la tête dans un effort incommensurable, j'appelai Vicky. Je reconnus à peine ma voix affaiblie. Et je remarquai la grande auréole rouge foncée qui avait maintenant maculé l'entier de mon t-shirt.

Le temps pressait.

J'avais une histoire à lui raconter.

Mon histoire.

Notre histoire.

Durant une trentaine de minutes, je lui expliquai la vérité. Elle pleura durant toute la durée du récit, tout en prenant ma tête sur ses genoux et en me caressant les cheveux. Elle mesura alors toute la haine d'un homme – Louis De Bosset – qui avait réussi à détruire plusieurs vies en une seule vengeance tenace et durable, guidée par un seul facteur : la jalousie.

À la fin de l'histoire, le ciel noir s'assombrit encore et il se mit à pleuvoir. Je le fis remarquer à Vicky, qui me contredit dans le lointain. Selon elle, il faisait beau et la lune veillait sur moi.

— Au revoir, mon frère, mon amour, me rassura-t-elle. Tu n'auras pas connu l'*ilpayiani* – la vieillesse – mais ton crépuscule aura été celui du courage. Enkaï, le dieu unique et créateur des Massaïs, qui se manifeste par le ciel et la pluie, et son épouse Olapa, l'astre lunaire, vont t'accueillir en guerrier héroïque.

Je sentis un ultime baiser déposé sur mon front.

Et la vie me quitta.

Épilogue

Neuchâtel, le samedi 29 août.

Une ambiance particulièrement pesante envahissait le moindre espace poussiéreux et crasseux de la vaste demeure de feu Louis De Bosset. Agenouillé au milieu du long tapis central, compressant son épaule blessée de sa main valide, le commissaire Daniel Garcia ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi, Mike !, gémit-il. Pourquoi...

De tous les coins de la pièce qui faisait jadis office de salon, des dizaines d'yeux boisés de statues animales du continent noir convergeaient vers le centre, vers le dénouement incompréhensible et tragique d'une amitié brisée.

Dans un vague et trouble lointain, comme en un mauvais rêve, provenant vraisemblablement du fond du parc à l'abandon, le chef des stupés entendit les voix de ses subordonnés qui arrivaient en renfort.

Mais il était trop tard.

“Pourquoi...”, répéta-t-il inlassablement dans son esprit.

Dans son délire, Mike lui avait parlé. De lui. De son père. De ses pères, même. De l'Afrique.

Dans son délire, Mike l'avait appelé “Vicky”, comme s'il s'était adressé à quelqu'un d'autre. À cette fille qu'il avait dû connaître au Kenya, près de six ans auparavant. Une inconnue, pour Dan. Même s'il savait qu'elle existait et qu'elle vivait dans la région de Mombasa. Mais le récit que venait de lui faire son ami demeurait assez confus.

“Quelle folie !”

Dans son délire, Mike lui avait aussi parlé d'Ange, la fille de cette Kenyane, Victoria Ouko, sur laquelle il s'était renseigné via Interpol cinq ans auparavant. Son ami semblait croire que la fillette était de lui. Les pièces détachées d'un puzzle décousu ne permettaient pas au commissaire des stupés de reconstituer la douloureuse vérité, qu'il cherchait à connaître depuis que Mike avait connu sa première grande crise de schizophrénie.

“Quelle folie !”

Que s'était-il passé donc au Kenya, avant le tragique décès de Louis De Bosset ?

Le regard éploré du commissaire blessé se pencha vers ses genoux et chercha une dernière explication dans ce déchaînement de violence. Il ne trouva que les yeux grands ouverts de Mike, qui semblaient fixer le néant et ne reflétaient plus aucune expression. La vie l'avait quitté. Sa tête reposait sur ses genoux et son corps gisait, inerte, à moitié sur le tapis, à moitié sur le parquet.

“Quelle folie !”

Comment, après plus de cinq ans d'inactivité et de maladie psychique, son ami avait-il pu penser un seul instant qu'il serait capable de conserver de meilleurs réflexes qu'un policier en fonction ?

C'était idiot.

Irréfléchi.

Insensé.

Même s'il s'en était fallu d'un cheveu. La balle de Mike l'avait atteint à l'épaule, alors que la sienne avait fait mouche à la base du casque, pour se ficher dans la gorge de son ami. Le sang s'était échappé petit à petit de son cou, irrémédiablement, laissant place à un délire de plus en plus prononcé, jusqu'à la mort, inéluctable. Le rouge vif, presque noir, du flot continu s'était finalement confondu avec la couleur du tapis.

Père et fils étaient décédés au même endroit. Cette demeure était maudite. Définitivement maudite.

Une larme de Garcia vint s'échouer sur le front du défunt.

Au moment où ses collègues entrèrent dans le salon, arme au poing, il lâcha :

— Que Dieu t'accompagne dans cet ultime voyage, mon ami. J'espère que tu y découvriras les réponses que tu n'as pas trouvées en ce bas monde. Et surtout, que la paix te regagnera.

* * * * *

La musique croît. Les rythmes s'accélèrent. Les chants s'intensifient. Les peuples de la savane se mettent à danser. Leurs pieds foulent la terre aride. Le sable se soulève autour d'eux et tourbillonne au ralenti autour de la manyatta.

Le vent fait courber les plaines du Massaï Mara. Les herbes sèches se couchent sur mon passage. Je survole la vaste contrée à la manière d'un aigle. Je vois ma patrie dans son ensemble. De manière perçante. Dans toute sa splendeur, toutes ses couleurs, toutes ses senteurs. Elle est belle, majestueuse, reposante et magique. Elle est mienne. Je suis

enfin de retour.

Pour l'éternité.

Dans l'étendue parsemée d'acacias parasols, je vois, comme dans un merveilleux rêve, s'ébattre les milliers de zèbres, girafes, éléphants, buffles, gnous et antilopes en tout genre. Gazelles, dikdik, hippotragues, koudous, kobs et topis. Phacochères, singes, chacals, hyènes. Tous sentent ma présence immatérielle. Je partage le ciel avec les grues et les vautours. Je surplombe le fleuve Mara, ses rhinocéros, hippopotames et crocodiles. Je cours plus vite que le guépard, sans toucher le sol.

Je suis libre et léger.

Libre comme l'air.

Léger comme l'air.

Je vole.

Je survole les plaines du Massaï Mara.

Je ne m'arrête jamais.

Je profite de chaque instant.

De l'instant présent.

De l'éternité.

Hakuna matata.

La musique, les chœurs et les rythmes m'emmènent dans un voyage fantasmagorique. Un périple sans fin. Ni commencement. Je n'ai pas envie que cela s'arrête. Et cela ne s'arrête pas. C'est comme un moment d'extase. Le moment où l'on tombe amoureux. Le temps stoppe son cours. Et jamais l'horloge ne se remet à tourner. Car le feu intérieur est trop intense.

Le reste du monde n'existe plus.

Je vole.

Je tourne dans les airs.

Je domine la savane.

Jusqu'à cet appel inaudible.

Ce signal invisible.

Le vent m'entraîne vers deux formes se dressant au milieu de nulle part. Au milieu des vastes étendues vertes, jaunes et beiges. Je me rapproche du sol. Les herbes courbent à nouveau la tête sur mon passage. Je ralentis. Mon cœur bat. Puis ralentit à son tour. Je le sens dans ma poitrine. S'arrêter. Lentement. Les deux formes se précisent. Elles me font signe. Elles m'attendent. Elles se veulent accueillantes.

Je me pose vers elles. Elles me tendent la main. Elles ont forme humaine même si un halo de lumière apaisant les entourent et les voilent à mes yeux. Je m'approche et prends leurs mains dans les miennes. Leurs visages se précisent. Je reconnais les cheveux blonds

de ma mère et la stature d'ébène athlétique de mon père. Mariana et Mwaï me sourient.

Les battements de mon cœur ne sont plus.

Ma respiration non plus.

Mes yeux se ferment.

Je me sens bien.

Mes parents me pardonnent.

Mes parents m'aiment.

Mes parents m'emmènent chez eux.

Petit à petit, leur forme humaine se métamorphose pour prendre l'apparence de bêtes. Mais la transition se fait naturellement. Je sais que c'est comme ça. C'est ce qui doit arriver. C'est inné. Je n'ai besoin de personne pour me l'expliquer. Je sais que je vais suivre le même chemin.

Mes parents deviennent lion et lionne.

Et si un jour, vous visitez le Massai Mara et qu'au couché du soleil, vous y trouvez le léopard avec sa proie, sur la plus haute branche d'un acacia parasol, regardez-le dans les yeux.

Regardez-le bien !

Peut-être y verrez-vous Michaël Ouko.

Mais rappelez-vous...

Rappelez-vous toujours !

Les animaux gouvernent le monde.

Je gouverne le monde.